

ESSAIS
DE
MORALE,
CONTENUS EN DIVERS TRAITEZ
sur plusieurs devoirs importans.

VOLUME SECONDE.

SIXIE'ME EDITION,
revûë & corrigée.



Nicole

A LA HAYE,
Chez ADRIAN MOETJENS,
Marchand Libraire prés la Cour, à
la Librairie Françoise.

M. DC. LXXXVIII.



AVERTISSEMENT.
SUR CETTE SIXIE'ME EDITION.


Omme plusieurs des traittez qui composent ce Volume n'avoient qu'un rapport assez éloigné à l'Education d'un Prince; & que l'inclination de la pluspart du monde s'est portée à les regarder plûtost comme separez que comme reünis sous un même titre, & sur un même sujet, on s'est crû obligé dés la seconde édition de ce livre de satisfaire cette inclination en retranchant le titre *d'Education d'un Prince*, & en leur donnant celui *d'Essais de Morale*, comme étant du même genre que ceux qui portent ce nom. Mais on a passé plus avant dans cette sixiéme Edition. Car on a crû même devoir changer l'ordre des traittez, en mettant à la teste ceux qui regardent le commun du monde

& qui ont des sujets generaux, & reservant au contraire pour la fin ceux dont la matiere est plus particuliere & moins commune.

Par cette veuë le Traité de l'Education d'un Prince qui étoit le premier & le principal dans la premiere Edition, est devenu le dernier, & les autres ont été placez selon que la matiere en a paru plus ou moins generale.

On a aussi pratiqué dans cette Edition ce que l'on a fait dans celle du troisiéme volume des Essais, qui est de reduire en Chapitres les Traitez qui ont pû s'y reduire facilement, afin de remedier à la confusion qui naist de la multitude de ces petits nombres.

Ces changemens ont obligé de retrancher les Prefaces qui sont à la teste des autres Editions de ce Volume ici, & de se contenter de ce petit avertissement.

TABLE
DES TRAITTEZ
ET CHAPITRES
contenus en ce Volume.

DE LA CIVILITE Chrêtienne.

DE LA GRANDEUR.
Premiere Partie.

De la nature de la Grandeur, & des devoirs des inferieurs envers les Grands.

CHAP.

DE LA GRANDEUR.

Seconde Partie.

Des obligations & des difficultez de la vie des Grands.



ESSAIS DE MORALE.

DISCOURS

Sur la Necessité de ne se pas conduire au hazard, & par des regles de phantaisie.

DEs que les hommes sont en état de connoistre ce qu'ils font, ils se partagent en differens états, & en differentes professions, selon que leur inclination les y porte, ou que la necessité les y engage ; ce qui produit ce mélange bizarre de conditions qui se trouve dans le monde. Il n'y a souvent rien de plus frivole & de moins raisonnable que les causes de ces inclinations, &

& ce qui les attache à un genre de vie plûtost qu'à un autre, est d'ordinaire si peu de chose, qu'ils auroient honte de leur legereté, s'ils pouvoient s'en souvenir.

Mais outre ces differentes professions, dont chacune n'est suivie que d'un certain nombre de personnes, il y a une profession commune, & un mestier general que tous les hommes sont obligez de faire, qui est celui d'estre hommes, & de vivre en hommes. Ce mestier est infiniment plus important que tous les autres : il les embrasse tous; il les regle tous : Car les autres sont bons, ou mauvais, utiles ou pernicieux, selon qu'ils sont conformes ou contraires aux devoirs de cette condition commune.

On peut dire en general que ces devoirs consistent à vivre & à mourir comme il faut. Vivre, c'est marcher vers la mort. Mourir, c'est entrer dans une vie éternelle. Mais comme cette entrée est double, & qu'il y a une des portes de la mort qui nous met dans l'état d'une misere éternelle, & l'autre dans l'état d'une éternelle felicité; il est visible que bien vivre, c'est marcher dans un chemin qui nous mene à ce bon-heur qui ne finira jamais; & que vivre mal, c'est marcher dans celui qui conduit à l'éternité de miseres.

Toutes les autres differences que l'on pourroit remarquer entre les diverses routes que les hommes prennent dans leur vie,

ne sont rien en comparaison de cette effroyable difference qui naist de la fin de ces chemins. Tout chemin qui aboutit à la misere éternelle, est malheureux, fust-il tout semé de fleurs. Tout chemin qui se termine au bon-heur éternel, est heureux, ne fust-il rempli que de ronces & d'épines. Mais la verité est que ce n'est point ce qui les distingue. Il y a des biens & des maux dans tous les chemins des hommes, & ils auroient bien de la peine d'en faire le choix, quand ils n'y considereroient que l'aise, la felicité & le plaisir.

Aussi n'y considerent-ils gueres que cela, & cependant il n'y a presque point de genre de vie qui n'ait été suivi volontairement par quelque personne comme le plus agreable de tous. Et ce n'est pas en quoy les hommes sont le plus déraisonnables. Toutes les choses du monde se reduisent d'elles-mêmes à une espece d'equilibre, & les biens & les maux des diverses conditions se balancent tellement qu'on les trouve presque dans toutes en une égale proportion. Ainsi l'erreur des hommes consiste principalement en ce qu'ils s'imaginent que leur condition est plus heureuse que celle des autres, ou que celle des autres au contraire est plus heureuse que la leur. Et la verité est, que toutes les conditions sont à peu prés également heureuses ou malheureuses.

Ce n'est pas ici le lieu d'étendre ce point,

ni de faire voir de quelle maniere la coûtume, l'imagination, les passions, font cét également de biens & de maux en toute sorte de conditions. Mais quelque force qu'ayent toutes ces choses pour faire perdre le sentiment des maux & le goust des biens, rien ne peut détruire l'inegalité qui se tire de la fin de ces chemins : & cette inegalité étant si terrible, il est visible que si les hommes étoient raisonnables, ils n'auroient égard qu'à celle-là, & qu'ils se mettroient uniquement en peine de trouver le chemin qui conduit à l'éternité des biens, & d'éviter ceux qui conduisent à l'éternité des maux.

Le principal soin de ceux qui voyagent, est de s'informer du chemin qui mene au lieu où ils ont dessein d'aller ; & l'on n'en voit point d'assez imprudens pour s'enquerir avec soin s'ils trouveront un carosse, un bâteau, une bonne compagnie, sans se mettre en peine du lieu où les conduira ce carosse, ce bâteau, cette compagnie.

Mais cette imprudence que personne ne commet jamais dans les voyages particuliers que l'on fait d'un lieu à un autre dans sa vie, est ordinaire parmi les hommes dans le voyage general de toute leur vie. Ils marchent tous vers la mort malgré qu'ils en ayent. La loi de la nature les presse, & ne leur permet pas de s'arrester dans ce voyage. Ils sçavent la double fin qui termine cet-

te vie, & la plus grande partie des nations du monde témoigne d'en être persuadée: & neanmoins la consideration de ces deux fins, l'une si terrible, & l'autre si desirable, n'entre presque point dans le choix qu'ils font du chemin où ils marchent toute leur vie. Ils s'informent avec soin de toutes les autres choses, ils prennent garde qu'on ne les y trompe. Ils s'occupent du soin de leur équipage, & de la recherche des commoditez de leur voyage. Mais pour le chemin ils le choisissent avec si peu de discernement, qu'il n'y a rien au monde où ils apportent moins de precaution, & moins de soin.

Qui demanderoit à tous les hommes où ils vont, ils répondroient tous d'une commune voix qu'ils vont à la mort & à l'éternité, que toutes leurs demarches les avancent vers ce terme si effroyable, & qu'ils ne sçavent pas même si chaque pas qu'ils font, ne les y fera point arriver. Car tous ces chemins ont cela de commun qu'on ne voit point si on est proche ou éloigné de leur fin. Mais qui leur demanderoit ensuite pourquoi ils vont par ce chemin plûtost que par un autre, & quel fondement ont ces maximes par lesquelles ils s'y conduisent, on verroit qu'à peine y ont-ils fait reflexion; qu'ils ont embrassé les premieres lueurs qui les ont frappez; que les regles qu'ils suivent, n'ont point d'autre source qu'une coûtume qu'ils ont embrassée sans examen,

ou des discours temeraires dont ils ont fait des principes, ou enfin que leurs passions & leurs caprices.

On comprend assez de quelle sorte on se laisse emporter par l'exemple & par les discours des autres ; mais on n'entend pas si bien comment on se forme sur ses passions, des maximes de conduite : Aussi cét effet est insensible, & voici de quelle sorte il arrive. Les hommes ne seroient pas hommes s'ils ne suivoient quelque sorte de lumiere fausse ou veritable. Leur nature est tellement formée, que la volonté n'embrasse rien qui ne lui soit presenté par l'esprit sous l'apparence de quelque bien. Ils sont donc obligez en quelque sorte de suivre la conduite de la raison. Et quoi que le plaisir les attire quelquefois à faire des choses que la raison juge mauvaises & pernicieuses, cela ne peut étre ni continuel ni même frequent. Ce combat des passions contre la raison est trop incommode ; ils ne le pourroient souffrir, & il faut par necessité qu'afin de se rendre la vie supportable, ils trouvent quelque moyen de les accorder ensemble.

C'est une chose dure d'étre méprisé & condamné par les autres ; mais il est encore plus dur d'étre méprisé & condamné par soi-même : parce qu'il n'y a personne que nous aimions mieux que nous, & dont nous desirions davantage l'estime & l'approbation.

Il eſt donc neceſſaire que les hommes voulant s'eſtimer eux-mêmes, ſe rangent ſous la conduite de leur raiſon pour éviter ſes reproches ; mais parce qu'ils veulent auſſi contenter leurs paſſions, ils font en ſorte que leur raiſon ſe rendant flexible à leurs inclinations, ſe forme des maximes de conduite qui y ſont conformes, & ſelon leſquelles elle peut approuver leurs actions. Ainſi ils établiſſent la paix en eux-mêmes par cette mutuelle correſpondance de leurs actions & de leurs maximes. Ils penſent comme ils agiſſent, & ils agiſſent comme ils penſent : & ils n'ont garde de ſe condamner eux-mêmes, puiſque leur volonté ſuit toûjours ce que l'eſprit lui preſcrit, & que l'eſprit preſcrit toûjours à leur volonté ce qu'elle deſire.

C'eſt pourquoi cette penſée de Seneque, que tous les fous ſont mal ſatisfaits d'eux-mêmes, ***Omnis ſtultitia laborat faſtido ſui***, qui eſt tres-veritable en un ſens, eſt tres-fauſſe dans un autre ; & l'on peut dire au contraire avec plus de verité, que c'eſt le propre des Sages d'étre mal contens d'eux-mêmes, ***Omnis ſapientia laborat ſui***, parce que leurs actions ne répondent jamais parfaitement à leurs lumieres. Mais les fous au contraire ſont d'ordinaire tres-contens & tres-ſatisfaits de ce qu'ils font, parce que leur raiſon & leur conduite ſont d'accord, & c'eſt auſſi

ce que nous enseigne l'Ecriture, quand elle nous dit, que le fou est rempli de ses voyes, *Viis suis replebitur stultus*, c'est-à-dire qu'il en est content & satisfait.

Y ayant donc une liaison comme necessaire entre la conduite des hommes & la lumiere des hommes, il s'ensuit qu'il y a autant de differentes lumieres qu'il y a d'humeurs & de conduites differentes: & c'est ce qu'il est aisé de remarquer quand on considere de prés la vie & les actions des hommes. Car il n'y a qu'à les étudier un peu pour remarquer qu'ils ont chacun leurs principes & leurs maximes, dont ils se forment une morale à leur phantaisie.

Ces maximes & ces principes de morale sont les regles dont ils se servent dans le choix de ce chemin qui mene à la vie ou à la mort éternelle. Car la suite des actions de chacun fait le chemin où il marche durant sa vie: & ces actions sont reglées par les principes sur lesquels il se conduit. De sorte que comme il y a une infinité de mauvais chemins, c'est-à-dire de vies dereglées & déraisonnables, il faut qu'il y ait aussi une infinité de fausses morales.

Ainsi il n'y a pas seulement une morale de Chrestiens, une morale de Juifs, de Turcs, de Persans, de Bracmanes, de Sabis, de Parsis, de Chinois, de Brasiliens, qui consiste dans certaines maximes qui sont communes à chacune de ces societez; mais par-

parmi ceux qui sont profession de la même Religion, il y a souvent de differentes morales, selon les differentes professions. Les Magistrats ont certaines maximes, les Gentilshommes en ont d'autres ; il y a une morale de Soldats, de Marchands, d'Artisans, de Partisans, & même de Voleurs, de Bandis, de Corsaires ; puisque ces gens ont certaines regles qu'ils observent entr'eux aussi fidelement que les autres hommes observent leurs loix, & qu'ils se font comme les autres une conscience qui approuve leur genre de vie.

Enfin en descendant jusques à chaque homme en particulier, on trouvera qu'outre quelques maximes generales dans lesquelles ils conviennent avec ceux de leur Religion & de leur profession ; ils ont aussi plusieurs maximes particulieres qu'ils ramassent ça & là, ou qu'ils se forment d'eux-mêmes, dont ils se composent une morale toute differente de celle des autres.

C'est une chose surprenante de considerer le mélange confus de ces maximes qui font la morale des particuliers ; car l'on n'y voit pas moins de varieté que dans le visage des hommes qui sont si admirablement diversifiez. Mais ce qu'il y a de plus étonnant & qui fait mieux connoistre que toutes choses l'excés de l'aveuglement des hommes, c'est la legereté prodigieuse avec laquelle ils embrassent les plus importantes maximes de

leur conduite, le peu de soin qu'ils y apportent pour discerner la verité de l'erreur, & l'opiniâtreté avec laquelle ils s'y attachent, comme si elles étoient les plus assurées du monde.

Il s'agit de leur tout, puisqu'il s'agit pour eux d'une éternité de bonheur ou de mal-heur. Chaque pas qui les avance vers la mort, les approche de l'une ou de l'autre de ces deux éternitez. Ne semble t'il donc pas que leur principal soin & leur principale application devroit estre de s'instruire des regles veritables qu'ils doivent suivre dans la conduite de toute leur vie; & de tâcher de les discerner de ce nombre innombrable de fausses regles qui sont suivies par ceux qui s'éloignent de la verité.

La diversité même des maximes qui regnent parmi les hommes, leur devroit faire comprendre que ce n'est pas une chose si aisée que de trouver ce chemin qui mene à la vie, puisque les hommes n'en conviennent pas. S'il étoit si visible, il les attireroit tous par sa clarté: & s'il se trouvoit des hommes assez déraisonnables pour refuser d'y marcher, il ne s'en trouveroit point d'assez aveugles pour le méconnoistre.

Cependant c'est à quoi ils songent le moins qu'à s'instruire de quelle maniere il faut vivre. Ils embrassent pour l'ordinaire

sans

sans discernement les premieres maximes qu'on leur en donne, & ils ne remettent jamais en doute celles qu'ils ont embrassées, comme s'il étoit certain que les premieres instructions fussent toûjours veritables.

C'est ce qui paroist particulierement dans la Religion, qui est la chose du monde la plus importante; & qui fait dans tous les peuples une partie tres-considerable de leur morale; car il n'y a point de temerité égale à celle qui porte la pluspart des hommes à suivre une Religion plutost qu'une autre.

J'excepte la Religion Chrêtienne, qui a un éclat si grand & si particulier par sa sainteté, son antiquité, ses miracles & ses propheties, que ceux qui la suivent, étant frappez de cet éclat extraordinaire, & qui ne se rencontre nulle part ailleurs, ne peuvent étre estimez temeraires de la preferer tout d'un coup à toutes les autres : outre qu'elle a cet avantage, que plus on en penettre le fonds & plus on y découvre de lumieres; au lieu que les autres Religions ne peuvent soûtenir la moindre recherche & le moindre examen.

Je ne parle donc que de ces autres Religions qui regnent dans la plus grande partie du monde, & qui prises ensemble, sont infiniment plus étendues que la Chrêtienne. Il n'y a rien de plus extravagant que toutes ces creances; & quand on auroit à dessein in-

venté des opinions ridicules sans raison & sans apparence, on n'auroit pû y mieux reüssir qu'ont fait les auteurs de ces fantasques Religions. Elles n'ont ni miracles ni propheties, ni rien de capable de persuader des esprits tant soit peu sensez. Tout ce que l'on connoist par la raison, par l'experience, par la lecture des histoires; les détruit & les convainc de fausseté. D'où vient donc qu'elles sont suivies par les trois quarts du monde? que le Mahometisme seul occupe une si vaste étenduë de terre? Qu'on demande aux Bracmanes, aux Chinois, aux Tartares, aux Turcs pourquoy ils suivent la Religion qu'ils professent? S'ils ont tant soit peu de sincerité, ils ne répondront autre chose sinon qu'ils la suivent parce que leurs peres l'ont suivie, parce que leurs parens, leurs amis, leur nation, leur Prince la suit. Voilà tout le fondement de leur créance. Cependant il ne faut qu'un peu de sens-commun pour voir que cette raison est ridicule? Car toute Religion sera véritable par cette regle dans le pays où elle est receuë. Mais toute fausse qu'elle soit, le commun des hommes n'est pas capable d'y resister: leur esprit y succombe; il s'y rend sans resistance, & en fait le fondement de toute sa vie.

Il n'y a que les Chrêtiens, comme j'ay dit, qu'on puisse exemter legitimement de cette imprudence; quoy qu'il y en ait peut-étre plusieurs parmi eux qui ne sont

Chrê-

Chretiens que de la même maniere que les Turcs sont Turcs, c'est à dire, par la seule impression de l'exemple, sans aucune attache divine dans le cœur, & sans aucune lumiere solide dans l'esprit. Mais comme il est vray en general que la morale de tous les Chrêtiens est tres solide dans les principes qu'ils tirent de cette divine Religion, il est vray aussi qu'elle ne laisse pas d'étre fort bizarre & fort peu solide dans l'esprit de la plusPart de ceux qui portent le nom de Chrêtiens, parce qu'ils sont peu instruits du fond de leur Religion, & qu'ils se donnent la liberté, comme les autres hommes, de se former d'autres maximes selon leur caprice. Les principes qu'ils prennent de la Religion Chrêtienne, ne composent qu'une bien petite partie de leur morale. Ils en ont une infinité d'autres qu'ils ont embrassez au hazard & sans examen, avec la même temerité que nous avons remarquée dans ces peuples aveuglez. L'exemple de leurs amis & de ceux avec qui ils vivent, les discours de ceux avec qui ils conversent, leur en impriment un tres-grand nombre d'autres, sans qu'ils y pensent. Leur amour propre & le desir secret de se justifier dans leurs passions leur en inspire plusieurs, comme nous avons déja dit. Ils forment quantité de jugemens au hazard sur les rencontres qui se presentent, & ces jugemens demeurant dans leur memoire, & étant favorisez de l'a-

mour propre qui les regarde comme des productions qui lui appartiennent, servent de principes en d'autres rencontres semblables: & ainsi ils se forment une morale qui n'est guere moins dereglée que celle des Mahometans & des Indiens.

Ce qui est admirable, est qu'ils reconnoissent qu'ils ont besoin de maître & d'instruction pour toutes les autres choses; ils les étudient avec quelque soin; ils sont dociles envers ceux qui les leur montrent: il n'y a que la science de vivre qu'ils n'apprennent point & qu'ils ne desirent point d'apprendre, ou qu'ils apprennent avec si peu de soin, qu'il semble qu'elle n'en vaille pas la peine.

Ils font choix des artisans, des medecins, des avocats dont ils se servent; ils craignent d'étre trompez dans les moindres choses. Mais n'ont aucune défiance quand il ne s'agit de rien moins que de se sauver ou de se perdre pour l'éternité. Tout guide leur semble habile: le premier venu leur est bon, & ils se reposent sur lui avec une parfaite securité. Ainsi ils s'exposent hardiment au voyage de la vie, sans chercher d'autres lumieres que celles de ces maximes fantasques, dont ils se sont temerairement remplis l'esprit.

Où sont ceux qui sont touchez sérieusement de la crainte de s'égarer & de prendre une mauvaise route dans leur vie, qui ne

ne desirent rien davantage que de trouver la lumiere veritable pour s'y conduire, & qui fassent de cette recherche leur principale & leur plus serieuse occupation ? Où sont ceux qui se défient d'eux-mêmes, qui marchent avec crainte & tremblement & qui ont une vigilance continuelle pour regarder où ils mettront leurs pas ? Il y en a sans doute, puisqu'il y a des justes & des élûs ; mais il y en a peu, parce qu'il y a peu de justes & peu d'élûs. Le commun du monde marche sans crainte, sans défiance, sans prévoyance, sans réflexion : & suivant temerairement leurs passions & leurs phantaisies, ils s'avancent à grands pas vers la mort, jusques à ce qu'ils soient arrivez à ce moment terrible qui fait voir aux hommes ce qu'ils n'ont pas voulu voir durant leur vie ; mais qui le leur fait voir inutilement en tirant du fond de leur cœur ces paroles de desespoir : *Ergo erravimus à via veritatis, & justitiæ lumen non luxit nobis, & Sol intelligentiæ non est ortus nobis.* Nous *nous sommes donc égarez de la voye de la verité, la lumiere de la justice ne nous a point lui, & le Soleil de l'intelligence ne s'est point levé pour nous.*

En considerant avec effroi ces démarches temeraires & vagabondes de la pluspart des hommes, qui les menent à la mort, & à la mort éternelle, je m'imagine de voir une isle épouventable, entourée de precipices

pices escarpez qu'un nuage épais empesche de voir ; & environnée d'un torrent de feu qui reçoit tous ceux qui tombent du haut de ces precipices. Tous les chemins & tous les sentiers se terminent à ces precipices, à l'exception d'un seul, mais tres-étroit & tres-dificile à reconnoistre, qui aboutit à un pont par lequel on évite le torrent de feu, & l'on arrive à un lieu de sureté & de lumiere.

Il y a dans cette Isle un nombre infini d'hommes, à qui l'on commande de marcher incessamment. Un vent impetueux les presse, & ne leur permet pas de retarder. On les avertit seulement que tous les chemins n'ont pour fin que le precipice, qu'il n'y en a qu'un seul par où ils se puissent sauver, & que cét unique chemin est tres difficile à remarquer. Mais non obstant cét avertissement, ces miserables sans songer à chercher ce sentier heureux, sans s'en informer, & comme s'ils le connoissoient parfaitement, se mettent hardiment en chemin. Ils ne s'occupent que du soin de leur équipage, du desir de commander aux compagnons de ce malheureux voyage, & de la recherche de quelque divertissement qu'ils peuvent prendre en passant. Ainsi ils arrivent insensiblement vers le bord du precipice, d'où ils sont emportez dans ce torrent de feu qui les engloutit pour jamais.

Il y en a seulement un tres-petit nombre de sages qui cherchent avec soin ce sen-

tier

tier étroit, & qui l'ayant découvert, y marchent avec grande circonspection, & trouvant ainsi moyen de passer le torrent, & de sortir de ces précipices, arrivent enfin à un lieu de seureté & de repos.

Peut-étre que celui qui disoit à Dieu ces paroles: ***Torrentem pertransivit anima nostra, forsitan pertransisset anima nostra aquam intolerabilem***, avoit dans l'esprit quelque image de cette sorte. Mais quelque affreuse qu'elle paroisse, elle ne répond nullement à la verité de ce que j'ay eu dessein de representer. Les choses spirituelles sont si hautes, qu'aucune imagination n'y peut atteindre. Toute image est infiniment éloignée de la realité de leur grandeur. Il n'y a point de proportion entre ce torrent de feu qui recevroit ceux qui tomberoient des precipices de cette Isle imaginaire, & l'enfer qui reçoit réellement ceux qui sortent du monde par la mort aprés s'étre égarez du chemin de la justice. *Ps. 123. v. 5.*

Cependant cette image toute imparfaite qu'elle est, suffit pour faire comprendre que l'unique sagesse de ces voyageurs seroit de chercher ce chemin par lequel ils pourroient sauver leur vie, que leur unique bonheur seroit de le trouver & d'y marcher jusques au bout; & que tous ceux qui ne se metroient pas en peine de le chercher, seroient insensez & malheureux. Elle suffit pour faire concevoir que toute la curiosi-

té qu'il auroient pour les autres choses, toute l'ambition qui les porteroit à vouloir dominer sur leurs compagnons, toute l'ardeur qu'ils feroient paroistre à la recherche de leurs plaisirs, ne seroient pas seulement vaines & ridicules, mais ne pourroient estre l'effet que d'une incroyable stupidité. Qu'est-ce donc que l'on doit dire de la verité dont cette image est si éloignée? Et que peut on penser de l'aveuglement des hommes qui ont si peu de soin de s'instruire du chemin de leur salut, qui vivent & marchent au hazard, & qui ne songent qu'à se divertir durant le voyage de l'éternité?

C'est pour retirer les hommes de cette temerité insensée, par laquelle ils se precipitent dans l'enfer en suivant leurs caprices & leurs phantaisies, que Dieu les exhorte dans l'Ecriture avec tant d'instance d'écouter la sagesse & d'ouvrir les oreilles de leur cœur pour l'entendre. C'est pour cela qu'il les exhorte de la chercher comme les avares cherchent l'argent & les tresors cachez dans la terre : ***Si quæsieris eam quasi pecuniam, & sicut thesauros effoderis illam***: qu'il veut qu'ils en fassent leur bien, leur heritage, leur tresor: ***Posside sapientiam, posside prudentiam, & in omni possessione tua acquire prudentiam.*** Car cette sagesse qu'il leur commande de rechercher, n'est autre chose que la lumiere qui leur est necessaire pour marcher dans les tenebres de cette

vie,

vie, & pour regler leurs actions selon la justice & la loi de Dieu : & elle consiste toute à connoistre le chemin du Ciel. C'est pourquoi il est dit expressément que ***la sagesse de celui qui est vrayement fin, est de connoistre sa voye : Sapientia callidi est intelligere viam suam***, & l'Ecriture l'appelle la science du salut, ***scientiam salutis***; parce qu'elle est seule capable de nous y conduire, & que toutes les autres sciences sans celle-là, ne sont que des sciences de mort, qui n'ont que la mort pour fin, & qui ne conduisent qu'à la mort.

La veritable science des hommes, est donc de connoistre leur voye, c'est à dire la voye du salut, la voye de la paix, la voye du Ciel. Leur unique étude doit étre] d'acquerir cette science ; mais le moyen de l'acquerir est de l'estimer autant qu'elle le merite. Et c'est pourquoi l'Ecriture nous dit encore, ***Que le commencement de la sagesse est de faire de la sagesse son tresor, & de la preferer à toutes les choses que nous pouvons avoir en ce monde.*** PRINCIPIUM ***sapientiæ, posside sapientiam ; & in omni possessione tua acquire prudentiam.*** Car Dieu a voulu que cette science si necessaire aux hommes fust de telle nature, qu'elle dépendît plus de leur cœur que de leur intelligence & de leur esprit ; & que comme elle ne se trouve point par ceux qui ne la desirent pas, ou qui ne la desirent pas comme elle merite

de

de l'étre, on ne manquast jamais de la trouver quand on la cherche de tout son cœur.

Ainsi le plus grand pas vers la sagesse est de la desirer & de la chercher sincerement, & d'étre vivement penetré du malheur effroyable qu'il y a de vivre au hazard, de suivre temerairement les opinions que l'on a receuës sans discernement; ce que l'Ecriture appelle *Marcher aprés ses pensées & faire la volonté de ses pensées*; de ne sçavoir ou l'on va, & de ne se mettre pas en peine si la voye que l'on suit nous conduit à la vie ou à la mort.

Je n'ay eu dessein dans ce discours que de combattre cette stupidité monstrueuse, & de persuader si je pouvois à ceux qui le liront, & qui n'y ont pas fait jusques ici assez de reflexion, que c'est un aveuglement horrible de s'occuper, comme l'on fait dans le monde, de toutes les choses dont on se remplit l'esprit, d'apprendre les arts, les exercices, les sciences, & de n'apprendre point la science de vivre, c'est à dire celle de conduire sa vie de la maniere qu'il est necessaire pour éviter l'éternité de misere dont nous sommes menacez, & de parvenir aux biens éternels qui seront la recompense des justes.

Car lors que cette pensée est fortement gravée dans l'esprit & dans le cœur, & qu'elle fait nôtre passion dominante, non seulement elle nous met dans la voye de trouver

la

la verité, elle nous applique à la chercher, elle nous ouvre les yeux pour la découvrir; mais rien n'est plus capable de dissiper la principale illusion qui nous la cache, qui est cette duplicité de cœur si souvent marquée par l'Ecriture; qui nous fait apprehender de connoistre nos devoirs, de peur que l'obligation que nous avons de les accomplir ne nous presse trop quand ils nous seront une fois connus, & que nous ne soyons contraints de renoncer à nos passions, ou que nous ne les suivions plus qu'avec un remords incommode qui trouble nôtre repos & nôtre plaisir.



DISCOURS

Contenant en abregé les preuves naturelles de l'existence de Dieu, & de l'immortalité de l'ame.

COmme les libertins & les impies rejettent presque toutes les preuves qui se tirent de l'autorité des livres saints dont ils croyent sapper les fondemens en niant l'existence de Dieu & l'immortalité de l'ame, ceux qui deffendent la Religion contre eux ont crû qu'ils devoient avoir recours à des raisons naturelles, comme à des principes communs qu'ils ne pourroient pas dés-avoüer.

Les uns ont inventé des raisonnemens subtils & metaphysiques pour prouver l'un & l'autre de ces deux points, & les autres en proposent de plus populaires & de plus sensibles en rappellant les hommes à la consideration de l'ordre du monde, comme à un grand livre toûjours exposé à leur veuë.

Je reconnois que ce ne sont pas là les preuves les plus propres pour conduire à la vraye Religion ceux qui sont assez malheureux pour ne la connoistre pas, & que cellesqui se tirent des miracles & des Propheties, qui au-

authorisent la certitude des Ecritures, sont beaucoup plus capables de faire impression sur des esprits opiniastres. Mais je suis persuadé en même temps que ces preuves naturelles ne laissent pas d'étre solides, & que pouvant étre proportionnées à certains esprits, elles ne sont pas à negliger.

Il y en a d'abstraites & de metaphysiques comme j'ay dit, & je ne voy pas qu'il soit raisonnable de prendre plaisir à les décrier. Mais il y en a aussi qui sont plus sensibles, plus conformes à nôtre raison, plus proportionnées à la pluspart des esprits, & qui sont telles qu'il faut que nous nous fassions violence pour y resister : & ce sont celles que j'ay dessein de recueillir dans ce discours.

Quelques efforts que fassent les Athées pour effacer l'impression que la veuë de ce grand monde forme naturellement dans tous les hommes qu'il y a un Dieu qui en est l'auteur, ils ne sçauroient l'étouffer entierement ; tant elle a des racines fortes & profondes dans nôtre esprit. Si ce n'est pas un raisonnement invincible, c'est un sentiment & une veuë qui n'ont pas moins de force que tous les raisonnemens. Il ne faut pas se forcer pour s'y rendre, mais il faut se faire violence pour la contredire.

La raison n'a qu'à suivre son instinct naturel pour se persuader qu'il y a un Dieu Createur de tout ce que nous voyons, lors

lors qu'elle jette les yeux sur les mouvemens si reglez de ces grands corps qui roulent sur nos testes : sur cet ordre de la nature qui ne se dément jamais : sur l'enchaînement admirable de ses diverses parties qui se soûtiennent les unes les autres, & qui ne subsistent toutes que par l'aide mutuelle qu'elles s'entreprestent : sur cette diversité de pierres, de metaux, de plantes : sur cette structure admirable des corps animez ; sur leur production, leur naissance, leur accroissement, leur mort. Il est impossible qu'en contemplant toutes ces merveilles l'esprit n'entende cette voix secrette, que tout cela n'est pas l'effet du hazard, mais de quelque cause qui possede en soi toutes les perfections que nous remarquons dans ce grand ouvrage.

Envain s'efforceroit-on d'expliquer les ressorts de cette estonnante machine, en disant qu'il n'y a en tout cela qu'une matiere vaste dans son estenduë, & un grand mouvement qui la dispose & qui l'arrange, puisqu'il faut toûjours qu'on nous dise quelle est la cause de cette matiere & de ce grand mouvement : & c'est ce qu'on ne sçauroit faire raisonnablement sans remonter à un principe immateriel & intelligent qui ait produit & qui conserve l'un & l'autre.

Car quel moyen y a-t'il de concevoir que cette masse morte & insensible que l'on appelle matiere soit un Estre éternel & sans prin-

principe ? Ne voit-on pas clairement qu'elle n'a dans elle-même aucune cause de son existence, & qu'il est ridicule d'attribuer au plus vil & au plus méprisable de tous les étres la plus grande de toutes les perfections, qui est d'étre par soi-même. Je sens que je suis infiniment plus noble que cette matiere: je la connois, & elle ne me connoist point ; & neanmoins je sens en même temps que je ne suis pas éternel. Il faut donc qu'elle ait aussi bien que moi une cause de son étre ; & cette cause ne pouvant étre matiere, est ce principe immateriel & tout puissant que nous cherchons.

Mais s'il est ridicule de s'imaginer une matiere qui subsiste par elle-même de toute éternité sans cause & sans principe, il l'est beaucoup plus de supposer un mouvement increé & éternel. Car il est clair que nulle matiere n'a dans soi-même le principe de son mouvement. Elle le peut recevoir d'ailleurs, mais elle ne peut se le donner à elle-même. Tout ce qu'elle en a lui est toûjours communiqué par quelque autre cause: & quand elle a cessé de se mouvoir, elle demeure d'elle-même dans un éternel repos.

Qui a donc produit ce grand mouvement que nous voyons dans toutes les parties du monde, puisqu'il ne naist pas de la matiere, & qu'il n'y est pas même attaché par une attache stable & fixe, mais qu'il passe d'une partie à une autre par un changement con-

tinuel ? Fera-t-on aussi de cet accident un Estre éternel & subsistant par soi-même ? & ne doit-on pas reconnoistre que puis qu'il peut étre sans cause, & que cette cause n'est pas la matiere, il faut qu'il soit produit par un principe spirituel ?

Que si ce principe est necessaire pour produire ce mouvement, il ne l'est pas moins pour le regler & le borner à la mesure propre pour conserver le monde, & sans laquelle il le détruiroit. Car encore qu'on puisse bien s'imaginer que ce mouvement qui forme, arrange & dissout tous les corps, est infini dans l'infinité des espaces ; il est certain neanmoins qu'il est fini dans chaque partie, & que s'il étoit ou plus grand, ou moindre dans ce monde visible, il en changeroit toute la face & le renverseroit entierement. Qui l'a donc reduit à cette proportion où il est ? Et comment dans l'infinité des degrez dont il est capable, s'est-il trouvé justement dans celui qui a produit cét arrangement si admirable ? La matiere d'elle-même est indifferente à recevoir un plus grand ou un moindre mouvement. L'un ou l'autre détruiroit l'état present du monde, & le renverseroit entierement. D'où vient donc qu'il s'est trouvé dans cet équilibre si juste ? C'est par hazard, dit-on ? On le peut dire de bouche ; mais en verité je ne sçai si on le peut dire serieusement.

Mais outre la matiere & le mouvement nous

découvrons encore dans le monde des Estres pensans, parce que nous sommes assurez que nous pensons & que nous faisons avec raison le même jugement des autres hommes: & la consideration de ces Estres nous mene encore plus directement à la connoissance de l'immortalité de nôtre ame, & ensuite à celle de l'existence de son Createur.

Car il est impossible qu'on fasse reflexion sur la nature de la matiere, qu'on ne reconnoisse qu'en quelque maniere qu'on en bouleverse les diverses parties, on ne fera jamais ensorte par ces divers arrangemens, que ne se connoissant pas auparavant, elle vienne à se connoistre; & que de morte & insensible, elle devienne tout d'un coup vivante, pensante & intelligente.

Que s'ensuit-il de là? Que puisqu'il est certain que nous pensons & que nous sommes des Estres pensans, nous avons en nous un Estre qui n'est point matiere, & qui en est réellement distingué. Qui seroit donc capable de le détruire? Et pourquoi perira-t-il étant separé de la matiere, puisque la matiere ne perit pas lors qu'elle en est separée?

L'aneantissement d'un Estre est pour nous inconcevable. Nous n'en avons aucun exemple dans la nature. Toute nostre raison s'y oppose. Pourquoi forcerions-nous donc & nostre imagination & nostre raison pour tirer ces Estres pensans de la

condition de tous les autres Estres, qui étant une fois, ne retombent jamais dans le neant ? Et pourquoi craindrions-nous pour nos ames qui sont infiniment plus nobles que les corps l'aneantissement que nous ne craignons pour aucun des corps ?

Que si nous ne pouvons douter qu'il n'y ait dans le monde des Estres pensans qui ne sont pas des corps, étant certain que ces Estres ne sont pas éternels, qui en sera le principe ? Ce ne sera pas la matiere, car étant, pour le dire ainsi, un neant d'esprit, comment pourroit-elle produire un esprit ? Ce n'est pas aussi un autre esprit semblable, c'est à dire que ce n'est pas l'ame des peres qui produit celles de leurs enfans. Car comment un esprit pourroit-il tirer du neant un autre esprit qui a des pensées & des volontez differentes des siennes & souvent contraires ? Si l'esprit produisoit un esprit, il le produiroit en pensant. Il connoistroit cette force en soi. Il s'appercevroit de cet effet. Cependant, qui s'en est jamais apperceu. Je ne sçay comment vous avez commencé de paroistre dans mon sein, disoit la Mere des Machabées à ses enfans. Toutes les meres en peuvent dire de même; & il est bien clair que leur pensée & leur volonté ne contribuent rien à cet ouvrage admirable qui se forme en elles, puisque souvent elles ont des pensées & des volontez contraires à la naissance de leurs enfans. Tout

Tout ce qu'il y a donc dans le monde nous conduit à la connoissance du Createur du monde, matiere, mouvement, esprits. Toutes ces choses nous crient d'une voix assez intelligible qu'elles ne se sont pas faites elles-mêmes, & que c'est Dieu qui les a faites. *Ipse fecit nos & non ipsi nos.*

Il a voulu même pour nous détourner de cette imagination impie que le monde fust éternel, y laisser des caracteres sensibles & grossiers qui font voir au moins qu'il est nouveau dans cet ordre, sans lequel les hommes ni les animaux ne sçauroient vivre. D'où il s'ensuit que les hommes & les animaux sont nouveaux, ce qui suffit pour prouver l'existence de leur Createur.

Car nous ne voyons point de cause naturelle qui puisse produire de hautes montagnes, & creuzer des valées capables de contenir les eaux de la mer. Qu'on lise toutes les histoires, & l'on ne verra aucun exemple d'une nouvelle montagne qui ait paru dans le monde. Les vents font quelquefois de petits amas de sable en certains endroits; mais ils ne les élevent jamais à une hauteur considerable, & même ils les détruisent souvent aprés les avoir formez. Les tremblemens de terre font de plus grands renversemens; mais on ne lit nulle part qu'ils ayent fait en quelques endroits de hautes montagnes, & on ne le peut supposer que par une hypothese en l'air que l'experience ne favo-

rise point. Ainsi les montagnes qui sont au monde diminuant tous les jours sensiblement par les pluyes & les eaux qui entraînent une partie de la terre, & les vallées au contraire se remplissant de jour en jour, il est visible que les montagnes ne sçauroient durer une éternité dans cet estat, & que dans l'espace d'un certain nombre d'années elles seroient applanies & les vallées remplies. Et il est clair par consequent que si le monde étoit éternel elles auroient déja été applanies; la moindre diminution sensible étant capable d'aneantir une infinité de fois les plus hautes montagnes dans l'espace infini de l'éternité.

Il est donc certain qu'on ne peut supposer le monde éternel en l'estat où il est, c'est à dire, dans un état où une partie de la terre est seche & élevée, & l'autre basse & couverte d'eau. Le cours ordinaire des causes naturelles tend à détruire cét état en couvrant d'eau toute la terre ; & neanmoins les hommes ni les animaux terrestres ne sçauroient subsister dans un autre. Ils periroient tous sans doute, si la te re se couvroit toute entiere d'eaux. Ils ne sont donc pas éternels non plus que les animaux. Ils ont commencé & l'on peut remonter par une certaine suite d'années jusques à la tige de leur origine.

Or quelle sera l'origine & la cause d'un homme ? si nous la cherchons dans la

nature, nous n'y en trouverons aucune qui soit capable de produire cet effet. On n'a jamais oüi dire que des hommes ayent été produits autrement que par la voye ordinaire.

Il est même tres-vrai-semblable, que le mouvement ordinaire de la matiere du monde, ne produiroit jamais un lion, s'il n'y en avoit point encore sur la terre: comme ce mouvement ne produit point de loups en Angleterre, parce qu'on les en a exterminez.

Mais il est au moins certain qu'il ne produiroit jamais un Esprit, comme nous avons fait voir, & que la matiere étant privée de pensée, ne viendra jamais à se connoistre pour étre differemment arrangée. Ainsi il faut necessairement avoüer, & que les hommes sont nouveaux, & que toute la nature corporelle étant incapable de produire un homme, il s'ensuit que n'étant pas éternel, il n'a pû étre produit que par un étre plus puissant que la nature.

Aussi toutes les inventions des hommes sentent la nouveauté & dés-avoüent l'Eternité. Nous ne voyons rien dans le monde qui marque une plus grande antiquité que celle que l'Escriture Sainte lui attribuë. Il n'y a point d'Historiens au delà de quatre mille ans. On voit depuis ce temps un progrés perpetuel du monde pareil à celui d'un homme qui sort de l'enfance, & qui passe par les autres âges.

Varron témoigne, que des arts qui étoient au monde, lors qu'il escrivoit, il n'y en avoit aucun plus ancien que mille ans. On a toûjours avancé à trouver de nouveaux moyens pour soulager la necessité des hommes : & à mesure que l'on remonte plus haut, on trouve toûjours les inventions plus imparfaites & les hommes plus dépourveus. On sçait l'origine presque de tous les Arts, de toutes les sciences, de toutes les Polices, de tous les Empires, de toutes les Villes.

Je sçai qu'un autheur a ramassé avec les nouvelles inventions qui ont esté trouvées depuis quelques siecles, plusieurs inventions anciennes, qui se sont perduës, dont il a composé un livre sous ce titre ***Vetera deperdita. Nova reperta.*** Mais on peut remarquer dans ce livre même, que ces anciennes inventions n'étoient pas de grand usage, & sont recompensées avantageusement par de nouvelles inventions plus belles & plus faciles : au lieu que celles qu'on a trouvées depuis peu sont si commodes d'une part, qu'il est impossible qu'elles s'abolissent jamais, étant une fois trouvées, & si faciles de l'autre qu'il est estrange comment on a pû estre si long-temps sans les trouver.

Qu'y a-t'il par exemple de plus commode à la vie de l'homme, que l'art de faire servir à leurs ouvrages ces deux grands agents de la nature le vent & l'eau. La pluspart des cho-

choses ne se font presentement, que par les forces qu'on emprunte de ces deux corps. La moindre science des mecaniques semble conduire naturellement à en tirer les usages qu'on en tire, puis qu'on ne cherche d'ordinaire que des forces, & que l'application n'en est jamais difficile.

On peut dire avec assurance que les hommes ne seront jamais si simples que de se reduire à ne faire qu'à force de bras, ce qu'ils font si commodement par le moyen de l'eau & du vent. Et qu'ainsi l'invention des moulins ne sçauroit jamais perir: & neanmoins cette invention si utile n'est pas fort ancienne, & l'on ne voit point qu'avant le temps de Pline, l'on eust d'autre invention pour broyer les grains, que de faire tourner une meule à force de bras, ou par des animaux. Et quoi qu'il paroisse par cet Auteur, qu'il y avoit de son temps certaines meules qui tournoient par le moyen de l'eau, neanmoins *l.* 18.
la maniere dont il en parle, fait voir que *c.* 10.
cette invention étoit encore alors peu parfaite & peu commune, puisqu'il ne le rapporte que comme le moyen le moins ordinaire de broyer les grains; au lieu que lors qu'elle est bien connuë elle abolit tous les autres.

Il n'y a rien aussi de plus naturel & de plus simple que l'Impression, & l'on n'a pas sujet de craindre que cet art qui éternise toutes choses puisse jamais s'abolir; mais on a

lieu d'admirer comment on a esté si long-temps sans le trouver. Les anciens gravoient sur du cuivre. Il leur étoit donc facile de s'imaginer qu'en imprimant sur du papier ce qu'ils avoient gravé, ils pourroient écrire en un moment ce qu'on avoit esté si long-temps à tracer avec le burin. Si cette idée les eust frappez, & s'ils l'eussent suivie, ils n'auroient pas esté long-temps sans la perfectionner, & sans trouver le mélange d'ancre necessaire pour l'impression, & neanmoins il n'y a que deux cens ans qu'on s'est avisé de cette invention, qui seroit à l'avenir éternelle, si le monde duroit éternellement.

Que ne peut-on point dire de la poudre à canon, & quelle utilité n'en tire-t-on point pour la chasse & pour la guerre? Combien un fusil est il plus commode pour tirer un oiseau que les arcs & les arbalestes dont on se servoit autrefois; & de combien de machines incommodes & de peu d'effet s'est-on delivré par le moyen de nos canons & de nos mines? On n'avoit presque point autrefois d'autre moyen pour prendre des villes fortifiées de bonnes murailles, que d'élever des amas de terre pour combattre main à main. Les moindres petites places arrêtoient six mois une armée victorieuse, & Cesar & Alexandre avec toute leur valeur n'auroient pas pris en un an, une des villes fortes des Païs-bas. Les hommes sont

trop méchans pour oublier jamais une invention qui seconde si bien leurs passions. La matiere en a toûjours esté exposée à leurs yeux. La preparation n'en est pas fort difficile. L'experience en étoit aisée ; & neanmoins il n'y a pas fort long-temps qu'elle est dans le monde.

La Boussole a de si étranges utilitez, que c'est elle seule qui nous a donné la connoissance d'un nouveau monde, & qui lie tous les peuples de la terre par le commerce. Elle est si simple, qu'il y a lieu d'admirer comment les hommes ont pû étre si l'ong-tems sans la trouver : car la proprieté que l'aiman a d'attirer le fer, ayant toûjours esté connuë, ce qui a souvent donné lieu de faire toucher du fer à de l'aiman, il est difficile de comprendre comment il est arrivé que les hommes n'ayent jamais, ou par hazard, ou de dessein laissé en liberté quelque aiguille touchée par l'aiman, soit en la faisant nager sur l'eau, soit en la suspendant, & en ce cas ils eussent reconnu sans peine qu'elle se tournoit toûjours du même costé. Il en fust arrivé de même, s'ils eussent suspendu un aiman à un fil ; car ils auroient veu aussi qu'il tourne toûjours un de ses costez vers un Pole, & l'autre vers l'autre.

Toutes ces inventions & plusieurs autres sont si faciles, qu'il est impossible que le monde ait pû durer une éternité de temps sans les trouver, & elles sont si commodes

qu'il est encore plus impossible qu'étant une fois trouvées elles perissent jamais. Il est donc visible qu'étant nouvelles comme elles sont, elles sont des preuves sensibles de la nouveauté des hommes, puis qu'ils n'auroient jamais manqué de les trouver plûtost, s'il y avoit toûjours eu des hommes : & qu'ils n'auroient pû les laisser perir s'ils les avoient une fois trouvées.

Ainsi tout ce que nous voyons dans le monde nous conduit à croire qu'il n'a pas toûjours esté, & qu'il y a un Estre au dessus du monde qui a creé tous les autres. Et c'est en vain que les Athées nous reprochent, que cet Estre est incomprehensible, & que nous admettons ce que nous ne sçaurions concevoir ; car étant infini, il n'est pas estrange qu'il surpasse la capacité de nos esprits finis & bornez. Nôtre raison peut atteindre jusques à comprendre qu'il y a des choses qui sont, quoi qu'elles soient incomprehensibles. Mais ce seul étre incomprehensible étant admis, il nous rend en quelque sorte toute la nature comprehensible ; & il n'y a plus de peine à rendre raison d'une infinité de choses qui sont inexplicables sans cela. La matiere est, parce que Dieu l'a creé. Le mouvement est, parce que Dieu l'a produit & le conserve. Ce corps est en ce lieu, parce que Dieu l'ayant creé en une certaine place, il est venu en celle-ci par une suite de changemens qui n'est pas infinie. Il y a des Estres

pen-

pensans, parce que Dieu les a creés, lors qu'il voit des corps preparez à les recevoir. Les montagnes ne sont pas applanies, parce qu'il n'y a pas encore assez de temps que le monde dure depuis sa creation pour produire cét effet. Il y a des hommes, parce qu'ils sont nez d'un homme & d'une femme que Dieu crea il y a six mille ans. Il y a des animaux, parce que Dieu en creant le monde forma aussi de ces machines animées, & leur donna le moyen de se multiplier & de conserver leur espece par la voye de la generation. Il n'y a point d'histoires plus anciennes que quatre mille ans, parce que le monde n'ayant commencé qu'il y a six mille ans ou environ, il n'est pas étrange que les hommes se soient appliquez d'abord aux arts utiles à la conservation de leur vie, plûtost qu'à écrire & à faire des histoires. Tout cela s'entretient & s'allie parfaitement avec ce que l'Escriture nous enseigne de la Divinité & de la creation du monde.

Mais ceux qui voulant reduire toutes choses aux bornes étroites de leur esprit, refusent d'admettre cet étre incomprehensible, parce qu'ils ne le comprennent pas, n'évitent pas pour cela l'inconvenient qu'ils nous reprochent sans raison, & ne font au contraire que l'augmenter. Au lieu d'un estre incomprehensible qu'ils rejettent, le monde & toutes les parties du monde leur deviennent incomprehensibles. Ils sont

obligez d'admettre en toutes choses une succession infinie de causes dependantes les unes des autres, sans arriver jamais à une cause premiere & independante, quoi qu'il n'y ait rien de plus incomprehensible & de plus contraire à nostre raison. Pourquoi cet homme est-il au monde? C'est qu'il est né d'un tel pere, & ce pere d'un autre, & ainsi à l'infini. Pourquoi ce lion est-il sur la terre? C'est qu'il est né de cet autre lion, & ainsi à l'infini. Pourquoi cette partie de matiere est-elle en ce lieu-là? C'est qu'elle y a esté poussée de cet autre lieu, & ainsi à l'infini. Il y a infinité par tout, & par consequent incomprehensibilité par tout. Et ainsi leur esprit est obligé de succomber sous la moindre chose en se voulant roidir contre celui sous lequel il est juste & glorieux de succomber.



DIS-

DISCOURS,

Où l'on fait voir combien les entretiens des hommes ſont dangereux.

Verba iniquorum prævaluerunt ſuper nos : & impietatibus noſtris tu propitiaberis.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE I.

Qu'il n'y a perſonne en qui les diſcours des hommes n'ayent produit de mauvais effets. Deux ſortes de corruptions, l'une naturelle & l'autre ajoûtée : que celle-là naiſt particulierement des diſcours des hommes.

UN grand Saint conſiderant combien il étoit difficile que les enfans des Payens reſiſtaſſent à l'impreſſion que faiſoit ſur

sur eux l'authorité de leurs peres, & qu'ils s'élevassent dans la foiblesse de jugement naturelle à cet âge, au dessus des personnes qu'ils voyoient plus sages, qu'eux dans toutes les autres choses, dit que tout ce qu'ils pouvoient faire aprés avoir reconnu leur égarement, étoit de se plaindre avec le Prophete, *Que les discours des méchans avoient emporté leur jugement & leur raison.* VERBA *iniquorum prævaluerunt super nos*: & de demander ensuite pardon à Dieu des péchez où l'exemple de leurs peres les avoit precipitez. *Et impietatibus nostris tu propitiaberis.*

Ceux à qui Dieu a fait la grace de naistre Chrestiens & Catholiques, ne peuvent à la verité s'appliquer ces paroles dans ce sens, puisque ceux à qui ils doivent la naissance, les ont mis dans la voye de la verité. Ainsi ils ne s'en doivent servir que pour exciter en eux des sentimens de reconnoissance, en considerant à combien de personnes il n'a pas fait la même grace qu'il leur a faite, & combien ils lui sont redevables de les avoir exemptez des violences, qu'il est necessaire que les payens & les heretiques se fassent pour vaincre en eux-mêmes les impressions de la coûtume & de l'autorité, & pour renoncer à tous les préjugez dont leur esprit s'est rempli pendant qu'ils n'étoient pas encore capables de juger des choses par eux-mêmes : au lieu que la foi ne coûte presque rien à ceux qui ont eu le bon-heur d'y être éle-

élevez dés leur enfance. Mais s'ils ne peuvent se les rendre propres en ce sens, ils le peuvent en un autre qui est encore plus general, & qui n'est pas moins important. Car il n'y a personne qui ne doive reconnoistre que les discours des méchans ont emporté sa raison, qu'ils ont corrompu son esprit, & l'ont rempli de faux principes & de fausses idées, & même que ces faussetez qui naissent des discours des hommes, y sont si fortement gravées, que personne n'en est parfaitement gueri dans ce monde.

Or pour comprendre de quelle sorte les discours des hommes corrompent nôtre esprit, il faut distinguer deux sortes de corruptions dans l'homme ; l'une naturelle, & l'autre ajoûtée. Nous naissons tous dans l'ignorance de Dieu & de nous-mêmes, des vrais biens & des vrais maux. Nous apportons de plus en naissant une volonté toute plongée dans l'amour de nous-mêmes, & incapable de rien aimer que par raport à nous. Cette corruption se répand d'abord dans la recherche des plaisirs des sens & des honneurs, ces inclinations étant inseparables de l'amour de soi-même, parce qu'il enferme & l'amour du corps qui desire le plaisir, & celui de l'esprit qui se nourrit de l'honneur. Mais ces inclinations generales sont capables d'étre beaucoup augmentées & diversifiées tant par les objets exterieurs, que par les impressions & les opinions de l'esprit.

CHA-

CHAPITRE. II.

De quelle ſorte les fauſſes idées à l'égard des biens & des maux ſe forment dans noſtre eſprit & ſe communiquent par le langage.

IL n'y a rien où cette corruption ajoutée paroiſſe plus clairement qu'en ce qui regarde l'honneur. Ce que l'on appelle honneur en general n'a preſque point d'objet certain. Les hommes le placent où ils veulent ſelon leur phantaiſie, & il y a peu de choſes honorables qui ne puiſſent devenir honteuſes par un autre tour d'imagination. De ſorte que quoi qu'il ne dépende pas de l'opinion de nous faire aimer l'honneur, & que cette inclination ſoit naturelle, il dépend neanmoins de l'opinion de l'attacher à une choſe plûtoſt qu'à une autre. Il y a quelque choſe de plus fixe dans l'inclination que nous avons pour le plaiſir. Car tous les hommes aiment naturellement les plaiſirs ſenſibles, & certains objets de ces plaiſirs. Neanmoins l'imagination & les opinions ajoûtées ne laiſſent pas d'avoir une extreme force pour agrandir ou pour diminuer l'idée que nous en avons. Elle ſeroit beaucoup moindre ſi elle n'étoit formée que ſur noſtre corruption naturelle: Nous y en joi-

joignons une autre qui naiſt de nôtre imagination, en nous les repreſentant infiniment plus grands qu'ils ne ſont; & c'eſt ſouvent ce ſurcroiſt qui naiſt de l'opinion, qui nous emporte & qui cauſe la violence de nos paſſions.

Cet effet arrive, parce que nous ne connoiſſons pas ſeulement les objets de nos paſſions, mais que nous concevons auſſi les mouvemens qu'ils excitent dans les autres; & l'idée qu'ils en ont, ſe communiquant à nous, nous nous accoutumons à regarder ces objets, non par nôtre propre impreſſion, mais par cette impreſſion commune, & nous reſſentons enſuite des mouvemens que nous n'aurions point eu ſi l'objet ſeul avoit agi ſur nous Combien croit-on que la maniere dont on parle dans le monde de la beauté, de la grandeur, de la gloire, de l'infamie, des affrons, ſerve à augmenter ce qu'il y a de naturel dans les paſſions que ces choſes excitent en nous. Cela va ſi loin que l'on peut dire que cette corruption ajoûtée eſt infiniment plus grande que la naturelle.

Outre les objets qui ſont naturellement liez avec la concupiſcence, & qu'elle regarde directement, les hommes s'étant appliquez à une infinité d'autres, ſoit comme à des moyens de ſe procurer ceux-là, pour ſatisfaire aux neceſſitez de la vie, pour en éviter les maux & les incommoditez, pour ex-

exercer leur esprit & leur curiosité, & enfin ayant trouvé plusieurs veritez, ou par la lumiere de la raison, qui n'est pas entierement éteinte, ou par les instructions qu'il a plû à Dieu de leur donner de soy-même & des choses divines, dont toutes les nations ont tiré quelques idées veritables, ils se sont formez sur tout cela plusieurs autres idées de Dieu, des creatures, des biens, des maux, des vertus, des vices, des choses temporelles & éternelles.

Mais ce qui leur est arrivé en se formant ces idées, est que les choses spirituelles étant fort éloignées de leur ame toute plongée dans ses sens, & ne faisant pas une impression vive & sensible sur leur esprit, & étant d'ailleurs peu connuës. & peu aimées du commun du monde, elles n'ont ordinairement formé que des idées sombres & obscures, ils ne les apperçoivent presque que par la pointe de l'esprit, dans un éloignement infini. Ils les voyent de plus seules, destituées de tout apuy, c'est à dire qu'ils ne voyent point dans les autres hommes, à l'égard de ces objets, ces passions & ces desirs qui servent à étendre leur idées & à leur faire concevoir les choses comme grandes & desirables.

Il n'en est pas de même des choses temporelles. La concupiscence les approche d'eux, & les leur fait vivement sentir: & la vivacité de ce sentiment, jointe à l'ar-

deur qu'ils apperçoivent dans les autres pour ces mêmes choses augmente infiniment l'idée qu'ils en ont. Ils n'en jugent plus par leur prix veritable, mais par ce prix qu'elles ont dans l'opinion des hommes. Ainsi en s'excitant les uns les autres à l'envi à les aimer & à les concevoir comme grandes & estimables, elles remplissent premierement tout leur esprit, & ensuite tout leur cœur.

L'idée qu'ils ont de Dieu, des choses éternelles, du paradis, de l'enfer, des vertus comme vertus, des vices comme vices, sont du premier genre : Ce sont des idées spirituelles & delicates, peu sensibles, peu lumineuses, peu touchantes, peu distinctes. Tous ces grands objets sont reduits par la foiblesse & l'obscurcissement de l'esprit des hommes à une petitesse imperceptible, & à peine occupent-ils la moindre partie d'un cœur & d'un esprit qui est souvent tout rempli d'une bagatelle. Ils ne conçoivent ni la grandeur de Dieu ni les joyes ineffables du Paradis, ni les supplices effroyables des damnez, ni la beauté des vertus, ni la difformité des vices. Ils n'en connoissent presque que les noms, & je ne sçay quoy d'obscur, qui répond à ces noms, qui n'a point de soi-même de force pour faire impression sur leur esprit ou sur leur cœur.

Celles qu'ils ont de la noblesse, des richesses-

cheſſes, de la grandeur, de la reputation, de la valeur des qualitez de l'eſprit & du corps, qui ſont eſtimées dans le monde, comme de l'adreſſe dans les negociations, de l'agrément dans la converſation, de l'éloquence dans les diſcours, & generalement de tout ce que le monde eſtime, ſont du ſecond genre. Non ſeulement ils comprennent & ils ſentent tout ce que ces choſes ont de realité; mais ils leur attribuënt une grandeur qu'elles n'ont pas, qui eſt formé ſur leurs paſſions & ſur ces fauſſes idées qu'ils connoiſſent dans les autres. Car comme j'ai déja dit, il ſuffit de voir qu'une choſe eſt aimée & déſirée de pluſieurs perſonnes, pour croire qu'elle merite de l'être; puiſqu'en la poſſedant on ſe regarde comme environné de tous les jugemens avantageux de cette foule de gens qui nous jugent heureux de la poſſeder.

C'eſt par les mêmes raiſons qu'ils conçoivent les objets contraires à ceux que je viens de marquer, comme des maux infiniment plus grands qu'ils ne ſont, & qu'ils s'en forment des idées, qui les leur font paroiſtre effroyables, parce qu'ils connoiſſent le mépris que le monde en fait, les railleries qu'ils attirent, l'eſtat de rabaiſſement où ils mettent les perſonnes dans l'opinion de la plûpart du monde. Et comme c'eſt cet état de rabaiſſement que l'orgueil humain ne ſçauroit ſouffrir, il porte à re-

gar-

garder comme de tres-grands maux tout ce qui nous y peut reduire.

Cette corruption de nôtre eſprit conſiſte donc proprement dans la fauſſeté de nos idées : mais la voye ordinaire par laquelle nous recevons ces fauſſes idées eſt le langage, n'eſtant pas moins vrai des opinions que nous avons de la plupart des choſes du monde, de leur petiteſſe ou de leur grandeur, que des veritez de la foi, qu'elles ſe communiquent par l'oüye. Car ces idées ſe ſont formées en nous, pour la plûpart, lorſque nous étions encore incapables de juger des choſes par nous-mêmes, & que nous recevions ſeulement les impreſſions que l'on nous communiquoit par les paroles. Dans cet état nous avons oüi repreſenter certaines choſes comme des biens, & d'autres comme des maux. Ceux qui nous en ont parlé, nous ont imprimé l'idée de leurs mouvemens ; & nous nous ſommes accoûtumez à les regarder de la même ſorte, & à y joindre les mêmes mouvemens & les mêmes paſſions.



CHA-

CHAPITRE III.

Que le langage commun est proprement le langage de la concupiscence.

LA corruption qui naist du langage est d'autant plus grande que les méchans étant infiniment en plus grand nombre que les bons, & ceux qui sont bons ne l'ayant pas toûjours été, & ne l'étant pas mêmes parfaitement, parce qu'ils ont en eux les restes de leur corruption naturelle, il arrive par-là que le langage commun est proprement le langage de la concupiscence, & que c'est la concupiscence qui y domine & qui le regle. Les idées de grandeur ou de petitesse, de mépris ou d'estime, y sont toûjours jointes aux objets selon que la concupiscence se les represente; de sorte qu'il n'est pas étrange que nous faisant concevoir les choses comme la concupiscence les conçoit, il excite & nourrisse en nous les mouvemens qui naissent de ces fausses idées que la concupiscence s'en forme.

Il n'y a donc personne qui n'ait sujet de gemir de ces playes, que les paroles des hommes ont faites dans son esprit, & qui ne puisse dire veritablement à Dieu, ***que les discours des méchans ont prévalu sur lui.*** Ils ont

ont prévalu ſur nous dans nôtre jeuneſſe lors que nous n'étions pas capables de leur reſiſter, & ils prévalent continuellement ſur nous par l'intelligence qu'ils y trouvent, en nous faiſant concevoir les choſes autres qu'elles ne ſont, ou plus grandes ou plus petites qu'elles ne ſont.

Car il ne faut pas s'imaginer que le deſir d'être à Dieu & la converſion même effective reforme entierement cette corruption d'eſprit, & nous faſſe eſtimer chaque choſe ſon juſte prix. Il eſt vrai qu'en ſe donnant à Dieu on le préfere à toutes les creatures, mais cette préference eſt encore bien petite, & ne répond nullement à cette diſproportion infinie qu'il y a de Dieu aux creatures, des choſes éternelles aux temporelles. Dieu ne l'emporte ſouvent que de bien peu ſur les objets de concupiſcence. Nous ne laiſſons pas d'eſtimer encore les avantages du monde infiniment plus qu'ils ne meritent d'être eſtimez. Nous ſommes encore prés de l'équilibre; & en chargeant un peu la balance, c'eſt à dire, en augmentant un peu l'impreſſion des choſes du monde ſur nôtre eſprit, elles reprendroient facilement leur empire & l'emporteroient ſur Dieu.

Or rien n'eſt plus capable de produire ce funeſte effet que les diſcours des hommes du monde, parce qu'ils renouvellent continuellement les fauſſes idées que nous avons

des choses de la terre ; qu'ils nous representent toûjours celles de Dieu dans cet obscurcissement, & cette petitesse qui les fait mépriser à tant de personnes, & qu'ils ensanglantent & renouvellent ainsi continuellement nos playes. C'est pourquoi il n'y a gueres d'avis plus important que celui que nous donne le Sage par ces paroles : *Veillez sur vous-mêmes, & prenez bien garde à ce que vous entendrez dire, car il y va de vostre perte* : CAVE *tibi & attende diligenter auditui tuo, quoniam cum subversione tua ambulas.* Nos chutes viennent ordinairement de nos faux jugemens : nos faux jugemens de nos fausses impressions ; & ces fausses impressions du commerce que nous avons les uns avec les autres par le langage. C'est la chaisne malheureuse qui nous precipite dans l'Enfer.

CHAPITRE IV.

Combien il se glisse de mauvaises choses dans les entretiens.

IL est difficile de se representer combien il se glisse de mauvaises choses, je ne dis pas dans les conversations des personnes déreglées, mais même dans les entretiens ordinaires que l'on a avec le commun des gens

gens du monde. Je ne parle pas des défauts grossiers dont ceux qui veillent un peu sur eux-mêmes s'apperçoivent assez, comme des médisances secrettes, des railleries malignes, des paroles libres, des maximes visiblement fausses. Je parle d'une infinité d'autres choses ausquelles on ne prend pas garde. Une personne ne sçauroit estre un peu attentive aux discours ordinaires des hommes, qu'il n'y apperçoive quantité de sentimens humains contraires à la verité. On justifie la colere, la vangeance, l'ambition, l'avarice, le luxe; On parle avec estime de quantité d'actions que Dieu condamne. Tous les vices mediocres sont presque approuvez. On ne les condamne que dans leur excés.

Quand on éviteroit même ces sortes de défauts, il y en a d'autres qui paroissent presque inévitables. Il n'est pas à propos de parler souvent des choses de Dieu: il faut donc s'entretenir de celles du monde: Or cet entretien n'est jamais sans danger. On ne sçauroit en parler, ni en entendre parler sans y penser, & l'on n'y sçauroit penser sans renouveller dans son esprit les idées que l'on en avoit, & que les autres en ont; & sans se les rendre plus presentes, & par consequent plus capables de faire impression sur nôtre esprit.

De plus l'entretien ordinaire des hommes est accompagné de ces deux choses, de l'ou-

bli de Dieu, & de l'application aux choſes du monde ; & ces deux choſes ſont la ſource de toutes les tentations. Adam ne ne s'eſt perdu dans ſon innocence qu'en oubliant Dieu, & en s'attachant dans cet oubli à la contemplation de la beauté des creatures & de ſoi-même. Combien l'homme pecheur eſt-il plus capable de ſe corrompre par la même voye ? Que fait-on autre choſe dans ces entretiens que d'admirer les qualitez humaines, les choſes éclatantes, utiles, commodes ſelon le monde ? Il ne faut pas d'autre peché pour ſe perdre, que d'aimer tellement ces choſes que l'on les prefere à Dieu. Or qu'eſt-ce qui y peut plus diſpoſer que d'en parler, d'en entendre parler avec eſtime, & de s'en remplir ſans ceſſe en oubliant Dieu.

Il eſt même impoſſible que la pluſpart de ces diſcours humains dans leſquels on met la Religion à part, ne ſoient remplis de fauſſetez. Car la Religion eſt ſi étroitement liée à toutes les choſes du monde par le rapport qu'elles ont à la fin derniere qui eſt Dieu, que l'on ne ſçauroit juger d'aucune que par ce rapport. C'eſt par là qu'elles ſont avantageuſes, des-avantageuſes, innocentes ou dangereuſes, eſtimables, mépriſables, bonnes ou mauvaiſes. Le prix qu'elles ont en elles-mêmes n'eſt rien. Elles l'empruntent tout du rapport qu'elles ont au ſouverain bien. Ainſi en les détachant comme-

me l'on fait dans les converſations ordinaires du monde, de la veuë de Dieu & de l'autre vie, il eſt impoſſible que l'on n'en parle fauſſement, & que les diſcours qu'on en fait ne ſoient des ſujets d'illuſion à tous ceux qui les écoutent.

CHAPITRE V.

Que l'on ſe trompe ſoi-même ſi l'on penſe éviter le danger du langage de la concupiſcence, en diſant qu'on parle des choſes humainement.

IL y a des perſonnes qui croyent éviter ce danger en faiſant entendre que les choſes dont elles parlent, ſe peuvent regarder comme par deux faces differentes, ſelon le monde & ſelon Dieu, & en marquant qu'elles n'en parlent que ſelon le monde & ſelon les ſentimens humains. Et c'eſt ce qu'elles expriment ordinairement par ces termes, *humainement parlant*. Humainement parlant, diſent-elles, c'eſt un eſtat fort heureux que celui des perſonnes de grande qualité. Il a raiſon humainement parlant, d'étre fort offencé de ce procedé. Humai-

nement parlant, on ne ſçauroit trouver à redire à ſon reſſentiment. Humainement parlant, c'eſt un grand des-agrément que cela. Elles croyent aſſez marquer par là, qu'on devroit juger autrement de ces choſes, ſi on les regardoit par une autre vuë. Mais il y a grand ſujet de craindre qu'il n'y ait une illuſion ſecrette dans ces ſortes de diſcours, & qu'ils ne naiſſent d'une adreſſe d'amour propre, qui ne pouvant étouffer entierement la lumiere de la vérité & de la Religion, qui condamne ces ſentimens que nous appellons humains, eſt bien-aiſe de s'y appliquer ſans ſcrupule par ce détour.

Pour découvrir cette ſecrette tromperie, il faut conſiderer que ces ſentimens qu'on appelle humains & dont on parle dans ces rencontres, ſont des ſentimens de concupiſcence contraires à la Loi de Dieu & à la juſtice éternelle. Tout reſſentiment humain d'une offenſe eſt injuſte, parce qu'il naiſt de l'amour propre, & qu'il eſt injuſte que nous nous aimions de cette ſorte d'amour qui demeure en nous-même, & ne ſe rapporte point à Dieu. Il eſt injuſte auſſi que nous ne couvrions pas une offence legere par tant de raiſons divines que nous avons d'aimer le prochain. Il eſt injuſte que nous ſoyons affligez du mal qu'il nous a fait, & que nous ne ſoyons pas affligez du mal qu'il s'eſt fait à lui-même. La pluſpart des ju-

ge-

gemens par lesquels nous regardons certaines qualitez humaines comme avatangeuses, sont de même faux & déraisonnables. Il est faux absolument que la Grandeur soit un avantage. Elle sert à procurer certains petits contentemens humains, & pour l'ordinaire elle nuit infiniment pour le salut. Or ce qui ne sert que pour des fins petites & basses, & qui nuit pour des fins tres-importantes, est absolument parlant, dés-avantageux. Cependant ce que l'on fait par ce detour, par lequel on pretend parler de ces choses humainement, est que l'on se cache ce que ces jugemens ont de faux & d'injuste, pour n'y voir que ce qu'ils ont de conforme à nôtre cupidité.

En effet, quand nous nous servons de ces termes *humainement parlant*, nous ne voulons pas dire faussement parlant, injustement parlant, déraisonnablement parlant. Nous ne sommes nullement frappez de ces idées. Nous considerons simplement que les choses dont nous parlons sont tres-conformes au naturel des hommes, & nous ne mélons dans cette vuë aucune improbation, ni aucun dés-aveu de la fausseté qu'elles enferment. Nous y joignons plûtost une secrete approbation, par laquelle nous couvrons ce qu'elles peuvent avoir de mauvais & de faux, sous ce terme d'humain qui l'adoucit & le cache.

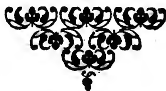
Il semble à nous entendre parler qu'il y

ait comme trois classes de sentimens, les uns justes, les autres injustes, & les autres humains ; & trois classes de jugemens, les uns vrais, les autres faux, & les autres humains. Cependant il n'en est pas ainsi. Tout jugement est ou vrai ou faux ; tout sentiment est juste ou injuste, & il faut necessairement que ceux que nous appellons jugemens & sentimens humains, se reduisent à l'une ou à l'autre de ces classes. Et pour être humains, c'est à dire conformes à la cupidité des hommes, ils n'en sont ni moins condamnez, ni punis moins severement de Dieu.

Il est permis de parler humainement des choses lors qu'on en parle comme saint Paul : *Nonne carnales estis, & secundum hominem ambulatis ?* Il dit que les Corinthiens agissoient humainement & qu'ils se conduisoient selon l'homme : mais ce n'est pas pour excuser cette conduite ; c'est plûtost pour la condamner, pour en faire un sujet de reproche, pour en faire voir la source. Ce n'est pas là l'usage que nous faisons de ces termes, nous les employons pour couvrir, pour diminuer, pour excuser les vices, & pour appliquer nostre esprit & celui des autres à une fausse apparence qui nous les fait paroistre conformes à la raison, telle qu'elle est dans le commun du monde, c'est à dire à la raison corrompuë.

Mais s'il y a une illusion secrete dans l'u-

ſage de ce terme, quand on s'en ſert pour excuſer, ou envers ſoi, ou envers les autres, des actions qui ſont mauvaiſes devant Dieu en appliquant l'eſprit à conſiderer qu'elles ſont conformes aux maximes receuës parmi les hommes, ou à la fin que celui qui les fait ſe propoſe, ce qui les fait regarder comme raiſonnables ; il eſt permis au contraire de s'en ſervir pour faire condamner davantage certaines actions, en faiſant remarquer qu'elles ne ſont pas mêmes conformes aux loix du monde, ni aux intereſts de celui qui les fait. Car comme cette circonſtance marque un excés d'aveuglement & de paſſion qui rend l'action plus mauvaiſe devant Dieu, il eſt juſte de la faire conſiderer aux hommes, de ſorte qu'il ſe trouve que l'uſage de ce terme eſt plus legitime pour condamner le mal que pour l'excuſer.



CHAPITRE VI.

Autres adresses pour diminuer l'horreur des vices. Utilité du silence. Que chacun est obligé de détruire en soi les illusions qui naissent du langage des hommes, & que le moyen le plus propre pour cela est de considerer sur chaque chose ce que Dieu en juge.

CE n'est pas seulement dans cette occasion, mais dans une infinité d'autres, que nous nous servons de cette adresse de diminuer les vices en ne les considerant que par certaines faces qui ne nous representent pas ce qu'ils ont d'horrible, & qui ne donnent lieu d'y voir que ce qu'ils ont d'attirant & d'agreable.

Quelle idée donne le mot de galanterie? l'idée de quelque chose d'agreable & à l'esprit & aux sens; & cependant on couvre sous ce mot les plus grandes infamies. Comment parle-t-on d'un homme qui s'est vangé, qui a tué en duël un ennemi, qui a repoussé un affront d'une maniere haute & fiere? Comment parle-t-on d'un homme qui s'éleve dans l'Eglise par une ambition déreglée? On trouvera que tous les termes dont

dont on se sert, ne nous font rien concevoir dans tout cela que de fort pardonnable, & qu'il faut par consequent que nos vûës soient bien éloignées de celles de Dieu, puisqu'il condamne à l'enfer les hommes pour ces actions où l'on ne conçoit presque rien de criminel.

Les hommes en sont venus jusques à un tel point de corruption, qu'il n'est point honteux parmi eux de n'être pas homme de bien. Un homme dit sans crainte de se deshonorer, qu'il ne vaut rien. Il le dit pour le faire croire. On le croit: & ce qui est étonnant, on ne l'en estime pas moins; on n'en a pas même pitié. C'est que l'on attache uniquement son esprit à une certaine honnesteté apparente qu'il y a dans cet aveu de bonne foi de son déreglement, & que l'on ne passe pas plus avant. C'est toute l'impression que nous font ces sortes de discours. Nous aimons ceux qui les font à cause de leur bonne foi: & nous ne les plaignons pas à cause de leur misere & du peu de sentiment qu'ils en ont, parce que ces discours nous fôt sentir l'une & nous cachent l'autre.

C'est pourquoi il n'y a pas d'homme de bien qui n'ait sujet de faire continuellement à Dieu cette priere: *Domine libera me à labiis iniquis & à lingua dolosa.* Les discours des hommes sont pleins d'illusion & de tromperie. On y louë ce qu'il faut mépriser, & on y méprise ce qu'il faut loüer.

On y porte à desirer ce qu'il faut fuïr, & à craindre ce qui n'est point à craindre. On y represente comme heureux ceux que l'on doit regarder comme miserables, & comme miserables ceux que l'on doit considerer comme les plus heureux des hommes. Et ce qui est étrange est que les discours des gens de bien ne sont pas exempts de cette seduction, parce qu'ils empruntent du monde son langage en plusieurs occasions, & qu'ils sont même souvent obligez de l'emprunter : car on ne les entendroit pas si leur langage étoit si different de celui des autres. Ils appellent biens quelquefois ce que le monde appelle biens ; & maux ce que l'on y nomme des maux. Ils sont obligez de parler avec estime de plusieurs choses que le monde estime trop ; & leurs discours étant pris par les autres dans le sens auquel on le prend dans le monde, & ceux qui les entendent y appliquant leurs propres idées, ils contribuent contre leur intention à augmenter ces fausses impressions, qui sont la source de tous les vices. De sorte que quand on demande à Dieu d'étre délivré, *Ab homine qui perversa loquitur*, on ne doit pas seulement y comprendre les méchans, mais on doit enfermer dans cette priere tout ce qui participe à cette infection generale, qui est répanduë dans le langage des hommes.

C'est ce qui rend le silence si utile, & qui

l'a fait tant recommander par les Saints, parce qu'empeſchant que ces fauſſes idées qui ont eſté imprimées dans nos eſprits par les diſcours des hommes, ne ſoient renouvellées par ces mêmes diſcours, il les rend moins vives & plus faciles à effacer. Mais parce qu'il n'eſt pas poſſible que ceux qui ſont engagez dans la vie du monde, ſe ſeparent des entretiens & de la converſation du monde, & que ce commerce fait même la plus grande occupation de leur vie; il faut qu'ils cherchent d'autres remedes & d'autres preſervatifs, pour reſiſter à cette corruption. Car s'il eſt neceſſaire qu'ils vivent dans le monde pour ſatisfaire à leur engagement, il eſt encore plus neceſſaire qu'ils ne s'y corrompent pas. Il n'y a nulle neceſſité, nul engagement, qui nous oblige de remplir noſtre eſprit de fauſſetez, & de vivre ainſi dans une continuelle illuſion. Et perſonne ne doit eſtre ſi malheureux que de croire que le menſonge & l'erreur ſoient le partage de ſa condition & de ſon état.

Or comme l'erreur ne peut étre detruite que par la lumiere de la verité, il eſt bien clair que l'unique moyen de diſſiper ces tenebres que les diſcours des hommes répandent continuellement dans nôtre eſprit, eſt de ſe remplir auſſi continuellement des principes de verité qui y ſont contraires. Et c'eſt pourquoi ſaint Chryſoſtome diſoit à ſon peuple, *qu'il ne ceſſeroit jamais de lui*

dire, qu'il jugeast des choses par ce qu'elles ont de réel & de veritable, & qu'il ne se laissast pas emporter aux fausses opinions; qu'il apprist ce que c'est que d'étre esclave, d'étre pauvre, d'étre noble, d'étre heureux, ce que c'est qu'une passion. Voilà selon ce Pere la veritable science des hommes, qui ne consiste pas dans une connoissance sterile de choses qu'il est aussi bon d'ignorer que de sçavoir, mais dans celles des veritez qui sont les principes de nos desirs & de nos actions, & par consequent de nôtre bonheur ou de nôtre mal-heur éternel.

Mais parce qu'en voulant juger des choses dans la verité, les images des impressions que les hommes en ont, & des jugemens qu'ils en forment, nous troublent & nous obscurcissent l'esprit; il faut tâcher d'oublier & les hommes & nous-mêmes, & de considerer seulement sur chaque chose ce que Dieu en juge. Car la perfection de l'homme consistant à aimer les choses comme Dieu les aime, la voye de tendre à cette perfection est de tâcher de les voir comme il les voit, n'y ayant que cette vuë veritable qui puisse regler nôtre amour. Cette seule reflexion suffiroit souvent pour faire disparoistre à nos yeux toute la grandeur imaginaire que nous donnons aux choses humaines & temporelles: & pour nous faire voir ce que nostre amour propre est bien aise

aiſe de n'y pas voir, afin de s'en occuper plus tranquillement.

Pour entrer donc dans cét eſprit, il faut étre vivement perſuadé qu'il n'y a que le jugement que Dieu forme des choſes qui ſoit veritable; que ce ſera ſur ce jugement de Dieu que nous ſerons tous jugez; qu'il eſt la regle unique de nos actions, & qu'étant la verité même, tout ce qui s'en éloigne eſt faux & trompeur. Je dis qu'il en faut étre vivement perſuadé, afin que nous nous accoutumions de rapporter à cette regle les jugemens & les diſcours que nous appellons *humains*, & que nous ſoyons convaincus, que quelques raiſonnables qu'ils nous paroiſſent, ils ſont tels en effet que Dieu, c'eſt-à-dire la verité, les juge, & que les Anges & les Saints les voyent.

C'eſt en cette maniere que nous pratiquerons l'avis que nous donne ſaint Paul, lors qu'il nous commande *de marcher honneſtement comme dans le jour*. Car ce jour n'eſt pas celui du Soleil; c'eſt la lumiere de Dieu, & la vuë de ſon jugement. Et il veut dire que comme la vuë des hommes nous porte à regler nos actions ſelon leur jugement dans la crainte de leur déplaire, ce qui fait l'honneſteré exterieure & civile: de même la vuë de Dieu, que la lumiere de la grace nous découvre, nous oblige de conſulter ce qu'il juge des choſes pour y conformer nos actions; ce qui fait la veritable

ritable honnesteté, c'est à dire la veritable vertu, & c'est aussi ce qui est marqué encore plus clairement dans ce lieu du Sage, où parlant de la vie des justes, il dit qu'ils sanctifieront leurs ames dans la veuë de Dieu & en sa presence. *Et in conspectu illius sanctificabunt animas suas.*



SECONDE PARTIE.

CHAPITRE I.

Nos paroles n'ont pas tout-à-fait la même regle que nos jugemens non plus que nos actions & nos sentimens. Qu'il ne s'agit ici que de former les jugemens interieurs.

CE seroit une chose infinie que de vouloir representer ce que Dieu & ses Saints jugent de toutes les choses du monde, puisque cette seule ouverture comprend tout ce qu'on en peut dire de veritable. Il est neanmoins utile d'en faire un leger essay à l'égard des principaux objets des passions des hommes, pour donner l'idée de la maniere dont on le doit faire à l'égard des autres.

Mais pour n'abuser pas de cet essay même, il faut remarquer que l'on n'a pas dessein ici de considerer de quelle maniere il faut parler des choses du monde, mais seulement de quelle sorte il en faut juger, ce qui est bien different. Car quoi que nos paroles & nos jugemens se doivent regler par la verité,

ce

ce qui ſuffit neanmoins pour juſtifier nos jugemens, ne ſuffit pas toûjours pour juſtifier nos paroles. On n'a beſoin dans ſes jugemens que de les rendre conformes à cette verité particuliere qu'ils regardent. Mais il faut de plus que les paroles ſoient conformes à une autre verité qui preſcrit la proportion qu'elles doivent avoir avec les perſonnes à qui on parle. C'eſt pourquoy ce ſeroit mal prendre ce que nous dirons dans la ſuite, que de conclure que l'on peut uſer en toutes rencontres d'un langage conforme aux idées que nous donnerons de diverſes choſes. Elles ne ſont deſtinées que pour regler le langage interieur dont on ſe parle à ſoi-même, & non ce langage exterieur dont on parle aux autres. Car les impreſſions que le monde a de ces choſes, ſont trop differentes de celles que la verité nous oblige d'en avoir pour pouvoir eſperer de les changer tout d'un coup, & de faire recevoir un langage ſi contraire à celui dont il eſt en poſſeſſion.

Nos actions mêmes n'ont pas tout-à-fait la même regle que nos ſentimens, car il y a des perſonnes à qui on doit plus de reſpect exterieur, quoi que l'on leur doive moins d'approbation & d'eſtime, parce que la civilité exterieure ſe regle ſur les rangs que le monde a eſtablis, au lieu que l'eſtime interieure ne doit ſe regler que ſur la raiſon. Mais comme elle n'eſt qu'interieure, elle

ne

ne donne sujet à personne de se plaindre ni de s'offenser. Ainsi ceux de l'état desquels la verité ne permettra pas de porter un jugement si favorable, n'ont aucun sujet de se blesser de ces maximes, puis qu'il ne s'agit que des sentimens interieurs dont ils n'ont que faire, & dans lesquels il ne leur serviroit de rien que l'on se trompast pour les honorer.

CHAPITRE II.

Comment on doit regarder toutes les choses temporelles, leur extréme petitesse. Que tout nous en avertit. Et le passé trop grand & trop petit à nos yeux.

UN de nos plus grands maux est d'estimer trop les choses temporelles; & la raison en est que nous ne nous regardons presque jamais que par une petite partie de nostre durée, qui est nostre vie. Nous nous renfermons dans le temps, & nous nous faisons partie du tourbillon qui l'emporte, sans étendre nostre vuë plus loin. C'est la source de cette fausse grandeur que nous attribuons aux choses du monde. Et l'unique moyen de nous en détromper, est de chan-

CHOSES TEMPORELLES.

changer de vuë, & de nous regarder nous-mêmes tels que nous sommes dans la verité & devant Dieu. Or en nous considerant de cette sorte, nous reconnoissons d'abord que nous sommes des estres immortels, dont la durée s'étendra dans toute l'éternité qui nous suit, & qui sont destinez à un bonheur ou à un malheur éternel. Que si nous cherchons alors nôtre vie dans cét espace infini, elle ne nous paroistra que comme un atome imperceptible.

Car non seulement les hommes ne sont rien à l'égard de Dieu, & ne paroissent tous ensemble devant lui, que comme une goute d'eau comparée à un Occean infini, selon l'expression d'un Prophete; mais tous les avantages du monde joints ensemble, ne sont rien à l'égard du moindre des hommes, parce qu'ils n'occupent qu'un atome dans sa durée; & qu'ainsi en la regardant toute entiere, ils ne la rendent ni plus estimable, ni plus heureuse. L'éternité rompt toute mesure, & aneantit toute comparaison. Qu'est-ce donc qu'un Royaume possedé durant trente ans, quand il seroit de toute la terre? Qu'est ce qu'une petite Principauté dans ce Royaume? Qu'est-ce que les autres rangs & les autres qualitez audessous de celle des Princes? & à quelle effroyable petitesse cette vuë les reduit-elle? Cependant c'est là le sujet de la vanité de tous les hommes.

Il est étrange comment les hommes ont

tant

tant de peine à se persuader du neant du monde, puisque toutes choses les en avertissent. Car qu'est-ce autre chose que l'histoire de tous les peuples & de tous les hommes, qu'une instruction continuelle que les choses temporelles ne sont rien? puis qu'en nous décrivant ce qu'elles ont été, elle nous fait voir en même temps qu'elles ne sont plus; que toutes ces grandeurs & toutes ces pompes, qui ont étonné les hommes de temps en temps, tous ces Princes, tous ces Conquerans, toutes ces magnificences, tous ces grands desseins sont rentrez dans le neant à nôtre égard; que ce sont des vapeurs qui se sont dissipées, & des phantomes qui se sont évanoüis.

Que découvrons-nous aussi dans le monde que des preuves de cette même verité? Car ne voyons-nous pas à toute heure disparoistre ceux qui ont paru avec le plus d'éclat, & qui ont fait plus de bruit durant leur vie, sans qu'il reste d'eux qu'une memoire assez languissante? Ne voyons-nous pas que toutes choses entrent continuellement dans l'abyme du passé, que nôtre vie nous échappe; que ce qui en est écoulé n'est plus rien à nos yeux-même; & que le temps a emporté tous les maux, tous les plaisirs, toutes les inquietudes que nous avons ressenties, sans qu'il en reste d'autres traces que celles qui restent d'un songe. C'est pourquoy aussi le Sage veut que nous regar-

dions

dions toutes les choſes temporelles comme les phantômes qui nous occupent dans les ſonges : *Audiens autem illa quaſi in ſomnis vide, & vigilabis.*

Mais ce qu'il y a de plus terrible en cela, eſt que d'une part nous ne voulons pas concevoir le neant du monde, & que de l'autre nous le concevons trop. Nous regardons preſque tout le paſſé comme s'il n'étoit rien; les morts ſont reduits dans le neant à nos yeux. Nous regardons ceux dont on rapporte les actions dans les hiſtoires, comme des gens qui ont été & qui ne ſont plus; & nous ne ſongeons pas qu'ils ſont encore plus vivans qu'ils n'ont jamais été, parce que leur eſprit agit infiniment davantage; & que la vie preſente n'ayant que des actions foibles & languiſſantes, eſt plûtoſt une mort qu'une vie à l'égard de l'autre. C'eſt encore par là que nous conſervons l'eſtime des grandeurs du monde, parce que nous les regardons comme auſſi durables que nous-mêmes, & que nous ne concevons pas que nous ſubſiſtons, & qu'elles periſſent; & qu'ainſi ceux qui les ont poſſedées ne laiſſent pas d'eſtre, quoy qu'ils ſoient privez pour toute l'éternité de ces choſes qui ont fait le ſujet de leur orgueil.

CHA-

CHAPITRE III.
Gloire humaine, gloire des Saints & des méchans.

QU'est-ce que cette gloire humaine qui fait tant d'impression sur nos esprits, & qu'est-ce qu'elle a de réel & de solide devant Dieu ? Elle consiste toute dans la veuë de quelque jugement avantageux que d'autres portent de nous : & ces personnes sont d'ordinaire des gens qui nous connoissent peu, qui nous aiment peu, & dont le jugement n'est ni fort solide, ni fort estimable par nôtre aveu même ; de sorte que souvent nous les méprisons en toute autre chose. Ces jugemens nous sont d'ailleurs entierement inutiles. Ils n'ajoûtent rien ni à nostre ame, ni à nôtre corps ; ils ne diminuent aucun de nos maux : ils ne servent qu'à nous tromper, en nous portant à juger de nous, non sur la verité, mais sur l'opinion d'autrui ; & aprés nous avoir amusé durant la vie, ils disparoissent tout d'un coup à l'heure de nôtre mort ; parce que nous perdons alors le sentiment de toutes ces choses. Voilà ce que c'est que cette fumée & cette vapeur qui nous enfle & qui nous remplit. Gloire Humaine.

Quelle difference de cette gloire humaine, & de celle dont les Saints joüiront dans toute l'éternité, aussi estimable & aussi solide Gloire des St.

GLOI-RE HU-MAINE

de, que celle des hommes est vaine & méprisable, parce qu'elle a des qualitez toutes contraires. Le bon-heur des élus sera accompagné d'un esprit de societé & d'union; ils se connoistront tous; ils s'aimeront tous; ils glorifieront tous Dieu pour les graces qu'il aura faites à chacun d'eux. Ainsi les bonnes actions de chaque éleu seront connuës de tous les éleus, & elles seront pour tous en particulier des sujets de joye, de loüange, & d'action de graces pour jamais. Ils jetteront tous leurs couronnes aux pieds de l'Agneau, & non seulement les leurs, mais celles de tous les autres, parce qu'ils ne glorifieront pas seulement Dieu dans eux-mêmes, mais qu'ils le glorifieront dans tous les Saints, en lui chantant dans toute l'éternité; *Mirabilis Deus in Sanctis suis.*

O gloire vraiment solide des Elûs de Dieu! gloire qui n'a pas un éclat passager; gloire stable & éternelle! Gloire qui n'est pas renfermée dans un petit nombre de personnes ignorantes & envieuses; mais qui aura autant de témoins qu'il y aura de citoyens dans la celeste Jerusalem! Gloire qui ne consiste pas dans l'approbation inutile & temeraire de gens qui ne nous connoissent pas, & qui ne se connoissent pas eux-mêmes, mais qui consiste dans la joye d'un nombre innombrable d'ames saintes qui verront le fond de nos cœurs dans la lumiere de la verité.

Non sic impii non sic. Ils joüissent peu de leur gloire durant leur vie, & elle perit pour eux au moment de leur mort. Si elle subsiste encore quelque temps dans la memoire des hommes, ce n'est pas pour eux, ils n'y ont plus de part: & enfin elle sera entierement détruite au jour du Jugement. Car le supplice des méchans sera accompagné d'un esprit de division, parce que la grandeur de leur peine les appliquera tellement à eux-mêmes, qu'ils n'auront garde de s'appliquer avec estime en cet état à la gloire que les autres auront euë durant leur vie. De sorte qu'il n'y a rien de plus vrai à la lettre que ce que dit l'Ecriture. *Memoriam superborum perdidit Deus, & reliquit memoriam humilium corde.* Gloire des Mechans.

CHAPITRE IV.

Veritable idée de ce qu'on apelle QUALITE'.

RIen n'occupe plus les hommes du monde, que ce qu'ils nomment *qualité*, & ce qui fait que l'on appelle certaines personnes *gens de qualité*, pour les distinguer de ceux qui ne le sont pas. On porte cette distinction si loin, qu'on fait presque moins de difference d'un homme à une beste, que Qualité.

d'un homme de qualité à un homme de basse naissance. Cette *qualité* par éminence étouffe presque toutes les autres qualitez, & même les plus spirituelles & les plus divines. On l'éleve non seulement au dessus de l'esprit, mais même au dessus de la vertu & de la qualité de Chrêtien; & si ce n'est pas par une préference positive, c'est au moins par une préference de sentiment; c'est à dire que l'on en est tout autrement touché. Car combien y en a-t-il peu qui estiment sincerement davantage l'état d'un Chrêtien pauvre & de basse naissance, que celui d'un Grand qui est dereglé? Qui est celui qui voit ce Grand dans l'estat d'un profond rabaissement, & ce Chrêtien dans une grande élevation? Il est donc visible que l'idée que nous avons de cette qualité nous trompe, & qu'il est bon pour se desabuser d'examiner ce qu'il y a de réel dans cét objet si commun de la vanité des hommes: & voici ce que la raison nous en découvre.

Voyez la I. Partie du Traité de la Grandeur.

Estre de naissance & de qualité selon les hommes, c'est être né de personnes considerables dans l'ordre du monde. Mais cette naissance ne donne par elle-même aucun avantage ni d'esprit, ni de corps; elle n'ôte aucun défaut, & l'on en voit d'aussi grands dans les personnes de qualité, que dans les autres. Il n'y a donc aucune raison solide qui rende les personnes de qualité plus estimables par là, que ceux qui ne le

sont

ſont pas. Cependant parce qu'il faut qu'il y ait de l'ordre parmi les hommes, on a eſtabli avec raiſon en certains lieux, que ces perſonnes ſeroient preferées aux autres, & joüiroient de certaines prérogatives d'honneur.

Si l'on en demeuroit là, il n'y auroit rien que de juſte dans l'idée que nous avons de la qualité; mais on n'y demeure pas. On fait de cet ordre arbitraire & établi par les hommes ſans aucune raiſon priſe des perſonnes mêmes, un ordre naturel & indiſpenſable, & l'on s'accoûtume à le regarder comme quelque choſe d'attaché à l'être de ceux à qui on donne cette préference.

On ne ſe contente pas de leur rendre exterieurement & interieurement les reſpects qui leur ſont dûs, en quoy il n'y auroit rien que de raiſonnable & de legitime; mais on y en ajoûte d'autres qui ne leur ſont pas dûs, & qui ne naiſſent que de nôtre erreur & de nôtre corruption. On ſe forme de grandes idées de cét état. On le regarde comme étant comblé de toutes ſortes de biens. On le ſouhaite pour ſoy. On porte envie à ceux qui y ſont; & ſi on les prefere aux autres, ce n'eſt que par la paſſion ardente que l'on a pour les biens & les honneurs dont ils joüiſſent. De ſorte qu'il n'y a point de gens plus dangereux pour les Grands, que ceux

qui les admirent le plus ; parce qu'ils seroient toûjours disposez de leur ravir leur Grandeur, s'ils croyoient le pouvoir faire avec seureté.

Cependant comme le nombre de ces admirateurs de la Grandeur est fort grand, & que l'on considere dans leur disposition, non cette malignité qu'ils cachent, mais cette estime qu'ils font paroistre, ils ne laissent pas de faire une grande partie de la felicité imaginaire des Grands, parce que l'on connoît en eux ces jugemens & ces dispositions, & que cette vuë est ce qui flatte les ames vaines.

Tous ces jugemens sont faux. Car il n'y a nul bonheur à recevoir des autres ces marques d'honneur: & c'est une injustice visible de prendre plaisir à étre l'objet d'une admiration qui naist de la corruption des hommes. Cependant les personnes de qualité connoissant ces idées que le commun du monde a de leur état, en tirent eux-mêmes l'idée qu'ils en ont. Ils se regardent comme infiniment au dessus des autres, & il leur est presque impossible de se considerer au niveau de ceux qui ne leur sont pas égaux dans l'ordre du monde.

Ce sont là ces fausses idées qu'il faut corriger par la vuë du jugement que Dieu porte de cet état. Or qu'est-ce qu'il en juge, sinon qu'il n'y a aucun bien solide & veritable, ni dans ces marques d'honneur & ces pré-

préferences establies par les hommes, parce que ce ne sont que des *spectacles vuides de realité*, comme dit saint Chrysostome: ὄνομα πρᾶγματος ἔρημον, ni dans ces jugemens, parce qu'ils sont faux, qu'ils ne servent de rien à ceux qui ne s'y plaisent pas, & qu'ils rendent malheureux ceux qui s'y plaisent; ni dans ces richesses & ces plaisirs dont les Grands joüissent, parce que ce sont de grands sujets de tentation, & de grands obstacles pour le salut. Ainsi il ne voit dans cet état que d'extremes facilitez pour se perdre, & d'extremes difficultez pour se sauver. Voilà le jugement que Dieu porte de ce qu'on appelle qualité & grandeur. Et par consequent tous ceux qui en jugent autrement en jugent mal: & tous les discours qui nous en impriment une idée, qui portent à le desirer quand on n'y est pas; à s'y plaire quand on y est; à mépriser ceux qui n'y sont pas, sont faux & trompeurs.

CHAPITE. V.

Veritable idée de la VALEUR.

APrés la qualité, rien ne releve plus un homme dans le monde que la Valeur; & il n'y a rien aussi dont la reputation flatte VALEUR.

davantage les personnes de qualité, & sur quoi ils soient ordinairement plus sensibles & plus délicats. Des Gentilshommes souffriront plûtost quelque autre reproche que ce soit, que celui de manquer de cœur, parce qu'ils sçavent que le monde a attaché à la valeur le plus haut degré d'estime, & à la lâcheté la souveraine infamie pour les personnes de leur condition.

Que s'il ne s'agissoit que de justifier les hommes en ce point, la chose ne seroit pas difficile. Car la valeur étant ce qui soûtient un état, & qui le rend formidable à ses ennemis; c'est avec raison que ne pouvant recompenser tous les vaillans hommes dont on a besoin par des biensfaits réels qui égalent leurs services, on a rendu cette qualité honorable, afin de les attirer au moins par cette sorte de récompense qui ne leur manque jamais.

Il y a donc de la justice dans cette estime par rapport aux hommes, & il y en a aussi par consequent par rapport à Dieu, puisque Dieu approuve tout ce qui est juste, & qui est necessaire à la conservation des societez humaines.

Mais comme on peut passer dans cette estime les bornes de la verité, & relever dans la valeur par de fausses loüanges, ce qui n'est pas estimable, il faut encore consulter ce que Dieu en juge, & apprendre de lui ce qu'il y a de grand dans cette qualité,

&

& ce qui ne paroiſt tel que par l'erreur & l'illuſion des hommes.

La valeur ſe peut regarder en deux manieres, ou comme une paſſion ; c'eſt-à-dire comme une impreſſion de l'imagination & du corps, ou comme reglée & conduite par la volonté. Pour la concevoir en la premiere maniere, il faut conſiderer que comme il y a des gens qui étant montez en des lieux fort élevez, ne reſſentent pas ces foibleſſes & ces éblouïſſemens que l'imagination cauſe à ceux qui n'y ſont pas accoûtumez ; il y a de mêmes des perſonnes, qui, ſoit par nature ou par coûtume, ne s'étonnent point dans les perils, qui y conſervent la même aſſiette & la même preſence d'eſprit, qui ſont capables de pourvoir à tout, de prendre tous leurs avantages, & à qui la vuë des ennemis armez qu'ils ont devant eux, ne fait qu'inſpirer une nouvelle ardeur, & de nouvelles forces pour les ſurmonter. Et ce ſont ceux-là qu'on appelle braves & vaillans.

Cette diſpoſition eſt ſans doute digne d'eſtime. Mais tant que l'on ne la regarde que dans ce degré, l'imagination & le corps y ont plus de part que la volonté. Car ſi les eſprits & le ſang prenoient un autre cours dans ces perſonnes, toute leur valeur ne les empeſcheroit pas d'avoir peur, comme elle ne les empeſche pas de s'éblouïr, quand ils regardent un précipice d'un lieu élevé.

Ainsi comme Dieu ne compte pour rien tout ce qui n'est pas volontaire, & qui n'est pas du nombre des vertus, s'il approuve que les hommes pour le besoin qu'ils en ont, ayent attaché des recompenses humaines à cette valeur, il n'approuve pas que dans le jugement qu'ils en portent interieurement, ils l'égalent à la moindre des vertus dont il est auteur. De sorte que la valeur de tous les Conquerans jointe ensemble, considerée seulement dans ce degré, & comme une disposition naturelle d'imagination, ne merite pas d'être comparée au moindre mouvement de grace que Dieu opere dans le cœur d'une simple femme ; puisque toutes les qualitez purement humaines perissent avec les hommes, & que les moindres vertus ont des effets qui subsistent dans toute l'éternité.

L'idée que les discours des gens du monde donnent de la valeur, est donc fausse, parce qu'elle est excessive, & qu'au lieu de la laisser dans le rang d'une qualité humaine qui est estimable, ils l'élevent au dessus des vertus les plus spirituelles & les plus divines.

Mais leur illusion est encore infiniment plus grande dans le jugement qu'ils portent de la valeur considerée comme volontaire, c'est-à-dire de l'usage de la valeur ; puisqu'ils estiment presque également ceux que l'on appelle braves, soit que leur valeur

soit

ſoit accompagnée de juſtice ou d'injuſtice, de prudence ou de temerité.

Cependant la verité met une étrange difference entre ce que les hommes diſtinguent ſi peu. Expoſer ſa vie pour ſon devoir, pour la juſtice, & pour en faire un ſacrifice à Dieu dans les occaſions où il nous engage, eſt une action d'une generoſité ſi haute que la Religion Chrêtienne n'a rien de plus grand. L'expoſer dans une mauvaiſe cauſe, pour tomber en mourant entre les mains d'un Dieu irrité & tout-puiſſant, eſt une folie ſi prodigieuſe, qu'il n'y a point de plus grande preuve de l'aveuglement des hommes, que d'avoir pû mettre de la gloire dans une action ſi inſenſée.

C'eſt même ſouvent tres-injuſtement que l'on donne à la pluſpart de ces actions le nom de courage & de valeur. Ce n'eſt point en mépriſant le danger qu'ils s'y expoſent, c'eſt en ne le voyant pas. Leur eſprit eſt tout occupé, ou de la fureur qui les poſſede, ou de quelque bagatelle qui le remplit tout entier & qui leur cache tout le reſte. *Nous ſortîmes*, dit un homme du monde dans ſes memoires, *pour nous faire tirer des mouſquetades*, c'eſt à dire pour braver la mort & Dieu même, en nous mettant en danger de perdre la vie par une vanité ridicule. Dequoy penſe-t-on que ſon eſprit fuſt alors frappé ? Des penſées que cette action feroit naiſtre dans ceux qui l'appren-

droient, & des loüanges qu'elle lui attireroit. Cela luy paroissoit grand : Il ne voyoit rien davantage. Mais cette action étoit jointe avec le danger de la mort & de l'enfer. Ces loüanges des hommes qu'il souhaittoit, ne pouvoient naistre que de folie & d'aveuglement ; la plufpart de ceux qui sont vraiment braves, prenant même ces actions pour des marques de fausse valeur. Elles ne devoient de plus durer qu'un moment & estre suivies d'un repentir éternel. Cette vanité étoit l'objet de la moquerie des demons, de l'indignation des Anges, & de la colere de Dieu contre un homme miserable, qui avoit si peu de crainte de sa justice, & qui étant prest de tomber entre ses mains, osoit l'affronter avec tant d'insolence. Il y avoit ainsi mille choses terribles jointes à cette action. Il est vray, mais il ne voyoit rien de tout cela, il ne voyoit que ses loüanges toutes seules & separées de toutes ces circonstances. Il se voyoit dans l'esprit des autres avec l'estime de brave. Et cette idée l'occupant entierement, lui faisoit oublier Dieu, la mort, l'enfer & l'éternité.

Il n'y a qu'un aveuglement semblable qui puisse faire trouver quelque chose de grand à s'exposer ainsi au peril par des motifs criminels. Car les hommes ne raisonnent point ainsi dans ce qu'ils connoissent. Ils ne trouveroient rien que de ridicule & d'insensé dans la conduite d'un Prince

qui

qui pour attirer les loüanges d'un valet, exposeroit sans necessité son Royaume à un peril éminent. Pourquoi donc trouvent-ils de la generosité dans ceux qui exposent sottement leur vie, & qui ne peuvent esperer en mourant qu'une éternité de supplices? C'est qu'ils connoissent bien le prix d'un Royaume, & qu'ils ne connoissent point celui de la vie : Cét unique bien des hommes, ce tresor dont la perte est irreparable, ce prix de l'éternité est la chose du monde la plus méprisée. Il n'y a point de si vile recompense pour laquelle on ne le donne tous les jours. Il semble que les hommes en soient ennuyez, & qu'ils tâchent de s'en défaire, tant ils le prodiguent temerairement & pour peu de chose. Ainsi l'on trouvera dans la verité que toute cette fausse valeur qui précipite les hommes, ou dans les duels, ou dans les querelles injustes, ou dans les dangers inutiles ausquels il s'exposent par une vanité ridicule, n'est autre chose qu'une ignorance du prix de la vie; un oubli de ce qui suit la fin de la vie; un obscurcissement d'esprit qui leur cache le danger: une assurance folle & déraisonnable d'en échapper; une application violente à quelque objet de passion. Qu'y a-t'il d'estimable en tout cela? Est-ce une marque de grand courage que de ne s'épouventer pas du bruit des canons, quand on est sourd, ou du feu des ennemis quand on est aveugle? Il n'y a

point de courage à ne pas craindre Dieu, parce qu'il n'y a qu'un aveuglement horrible qui nous puisse empescher de le craindre. Il est si terrible que quand il veut se faire sentir, il n'y a point de creature qui puisse soûtenir le moindre de ses regards ; & les méchans seront contraints de s'écrier dans l'excés de leur effroi : ***Montagnes tombez sur nous.*** Ainsi c'est un excés de folie à des hommes foibles & miserables de le braver pour un moment, quand il differe de les punir, en se mettant au hazard d'éprouver pour jamais la rigueur de sa justice, quand ils ne se pourront empescher de la sentir.

Que faut-il donc juger de ces braves que le monde estime avec si peu de discernement ? Il en faut juger ce que Dieu en juge. Il faut approuver ceux qu'il approuve, condamner ceux qu'il condamne, & mettre la difference qu'il met entre les uns & les autres. Et comme il ne faut pas refuser aux uns les justes loüanges que leur generosité merite, il faut avoir pour les autres le juste mépris que merite leur brutalité.



CHA-

CHAPITRE VI.

Idées veritables des qualitez de l'esprit. Ce que c'est que d'avoir de la lumiere & de la force d'esprit, d'être sçavant. Que ces qualitez humaines sont plus souvent pernicieuses qu'utiles.

MAis peut-être qu'il y a quelque chose de plus réel dans les qualitez de l'esprit, comme la science, l'éloquence, l'agréement dans la conversation, l'addresse dans les negotiations, la capacité qu'on a pour les grandes affaires, la force d'esprit & de teste pour les soûtenir, la prudence dans la conduite de ses desseins & de sa fortune. Nullement. Tout le prix de ces choses consiste aussi dans l'usage que l'on en fait, & dans la fin à laquelle on les rapporte. Ce sont des instrumens necessaires pour les emplois de la vie: ce qui oblige ceux qui vivent dans le monde à les cultiver avec soin, parce qu'ils doivent sçavoir que les hommes y ayant attâché leur estime, il est impossible de reüssir en rien sans avoir ces qualitez. QUALITEZ DE L'ESPRIT.

Mais si on les separe de l'usage & du rapport que l'on en peut faire à Dieu, & que l'on ne les considere qu'en elles-mêmes ou

par rapport à quelque fin basse & temporelle, elles perdent tellement leur prix, que la condition de ceux qui les ont, n'est en rien préferable à celle de ceux qui ne les ont pas. Et c'est pourquoi il est important de se détremper des vains éloges que l'on donne dans le monde à ces qualitez en les regardant en elles-mêmes, & hors l'usage qu'on en peut faire.

L'idée même que le commun du monde a de ce qu'on appelle avoir de l'esprit, est toute fausse ; & c'est une de celles dont il faut le plus se désabuzer. Car on fait consister l'esprit, ou dans une facilité de comprendre les sciences, ou à raisonner juste sur les sujets qui se presentent, ou à se démeler des affaires avec adresse ; ou à trouver des voyes fines pour faire réüssir ses desseins ; ou à produire des pensées ingenieuses & surprenantes, ou à faire des découvertes dans les arts. Mais ce n'est en rien de tout cela que consiste la veritable lumiere d'esprit, puisque ces qualitez se peuvent trouver dans ceux que l'Ecriture appelle *aveugles, fous, petits, insensez, dépourvûs d'intelligence.* Qu'est-ce donc qu'avoir de l'esprit ? Il en faut juger par la comparaison de la vuë du corps qui est l'image de celle de l'ame. Avoir bonne vuë, c'est voir les choses telles qu'elles sont, c'est-à-dire les grandes comme grandes, & les petites comme petites. Ceux qui verroient une

mon-

montagne comme une fourmi, & une fourmi comme une montagne, auroient tres-mauvaise vuë. Il en est de même des esprits: Ceux qui conçoivent les grandes choses, c'est-à-dire les choses spirituelles comme grandes, & d'une maniere plus vive & plus lumineuse; & qui voyent les petites, c'est-à-dire celles de ce monde, dans leur petitesse naturelle, sans les grossir ni les augmenter par leur imagination, sont les grands esprits & les esprits justes. Ainsi celui qui disoit, qu'il *craignoit Dieu comme une mer enflée & suspenduë sur sa teste*; celuy qui disoit: *Qui est semblable à vous, Seigneur, qui est semblable à vous?* celuy qui disoit: *Que la magnificence de Dieu étoit au dessus des cieux*, avoit un grand esprit, parce que Dieu étoit grand à ses yeux, & qu'il étoit penetré de sa magnificence & de sa grandeur. Il avoit donc la vuë claire & étenduë. Et une infinité de femmes qui paroissent sans esprit dans les choses du monde, sont de grands esprits, parce que Dieu se montre & se fait sentir à elles. Mais ceux qui n'ont de l'intelligence que pour comprendre une démonstration de Mathematique, pour discerner si un raisonnement est juste, pour démesler une affaire, pour conduire quelque intrigue, pour arranger des mots, pour divertir les autres par des rencontres, & qui ne voyent les choses de l'autre vie que comme des atômes, sont les petits esprits,

& ils ne meritent point d'autres noms que ceux que l'Ecriture leur donne; *de petits, de simples, de gens aveuglez & sans lumiere:* COECUS *est & manu tentans.*

FORCE DES ESPRITS

Or comme l'idée que l'on a pour l'ordinaire de la lumiere de l'esprit est fausse, celle que l'on a de sa force, ne l'est pas moins. On la fait consister à pouvoir soûtenir le poids d'un grand nombre d'affaires sans s'abbatre, sans se lasser, & sans se confondre, Voilà, dit-on, une bonne teste, qui peut suffire à tant d'occupations differentes. Mais il faut dire souvent au contraire, voilà une foible teste, puisqu'elle a besoin de tant d'occupations pour se soûtenir, voilà une ame qui a bien peu de vigueur, puisqu'elle a besoin de tant d'appuis pour empescher qu'elle ne tombe dans l'abbatemens & dans l'ennuy. Separez cét homme de ces emplois, vous le verrez incontinent dans l'abatement. Nous ne portons pas les affaires, elles nous portent. C'est le lit où se repose nôtre ame dans sa foiblesse. Sa force & sa vigueur consistent à se pouvoir passer de ce soûtien, en se contentant de Dieu & de sa présence. S'il y a quelque force dans ceux qui ne se lassent point dans l'agitation tumultuaire des occupations du monde, c'est une force d'organes & de corps, & non une veritable force de l'ame.

Il est vrai qu'il y a quelque chose de grand dans l'homme, & qu'à quelque chose qu'il ap-

applique son esprit on y voit toûjours des marques de grandeur & d'excellence. Mais c'est cette grandeur même qui fait sa misere & sa bassesse lors qu'il s'applique à des choses qui ne meritent pas son application, & qu'il neglige celles qui sont seules dignes de ses soins & de son amour. Si l'homme étoit moins grand, toutes ces qualitez-là seroient plus grandes, & elles ne sont petites & basses, que parce qu'il est appellé à des choses infiniment plus hautes & plus importantes, qu'il neglige en s'appliquant trop à celles-là.

La plûpart des sciences humaines sont si peu de chose en elles-mêmes, & elles contribuënt si peu au bonheur de l'homme, que l'on est tout aussi heureux de les ignorer en les méprisant, que de les sçavoir en les estimant. Il n'y a que la vanité & l'opinion des hommes qui y mettent le prix. Nous ne desirons d'estre sçavans que pour les autres, & non pour nous. C'est pourquoy Seneque tout Stoïcien qu'il fust, confesse qu'il ne voudroit point de cette sagesse, qui étoit l'idole de ceux de sa secte, si l'on lui défendoit d'en parler aux autres. *Si cum hac exceptione detur spientia ut illam inclusam teneam, nec ennunciem, rejiciam.* C'est à dire que la recompense & le fruit qu'il desiroit en tirer, consistoit dans l'approbation d'autruy. Mais comme l'opinion donne le prix aux sciences; elle l'oste aussi quand

quand il lui plaist. Il n'a pas plû aux hommes de juger les sciences propres aux femmes, & d'en faire dépendre leur estime. Cependant on ne les en croit pas plus malheureuses, & elles ne sentent point elles-mêmes cette privation. Il y a des Dames de qualité fort sçavantes dans les belles Lettres qui s'en cachent comme d'une chose un peu honteuse, & elles ont raison. Car il est toûjours un peu honteux de s'estre chargé d'une science inutile. Si toutes celles de leur sexe qui se sont appliquées à des sciences curieuses, en faisoient de même, elles n'en seroient que plus estimables.

Il est vrai neanmoins qu'il y a quelques-unes de ces qualitez qui sont utiles pour le commerce de la vie, & dont les autres tirent divers avantages. Et c'est pourquoi les hommes ont bien fait d'y attacher quelque recompense & quelque honneur: mais pour l'ordinaire elles sont plus désavantageuses qu'avantageuses à ceux qui les ont.

Que l'on fasse réflexion sur toutes les personnes d'esprit que l'on connoist parmi les gens du monde, & l'on trouvera qu'il y en a peu à qui leur esprit n'ait nuy pour le salut. Si cét hommes n'avoit point eu d'esprit, il n'auroit point esté Evêque. Il n'auroit donc point esté chargé des pechez de tout un diocese. C'est par l'esprit que cet autre est monté aux plus

gran-

grandes charges & aux plus grands emplois, & s'eſt engagé en mille intrigues dangereuſes pour ſa conſcience. Si cet homme n'avoit point eu de facilité de parler, il n'auroit point eſté Predicateur, & il n'auroit pas abuſé toute ſa vie du miniſtere de la parole de Dieu. Sans eſprit on ne ſe pouſſe point dans le monde, & en ne s'y pouſſant point on évite une infinité d'engagemens malheureux.

Mais ne pourroit-on pas eſtimer ces qualitez en les ſeparant du bon ou du mauvais uſage qu'on en fait. On eſt bien obligé de le faire dans le monde, puiſque ſouvent ces qualitez nous ſont connuës; & que le mauvais uſage que l'on en fait nous eſt inconnu. Mais il eſt vrai neanmoins que cette maniere de les regarder en elles-mêmes, & ſans avoir égard à l'uſage qu'on en fait, eſt un ſujet d'illuſion & pour nous & pour les autres. Car ces qualitez ne ſubſiſtent point en l'air, ni ſeparément de ce bon ou mauvais uſage;& quand on s'en ſert mal,elles ne meritent aucune eſtime, puis qu'elles ne ſervent qu'à rendre plus criminels ceux qui les ont. C'eſt pourquoi l'Ecriture n'appelle ſcience que la ſcience de bien vivre; & elle traite tous ceux qui l'ignorent, de fous & d'inſenſez: & ſi les hommes étoient raiſonnables, ils ne parleroient point d'autre langage que celui là. Car il eſt tres-conforme à la raiſon & à la nature, & ce n'eſt que

leur

leur aveuglement qui en a introduit un autre. Ce n'eſt pas que toutes les autres ſciences ne nous faſſent connoiſtre quelques veritez particulieres, mais c'eſt que nous avons un beſoin ſi preſſant de celle qui nous inſtruit de la voye du Ciel, qu'il ne nous permet pas de compter les autres pour quelque choſe. On n'eſtime dans une tempeſte que l'art qui ſert à en garentir, & perſonne ne s'aviſa jamais de loüer un Poëte, lors qu'il eſt queſtion d'éviter un naufrage. Quand un homme eſt malade, il ne regarde dans ſon Medecin que la ſcience par laquelle il le peut ſoulager, & toutes les autres qualitez qu'il pourroit avoir diſparoiſſent à ſes yeux. Et generalement toutes les grandes affaires qui nous doivent occuper tous entiers, ne nous permettent pas de conſiderer d'autres habiletez que celles qui y ſervent. Or quelle plus grande affaire peut-on avoir que celle de ſe ſauver, d'éviter l'enfer, d'acquerir le Paradis? Quel danger plus preſſant que celui où nous ſommes de perir éternellement? Qu'eſt-ce qui merite mieux d'occuper tout nôtre eſprit que le ſoin de nous preparer à l'éternité. Il eſt donc contre la nature & contre la raiſon de faire tant d'état de certaines qualitez qui n'y ſervent de rien.

Ce n'eſt pas icy une ſimple queſtion de mots, il s'agit des choſes; parce que les mots emportent les choſes. S'il ne s'agiſ-

ſoit

ſoit que des mots, il y auroit peu d'inconvenient à donner le nom de Sçavans, d'habiles, de grands eſprits à ceux qui excellent dans les ſciences humaines, puis qu'en effet ces connoiſſances toutes inutiles qu'elles ſont, étant conſiderées en elles-mêmes, ne laiſſent pas d'être des marques de la grandeur de l'eſprit humain. Mais nous n'en demeurons pas là, nous attachons aux mots certains mouvemens de l'ame; nous les accompagnons de certains ſentimens d'eſtime & de préference; Nous élevons au deſſus des autres ceux à qui nous les appliquons, & c'eſt ce qui les rend faux & trompeurs. Car au lieu qu'un Poëte qui n'eſt pas Chrêtien, un Predicateur éloquent, mais peu reglé, un habile Politique qui ne penſe point à Dieu, ſont infiniment moins eſtimables que la moindre femme qui vit ſelon Dieu: Nous ne laiſſons pas à la faveur de ces mots de donner un rang tres-élevé dans nôtre imagination à ces perſonnes, que nous devons, ſans avoir égard à leurs ſciences prétenduës, conſiderer comme eſtant dans le dernier degré de l'aveuglement & de la baſſeſſe.

CHA-

Chapitre. VII.

Veritables Idées des Justes & des Pecheurs.

MAis si les hommes ne sont pas capables que l'on leur parle le langage de la verité, au moins ils devroient se le parler à eux-mêmes. Et ainsi en ne jugeant des choses que par rapport à Dieu & aux choses éternelles, au lieu de tous ces rangs dans lesquels les hommes sont distinguez dans le monde, on ne les devroit distinguer en soi-même qu'en deux classes, mais dont la difference est effroyable aux yeux de la foi, quoi qu'elle soit inconnuë aux sens. L'une seroit composée des justes, & l'autre des pecheurs. Et il est bon de se former l'idée la plus vive que l'on peut de ces deux estats, afin qu'elle serve à obscurcir & à étouffer dans nostre esprit toutes les autres distinctions que les hommes ont établies entre eux par les qualitez exterieures ou interieures, les ou imaginaires.

Pecheurs. Qu'est-ce donc qu'un pecheur & un homme sans Dieu aux yeux de la foi, c'est à dire dans la verité? C'est un aveugle, puis-qu'il ne participe point à la veritable lumiere, & qu'il ne connoist ni Dieu, ni soi-même, ni ses amis, ni ses ennemis, ni ses

ſes biens, ni ſes maux. Quelque intelligence qu'il puiſſe avoir dans les choſes du monde, il eſt dans les tenebres, & il marche dans les tenebres, puiſqu'il tombe à tout moment & qu'il ne ſçait où il met ſes pas.

C'eſt un ſourd, c'eſt à dire qu'il n'entend point la voix de Dieu, & que cette divine parole ne penetre point ſon cœur, quoi qu'elle puiſſe retentir aux oreilles de ſon corps.

C'eſt un paralytique, parce que ſon cœur n'a plus de mouvement, qu'il ne s'éleve plus vers Dieu, qu'il eſt toûjours abbatu à terre & dans l'impuiſſance entiere de ſe relever.

C'eſt un homme réduit à l'extremité de la pauvreté, puiſqu'il eſt dépoüillé de toutes les vrayes richeſſes qui ſont les ſpirituelles; qu'il a perdu tout ce que Dieu lui avoit donné dans ſon bapteſme; & qu'il n'a plus droit à ſon heritage qui eſt le Ciel.

Il eſt non ſeulement pauvre des biens de la grace, mais auſſi des biens du monde. Car quoi qu'il paroiſſe encore poſſeſſeur de grandes richeſſes aux yeux des hommes, & que les hommes mêmes n'ayent pas droit de les lui oſter, neanmoins il les poſſede injuſtement à l'égard de Dieu, il ne merite plus d'en joüir, s'étant rendu indigne de l'uſage de toutes les créatures.

C'eſt un eſclave, non ſeulement de ſes paſ-

passions qui le dominent, mais du diable qui le possede, qui habite en lui, qui le remuë, l'agite, le secouë, le fait agir à sa phantaisie, le trompe sans cesse, & en fait son joüet & le sujet de sa risée, selon l'expression de l'Ecriture. Mais c'est aussi un esclave des élus de Dieu & des justes, c'est à dire que tout son office en ce monde, pendant qu'il demeure en cet état, est de travailler pour autruy & non pour soy, & de contribuer à quelque avantage des élus, sans en tirer aucun bien pour soy-même. C'est la maniere dont les Anges & les Saints regardent la pluspart des Grands & des riches. Ces personnes s'imaginent que tout le monde est fait pour eux. Et cependant à l'égard de Dieu ils ne sont eux-mêmes faits que pour les autres; & Dieu ne les laisse vivre que pour le service des élus, qui sont leurs maistres & leurs Rois devant Dieu, & qui les chasseront de leur maison, lorsque le temps auquel ils n'auront plus besoin d'eux sera venu; parce que l'*esclave ne demeure pas toujours dans la maison de son maistre*, selon l'Escriture.

Un pécheur est un homme reduit à une honteuse nudité, parce qu'il a perdu la robe de l'innocence & de la justice. Quelque magnificence humaine dont il tâche de couvrir son ignominie; ce ne sont, comme dit St. Augustin, que *les haillons du diable.* PANNI *diaboli* qui ne sont pas seulement hon-

honteux, mais qui ſont encore trompeurs, parce que le diable ne les lui preſte qu'afin qu'en s'y arreſtant & en faiſant l'objet d'une vanité ridicule, il perde le ſentiment de ſa miſere, & qu'il ne s'efforce pas de recouvrer ce qu'il a perdu. Et il les lui ravira même au moment de ſa mort, pour lui faire ſentir éternellement la nudité où il l'a réduit.

Enfin un pecheur eſt un homme mort, & mille fois plus mort que les morts, parce qu'il eſt mort dans l'ame, au lieu que les autres ne ſont morts que dans le corps: Je dis qu'il eſt mort dans l'ame, & il n'y a point ici de metaphore. L'ame ne vit que par l'amour & la connoiſſance. Et ainſi l'amour & la connoiſſance de ce qui eſt le vrai bien de l'homme, c'eſt à dire de Dieu, eſt la vraye vie de l'ame; & quand elle a perdu cet amour & cette connoiſſance, elle a perdu ſa vie, quoi qu'il lui reſte encore une autre vie baſſe & miſerable, par l'amour qu'elle porte aux creatures, & par la connoiſſance qu'elle en a. C'eſt pourquoi comme le peché nous prive de la vraye vie, il eſt dit auſſi de la ſageſſe qu'elle la donne à ſes enfans: *Sapientia filiis ſuis vitam inſpirat:* parce qu'elle leur donne la connoiſſance & l'amour de Dieu.

C'eſt donc une penſée fort naturelle que celle de pluſieurs Peres, qui comparent une ame dans le peché à un tombeau qui ſe re-

muë ; parce que l'ame étant morte, le corps qui l'enferme en est en quelque sorte le tombeau. Et la comparaison en est d'autant plus juste, que comme les tombeaux ayant quelques ornemens au dehors, ne sont remplis au dedans que d'ordure & d'infection ; de même ces personnes qui paroissent agreables au dehors, & qui flattent les sens par leurs qualitez exterieures, cachent au dedans une corruption si horrible, que l'on ne les pourroit souffrir si on la voyoit.

Justes. Le malheur effroyable des pecheurs nous doit servir de degré pour concevoir le bonheur inestimable des justes, puisque c'en est déja un tres-grand que d'étre délivré d'un si mal-heureux état. Ils ne sont plus ni aveugles, ni sourds, ni paralytiques, ni pauvres, ni esclaves, ni nuds, ni morts : mais ils joüissent de la lumiere de Dieu ; ils entendent sa voix comme ses amis ; ils s'élevent vers lui par les mouvemens de leur amour ; ils possedent les richesses de la grace ; ils sont délivrez de la servitude du demon & du peché : ils sont revestus de l'innocence, ils sont vivans de la vraye vie qui est celle de la charité.

Mais il faut passer encore plus avant pour concevoir quelque partie de leur grandeur. Il faut dire qu'ils sont des Rois, étant associez à la royauté de JESUS-CHRIST : Qu'ils sont les maistres du monde, puisque toutes les creatures ne sont plus que pour eux, & se

se rapportent à eux : Qu'ils sont enfans de Dieu, puis qu'il les adopte pour siens en les unissant avec son Fils : Qu'ils sont heritiers du Paradis, puisque c'est l'heritage de Jesus-Christ, & que le droit leur en est donné par le gage du Saint Esprit qu'ils ont receu : Qu'ils sont les temples de Dieu, puisque Dieu habite en eux, & que le S. Esprit les anime : Et enfin qu'ils sont membres de Jesus-Christ, faisant partie de son Corps, par la participation de son Esprit, & par l'union qu'ils ont avec son corps même qu'ils reçoivent dans la sainte Eucharistie.

Il faut tâcher de s'imprimer ces idées dans l'esprit le plus fortement qu'il est possible, pour resister à l'impression des discours des hommes qui nous le remplissent de fausses grandeurs & de faux rabaissemens, de faux biens & de faux maux. Et c'est pourquoi l'Ecriture sainte nous porte si souvent à l'admiration des Justes : *Bien-heureux*, dit-elle, *ceux qui sont irreprochables dans la voye de Dieu. Bienheureux ceux qui sondent ses preceptes. Bienheureux l'homme qui craint Dieu. Bienheureux l'homme qui ne suit pas le conseil des méchans. Heureux, Seigneur, ceux qui demeurent dans vostre maison. Heureux l'homme qui est instruit de Dieu. Heureux ceux dont les pechez sont remis.* Et elle tâche au contraire de nous oster l'estime de toutes les qualitez humaines, qui font le sujet ordinaire de la vanité des hommes :

Que le Sage, dit-elle, *ne se glorifie point dans sa sagesse: Que le fort ne se glorifie point dans sa force: Que le riche ne se glorifie point dans ses richesses: Mais que celui qui veut se glorifier, se glorifie de me connoistre, & de sçavoir que je suis le Seigneur qui fait misericorde, jugement & justice sur la terre. Car ce sont là les choses qui me plaisent, dit le Seigneur.*

Elle passe encore bien plus avant, & elle veut que nous regardions les pecheurs, non seulement comme reduits à un profond rabaissement, mais comme aneantis par le peché, ce qu'elle exprime par ces paroles: *Ad nihilum deductus est in conspectu ejus malignus.* Et en nous les representant de la sorte, elle abyme & aneantit avec eux toutes leurs grandeurs, toutes leurs richesses, toutes leurs qualitez exterieures & interieures; c'est à dire, qu'elle ne veut pas que rien de tout cela les fasse subsister devant nos yeux, & nous fasse juger qu'il y ait quelque chose de réel & de solide dans leur état.

C'est proprement là la maniere dont l'Ecriture veut que nous regardions tout ce qui ne se rapporte pas à Dieu. Et c'est là la conclusion expresse qu'elle a fait tirer à un grand Roi que Dieu avoit comblé de toutes les grandeurs & de tous les plaisirs du monde, afin qu'il fust plus capable de nous en faire connoistre la vanité. Il nous represente

dans ce dessein en particulier, le neant de tous les plaisirs, de toutes les grandeurs, de toutes les occupations, & de toutes les entreprises des hommes, considerées en elles-mêmes & sans rapport à Dieu. En ensuite il conclut toutes ses instructions par ces paroles: Craignez Dieu & observez ses commandemens. C'est en cela que consiste tout l'étre de l'homme : *Deum time & mandata ejus observa. Hoc est omnis homo.* C'est à dire que ce qui ne tend point à Dieu & à l'observation de sa loi, n'a point d'étre, point de realité, point de solidité ni de bonheur, & que c'est un neant de bien devant Dieu. Voilà de quelle sorte Dieu juge de toutes les choses de la terre. C'est donc ainsi que nous en devons juger; & c'est par cette regle que nous devons reformer toutes les idées que nous recevons par le commerce du langage.





DE LA CIVILITÉ CHRETIENNE.

CHAPITRE I.

Comment l'amour propre produit la civilité.



IL n'y a rien de si naturel à l'homme que le desir d'être aimé des autres, parce qu'il n'y a rien de si naturel que de s'aimer soi-même. Or on desire toûjours que ce qu'on aime soit aimé. La charité qui aime Dieu, desire que Dieu soit aimé de toutes les creatures : & la cupidité qui s'aime soi-même, desireroit que nous fussions l'objet de l'amour de tous les hommes.

Nous desirons d'estre aimez pour nous aimer encore davantage. L'amour des autres envers nous fait que nous nous jugeons plus

plus dignes d'amour, & que nostre idée se presente à nous d'une maniére plus aimable. Nous sommes bien aises qu'ils jugent de nous comme nous en jugeons nous-mêmes; parce que nôtre jugement qui est toûjours foible & timide quand il est tout seul, se rassure quand il se voit appuyé de celui d'autrui, & ainsi il s'attache à soi-même avec d'autant plus de plaisir, qu'il est moins troublé par la crainte de se tromper.

Mais l'amour des autres envers nous n'est pas seulement l'objet de nôtre vanité, & la nourriture de nôtre amour propre; c'est aussi le lit de nostre foiblesse. Nôtre ame est si languissante & si foible, qu'elle ne sçauroit se soûtenir, si elle n'est comme portée par l'approbation & l'amour des hommes. Et il est facile de la reconnoistre en s'imagnant un état, où tout le monde nous condamneroit, où personne ne nous regarderoit qu'avec haine & avec mépris, ou en se figurant un oubli general de tous les hommes envers nous. Car qui pourroit souffrir cette veuë sans effroy, sans trouble, sans abbatement? Or si cette vuë nous abbat, il falloit que la vuë contraire nous soûtint, sans même que nous y fissions reflexion.

L'amour des hommes étant donc si necessaire pour nous soûtenir, nous sommes portez naturellement à le rechercher & à nous le procurer. Et comme nous sçavons

par nôtre propre experience que nous aimons ceux qui nous aiment ; ou nous aiment, ou nous feignons aussi d'aimer les autres, afin d'attirer leur affection. C'est le fondement de la civilité humaine, qui n'est qu'une espece de commerce d'amour propre, dans lequel on tâche d'attirer l'amour des autres, en leur témoignant soy même de l'affection.

Ces témoignages d'affection sont d'ordinaire faux & excessifs ; c'est à dire que l'on témoigne beaucoup plus d'affection que l'on n'en ressent, parce que l'amour propre qui nous attache à nous-mêmes, nous détache assez de l'amour d'autruy ; mais au défaut de l'affection veritable, on substituë un langage d'affection, qui ne laisse pas d'estre bien receu, parce qu'on est toûjours disposé à écouter favorablement tout ce qui est à nôtre avantage. Et ainsi l'on peut dire de tous ces discours de civilité si ordinaires dans la bouche des gens du monde, & si éloignez des sentimens de leur cœur : ***Vana locuti sunt unusquisque ad proximum suum : Labia dolosa in corde & ore locuti sunt.***

CHA-

CHAPITRE II.

Qu'il sembleroit que la charité nous devroit éloigner de la Civilité.

COmme tous ces mouvemens sont corrompus, on ne voit pas encore que la charité puisse prendre part dans ce commerce de devoirs humains & de témoignages d'affection que l'on appelle civilité ; & il semble plûtost que son instinct la doive porter à s'en éloigner. Car comme elle est toute contraire à l'amour propre, elle nous doit donner des inclinations toutes contraires. Elle nous porte à nous haïr, & non pas à nous aimer ; & il semble par consequent qu'elle doive plûtost souhaiter le mépris des créatures, que leur amour : & sur tout elle est bien éloignée de le rechercher par de fausses complaisances, ou par des paroles trompeuses qui ne répondent en rien à nôtre veritable disposition.

Dieu ne demande des hommes que leur amour. C'est la fin de tout ce qu'il leur commande. Ainsi quiconque desire que les autres s'attachent à lui, veut leur tenir la place de Dieu, & recevoir d'eux le tribut qui n'est dû qu'à Dieu, ce qui est une usurpation criminelle. On peut bien desirer que les autres ayent de la charité pour nous ;

mais nous ne nous contentons pas de cela. Car la charité peut subsister avec la connoissance de nos deffauts;& c'est ce que l'amour propre ne sçauroit souffrir.Il veut un amour d'estime & d'approbation, & non de pitié, principalement quand il s'agit de défauts spirituels, qui sont ceux qu'il a plus de peine à avoüer. Enfin, il n'aime pas la charité des autres, parce que c'est un bien pour eux; mais parce qu'il la prend pour une marque que nous meritons d'étre aimez, & qu'elle lui sert ainsi à augmenter la complaisance que nous avons en nous-mêmes.

Cependant il y a une injustice toute visible à vouloir étre aimé de cette sorte: car nous ne sommes nullement aimables. Nous ne sommes qu'injustice & que peché. Et vouloir qu'on aime ces choses en les connoissant, c'est vouloir que les hommes aiment le vice. Que si nous pretendons les cacher, nous voulons donc qu'ils se trompent, & qu'ils nous prennent pour autres que nous ne sommes en effet. Ainsi de quelque costé que nous regardions cet amour, nous sommes injustes de le rechercher avec tant d'empressement.

Il est vrai qu'il n'est pas injuste que les hommes aiment en nous ce que Dieu y a mis. Mais s'ils regardent ces choses comme étant à nous, nous sommes encore injustes de desirer cét amour, puisqu'ils ont tort de nous attribuer les dons de Dieu;

com-

comme nous avons tort de nous les attribuer à nous-mêmes. Que s'ils les regardent comme de pures faveurs de Dieu que nous n'avons pas meritées, & que nous avons peut-être gaſtées par le mauvais uſage que nous en avons fait, leur amour eſt juſte en cette maniere, mais la complaiſance que nous y avons ne l'eſt pas; puiſque ce n'eſt pas cette juſtice qui nous plaiſt, mais la penſée vaine qu'en quelque maniere que ce ſoit, nous ſommes bien dans l'eſprit de ces perſonnes, & qu'ils ont pour nous un regard d'eſtime ſur lequel nous nous appuyons pour nous regarder nous-mêmes avec plus d'eſtime.

Y ayant donc tant de danger dans l'amour des créatures; il ſemble que l'inſtinct de la charité ſoit de l'éviter, de peur que ce regard ſecret ne corrompe nos meilleures actions. C'eſt ce qui a fait tant rechercher la ſolitude aux Saints, & qui la rend ſi utile à tout le monde. Car en nous ſeparant des creatures, on ſe prive de la veuë de leurs jugemens, de la vaine complaiſance dans leur eſtime, & de la mauvaiſe recherche de leur affection.

Toutes les amitiez humaines ſeront aneanties par la mort, & nous entrerons tous dans ce moment dans une ſolitude éternelle, où toutes nos attaches ſeront rompuës. Car les méchans mêmes ſeront détachez les uns des autres, parce qu'ils n'auront les uns

pour les autres que de l'averſion & de la haine. Et les bons ſeront tellement remplis de Dieu, qu'ils ne regarderont plus les creatures qu'en Dieu: enſorte que la veuë qu'ils en auront ne troublera point leur ſolitude & leur repos par aucun regard qui le détourne tant ſoit peu de Dieu. Ils ne les aimeront que par une effuſion de l'amour qu'ils auront pour Dieu; de ſorte que ce ſera Dieu qu'ils aimeront en elles, & qu'ils verront en elles, ſelon qu'il eſt écrit que *Dieu ſera tout en tous*: Que ſi la vie preſente doit être une preparation à l'éternelle, ne faut-il pas tâcher de ſe détacher les uns des autres dés ce monde, & s'accoûtumer autant qu'on peut à ſe contenter de Dieu, en ſe privant de toutes ces ſatisfactions humaines & de tous ces témoignages de tendreſſe, qui ne contentent que l'amour propre, en ſe reduiſant les uns envers les autres aux ſervices réels, & qui peuvent contribuer quelque choſe au bien de nos ames?

Si l'amour des creatures eſt un appui que nôtre foibleſſe recherche, comme nous devons tâcher de devenir forts, ne faut-il pas s'efforcer auſſi de nous priver de ces appuis humains, pour nous appuyer davantage ſur Dieu même? Car ces appuis ont cela de mauvais, qu'en ſoûtenant nôtre foibleſſe, ils l'entretiennent & l'augmentent; parce qu'en ſe nourriſſant de ce pain de l'amour propre, on ſe dégoûte du pain ſolide de la juſtice &

de

de la volonté de Dieu, qui eſt la ſource de la force Chreſtienne.

La force d'un corps n'eſt pas de n'avoir point beſoin de ſon appui naturel qui eſt la terre; mais c'eſt de n'avoir beſoin que de la terre, & de ſe pouvoir paſſer de tous les autres appuis étrangers. Ainſi la force d'une ame eſt de ne s'appuyer ſur aucune creature, & de ſe contenter de ſon appui naturel qui eſt Dieu. Il ſuffit à une ame qui eſt forte, de ſçavoir que Dieu la voit, qu'elle eſt dans ſon ordre, & qu'elle execute ſa volonté. Ce pain la nourrit, la ſoûtient, la fortifie & lui tient lieu de tout. Et c'eſt auſſi ce que J. C. nous a voulu enſeigner, lors qu'il diſoit de lui-même, que ſa nourriture étoit d'accomplir la volonté de ſon Pere: *Meus cibus eſt ut faciam voluntatem Patris mei.*

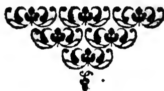
Heureux ceux qui ſe nourriſſent de ce pain, & qui en font leurs delices, car ce pain ne leur peut jamais manquer? Que toutes les creatures les abandõnent; qu'ils ſoient accablez de miſeres & de maladies; qu'ils ſoient chargez d'opprobres & d'ignominies de la part des hommes, ils ont toûjours cette nourriture qui les fortifie, qui les ſoûtient, & qui les conſole. Car ils voyent toûjours la volonté de Dieu par tout: ils ſçavent qu'elle eſt pleine de juſtice & de miſericorde, & cela leur ſuffit. C'eſt cette maiſon bâtie ſur le roc qui ne peut eſtre ébranlée par les vents, par les pluyes, &

par les tempeſtes. C'eſt cette maiſon du juſte remplie de force, dont il eſt dit: ***Domus juſti plurima fortitudo.*** C'eſt à quoi nous exhorte le Sage, quand il nous ordonne de nous joindre à Dieu, ***conjungere Deo***: car qui eſt joint à Dieu par l'amour de ſa volonté, eſt plus fort que tous les hommes; puis qu'il a pour ſoi toute la force de Dieu.

Il faut tendre à cette force; il faut aſpirer à goûter cette nourriture: Mais comme on ne fortifie le corps des enfans qu'en l'accoûtumant à marcher ſans appui, & en le privant des viandes de l'enfance, pour le nourrir de viandes plus fortes & plus ſolides, il ſemble auſſi qu'on ne peut parvenir à la force Chreſtienne, qu'en ſe privant de tous ces appuis que nous trouvons dans la complaiſance & l'amour des creatures, & en nous accoûtumant à nous paſſer de Dieu ſeul.

Il ſemble donc qu'on doive conclure de tout cela, que nous ne devons deſirer ni l'amour des creatures, ni les témoignages qu'elles nous en rendent; qu'elles nous font plaiſir de nous oublier; que leur indifference nous eſt favorable; que leur affection même nous eſt dangereuſe. Mais faut-il conclure auſſi que nous devons les traiter de même avec indifference, qu'il faut retrancher toutes les civilitez non neceſſaires, & ſe reduire envers les autres aux ſeuls offices de charité? On pourroit croire que c'eſt une

une consequence des mêmes preuves. Car nous les devons aimer comme nous nous aimons nous-mêmes ; & nous ne leur devons pas souhaiter ce que nous croyons dangereux pour nous. Ainsi nous deviendrons incivils & sauvages par principe de conscience. Cependant cela paroist contraire à l'esprit & à la pratique de tous les Saints, qui ont esté pleins de tendresse pour leurs amis, & qui n'ont point retenu l'effusion de leur charité même dans les occasions où il ne paroissoit pas si necessaire de la témoigner. Il n'y a rien de plus tendre que saint Paulin, saint Augustin & saint Bernard. Il faut donc craindre que nous ne poussions ces maximes trop loin : Et c'est ce qui nous oblige d'examiner si la charité n'a point de motifs & de raisons qui la puissent porter à pratiquer les devoirs de la civilité du monde ; & si elle ne peut point faire tres-purement & tres-sincerement ce que les gens du monde font par une esprit d'interest & avec déguisement.



Chapitre III.

Comment la charité peut prendre part aux devoirs de la Civilité.

Et premierement, en ce qui regarde la sincerité, la charité ne doit point apprehender de la blesser dans les civilitez qu'elle rend au prochain. Et l'on peut dire qu'à cét égard il n'appartient qu'à la charité d'étre civile, parce qu'il n'y a qu'elle qui le puisse étre sincerement. Car honorant & aimant comme elle fait J. C. même dans le prochain, peut-elle craindre de l'honorer ou de l'aimer avec excés ? Que si nous ne ressentons pas toûjours pour les autres toute la tendresse que nous leur faisons paroistre, il suffit que nous soyons convaincus que nous la devrions ressentir, & que nous tâchions de l'acquerir par ces témoignages mêmes d'affection que nous leur rendons. Car cela fait qu'ils ne sont point faux & trompeurs, puis qu'ils sont conformes à nôtre desir & à nôtre inclination.

Il n'y a aussi que la charité qui nous fournisse des raisons generales d'aimer tous les hommes, & de nous soûmettre à eux. L'amour propre ne nous fait aimer que ceux qui nous aiment, & qui nous sont utiles : il ne nous assujetit qu'à ceux qui sont plus puissans que nous ; & il nous porte au contraire à vouloir dominer sur tous les autres

au-

autant qu'il nous est possible. Mais la charité embrasse tous les hommes dans son amour & dans sa soûmission. Elle les regarde tous comme les ouvrages du Dieu qu'elle adore, comme rachetez du sang de son Sauveur, comme appellez au Royaume où elle aspire. Et ces qualitez lui suffisent pour les aimer, & même pour nous les faire regarder comme nos maistres; puisque nous nous devons tenir trop heureux de servir dans les moindres choses les membres de JESUS-CHRIST, & les élus de Dieu. Elle possede donc en elle les vrayes sources de la civilité, qui sont un amour & une soûmission interieure envers les autres: & quand elle les fait paroistre au de hors, ce n'est qu'une effusion toute naturelle des mouvemens qu'elle imprime dans le cœur.

La civilité consiste à ceder aux autres autant que l'ordre du monde le peut permettre, à les preferer à soy, à les considerer au dessus de soy. L'orgueil qui nous rabaisse effectivement au dessous d'eux, ne le peut souffrir; mais la charité qui nous releve au dessus de plusieurs n'a point de peine à se rabaisser de cette sorte, non par grimace ou deguisement, mais par un jugement veritable qu'elle nous fait porter de nous-mêmes. Ecoutons ce que dit le Sage: *Voici*, dit-il, *les paroles d'un homme avec qui Dieu est, & qui étant fortifié par la presence de Dieu qui le remplit, a dit*: (Ce sera donc

donc le langage de la charité que nous allons entendre, puiſque c'eſt ce qui ſort d'un cœur plein de Dieu:) que dira-t-il donc ? *Je ſuis le plus fou de tous les hommes, & la ſageſſe des hommes n'eſt point avec moy. Je n'ay point appris la ſageſſe, & je ne connois point la ſcience des Saints...* STULTISSIMUS *ſum virorum, & ſapientia hominum non eſt mecum: Non didici ſapientiam, & non novi ſcientiam Sanctorum.* Cette plenitude de Dieu ſe termine à lui faire connoiſtre la profondeur de ſon ignorance & de ſon neant, & à faire qu'il ſe regarde comme le plus miſerable de tous les hommes. Et cette connoiſſance n'eſt point fauſſe, parce qu'elle a pour objet ce qui lui convient par la nature ſelon laquelle il eſt vray que les plus juſtes n'ont pas moins de corruption que les plus méchans: & que lui faiſant voir ſes défauts de plus prés que ceux des autres, il peut dire veritablement qu'ils ſont plus grands à ſes yeux: comme nous diſons que la lune eſt plus grande que les étoiles, parce qu'elle nous paroiſt telle en la voyant de plus prés.

La charité a donc tout ce qui lui eſt neceſſaire pour étre ſincerement civile; & l'on peut dire qu'elle enferme une civilité interieure envers tous les hommes, qui leur ſeroit infiniment agreable, s'ils la voyoient. Mais eſt-il bon de la leur faire paroiſtre, & peut-on avoir des motifs legitimes de la produire

duire au dehors, puisque celui d'attirer leur affection pour s'y plaire, est mauvais & corrompu? Il est vray que s'il n'y avoit que celui-là, elle se porteroit plûtost à cacher son affection qu'à la découvrir : mais elle en a beaucoup d'autres; Et le premeir est, qu'en se repandant en ces témoignages exterieurs d'amitié envers les hommes, elle se nourrit & se fortifie elle-même. Elle fait paroistre qu'elle les aime, afin de les aimer davantage. Car la charité est un feu qui a besoin d'air & de matiere, & qui s'éteint bientost s'il est toûjours étouffé. C'est une vertu qui a besoin d'être exercée comme les autres. Ainsi comme elle fait la vie, la santé & la force de nos ames, nous devons chercher des occasions de la pratiquer. Et il n'y en a point de plus frequentes que celles que nous fournit la civilité.

Nos ames sont sujettes à plus d'une sorte de maladies; & il faut bien prendre garde qu'en tâchant d'éviter les unes, on ne tombe en d'autres plus dangereuses. C'est un mal que d'avoir de la complaisance dans l'amour que les hommes ont pour nous : mais c'est encore un plus grand mal que d'avoir de l'indifference pour les hommes, d'estre insensible à leurs biens & à leurs maux, de se renfermer en soi seul, de ne songer qu'à soi; & l'amour propre ne nous donne pas moins de pente à ce vice qu'à tous les autres.

Or

Or il arrive ſouvent, ſi l'on y prend garde, qu'en pretendant ſe détacher de ces commerces de civilité & d'amitié envers les hommes, on tombe dans un état de ſechereſſe, de froideur & d'indifference interieure pour eux. On les oublie, non pour s'attacher à Dieu, mais pour ſe remplir de ſoi-même. On s'éloigne d'eux inſenſiblement. Ils nous deviennent étrangers. Et en voulant pratiquer la charité d'une maniere trop ſpirituelle, nous perdons effectivement la charité ſpirituelle, & l'affection humaine qui fait le lien de la ſocieté civile.

La charité ſe porte encore à la civilité par les avantages qu'elle en retire : Car il n'y auroit rien de plus utile que la civilité, ſi nous la ſçavions bien ménager. Elle nous donne lieu d'honorer dans les hommes toutes les graces que Dieu leur diſtribuë, & de diverſifier nos mouvemens interieurs ſelon la diverſité de ces graces. Car ſi c'eſt une perſonne penitente, & que Dieu ait retirée des déreglemens du monde, nous devons honorer en elle la force de la grace de JESUS-CHRIST, & ſa victoire ſur le monde. Nous devons reſpecter en elle la penitence, & la conſiderer comme étant par cette vertu beaucoup au deſſus de nous. Si ce ſont des Grands, on honore en eux l'autorité de JESUS-CHRIST à laquelle ils participent ; & ſi ce ſont des grands vertueux, on honore la grandeur de

la

la grace qu'ils ont receuë, qui leur a fait surmonter tous les obstacles de leur condition. On honore la pauvreté de J. C. dans les pauvres ; son humilité dans ceux qui sont humbles, ou qui sont dans un état rabaissé ; sa pureté dans les Vierges ; ses souffrances dans ceux qui sont affligez ; & enfin sous l'apparence d'une vertu toute humaine, l'on pratique & l'on honore toutes les vertus Chrétiennes.

Il est vrai que l'on pourroit à peu prés faire toutes ces choses par des actions purement interieures. Mais il est utile d'étre averti de les pratiquer : & les devoirs de la civilité humaine nous en avertissent ; comme les devoirs exterieurs de respect que l'on rend à Dieu par la posture de son corps, nous avertissent de tâcher à mettre nôtre ame dans la disposition interieure de respect & d'adoration où nous devons étre envers la divine Majesté. Et ces avertissemens nous sont d'autant plus utiles qu'ils sont plus frequens, & il est assez rare qu'on puisse pratiquer la charité envers le prochain par des services réels, les occasions ne s'en presentant pas souvent. Mais le commerce de la civilité est bien plus ordinaire & plus continuel. Il nous couste peu, & nous donne neanmoins moyen de gagner beaucoup par cet exercice continuel de la charité.

me, plus pure, plus indépendante de toutes ces consolations humaines; & il faut travailler sur soi-même à s'en pouvoir passer. Mais la charité semble obliger à ne se pas dispenser à l'égard des autres de ces devoirs ausquels la civilité nous oblige, non en les jugeant foibles, mais en supposant qu'ils le peuvent devenir; & en évitant ainsi de leur donner aucun pretexte de refroidissement envers nous.

C'est pourquoi c'est une chose qui nous est fort recommandée par les Apostres, de rendre la pieté aimable aux personnes mêmes du monde, afin de les y attirer doucement. Or il est impossible qu'elle soit aimable, si elle est farouche, incivile, grossiere; & si elle n'a soin de témoigner aux hommes qu'elle les aime, qu'elle desire de les servir & qu'elle est pleine de tendresse pour eux. Si l'on ne les sert pas effectivement par ces moyens, au moins on ne les choque pas, & l'on prepare toûjours leur esprit à recevoir la verité avec moins d'opposition. Il faut donc tâcher à purifier la civilité, & non pas à la bannir. Il faut attirer l'affection des hommes, non pour y prendre une mauvaise complaisance, mais afin que cette affection nous mette en état de les servir, & parce que cette affection même est un bien pour eux, qui leur donne de l'estime de la pieté, qui les y dispose s'ils n'en ont pas, & qui sert à la conserver en eux s'ils en ont. L'Apos-

L'Apostre saint Pierre en nous recommandant d'inspirer l'humilité en toutes chose : ***Humilitatem in omnibus insinuantes***; ne nous recommande-t-il pas une pratique continuelle de civilité ? Car la civilité est une humilité exterieure, & elle devient interieure quand nous l'exerçons par des vuës spirituelles. Saint Paul la prescrit encore plus expressement lors qu'il ordonne de se prevenir les uns les autres par des témoignages de respect : ***Honore invicem prævenientes.***

CHAPITRE V.

Moyen d'accorder ces contrarietez apparentes. Regles qu'on doit garder dans la pratique de la Civilité.

VOilà donc un combat, non de vices, mais de vertus. Il faut rechercher l'affection des hommes en leur en témoignant par des devoirs de civilité ; pour les servir ; pour entretenir l'union avec eux ; pour empescher qu'ils ne s'éloignent de nous, & que la charité ne s'éteigne en eux; pour augmenter & pour nourir la charité dans nous-mêmes ; pour pratiquer diverses vertus. Il

faut se priver de la recherche de l'affection des hommes & de tout ce qui l'attire ; parce que c'est une tentation pour nous ; parce que ces complaisances humaines nous entretiennent dans une foiblesse spirituelle ; parce que nous devons tendre dés cette vie à nous contenter de Dieu seul & à nous détacher de tout le reste. Ce sont des raisons spirituelles de part & d'autre. Mais qui sont celles qui le doivent emporter ? Il est assez difficile de le decider. On trouvera que les Saints ont suivi tantost les unes & tantost les autres. Voici neanmoins quelques regles qu'il semble que l'on y pourroit garder.

Lorsqu'il y a peu d'esperance de pouvoir servir certaines personnes, que nous n'en sommes pas chargez, que le commerce que nous pouvons avoir avec elles nous peut nuire, quand ce ne seroit que par le temps qu'il y faudroit employer, il faut se contenter à leur égard des devoirs indispensables de civilité, qui les scandalizeroient si l'on y manquoit, & il faut retrancher tous ceux qui n'auroient pour but que de leur plaire & de former une liaison particuliere avec elles.

Quand on est attiré à une solitude extraordinaire ; & qu'on reconnoist que cette solitude nous attache à Dieu sans nous attacher à nous-mêmes, & sans nous porter à l'indifference pour nos amis, on a plus de liberté de se soustraire aux commerces de civilité,

vilité, qui ne sont pas absolument necessaires, pourvû que nostre genre de vie nous serve d'excuse, & que nôtre retraite soit si uniforme qu'elle ne donne point de lieu de nous accuser que ce soit par mépris & par indifference que nous ne rendons pas ces devoirs aux autres.

Mais si nous menons une vie commune; si nous conservons par necessité diverses liaisons avec le monde; si la solitude entiere ne nous est pas propre; si nous avons besoin nous-mêmes de quelque consolation humaine; si nous avons contracté dans l'ordre de Dieu diverses unions avec plusieurs personnes ausquelles il n'est pas bon de renoncer, il paroist beaucoup plus avantageux de prendre l'autre conduite, qui est de ménager les occasions de leur témoigner de l'affection, & de se faire aimer d'eux.

Il faut seulement tâcher que nôtre civilité soit differente de celle des gens du monde; qu'elle soit toute veritable & toute sincere; qu'elle ne soit ni legere ni flateuse, qu'elle ne se répande point en paroles, en complimens, en loüanges; qu'elle ne nous emporte pas une partie considerable de nôtre temps; qu'elle ne soit pas une source d'amusemens & d'inutilitez; qu'elle inspire la pieté, & qu'elle ressente la modestie; & que si elle fait paroistre aux hommes la bonté & la douceur de J. C., ce ne soit que pour

leur inspirer la fuite & l'aversion de l'esprit du monde, & pour les porter à mener une vie toute Chrestienne.

Il ne faut pas neanmoins prendre jamais pour regle generale de pratiquer la civilité envers tout le monde; car il y a des gens dont on ne sçauroit se défaire que par quelque espece d'incivilité, & qui nous accableroient de visites & de billets, si on leur témoignoit de la complaisance. Il faut donc par necessité faire paroistre à ces personnes quelque froideur, de peur qu'ils ne nous ravissent ce que nous avons de plus precieux qui est nôtre temps. Si l'on peut se soustraire à ce commerce inutile sans leur donner sujet de plaindre, à la bonne heure: mais si l'on ne le peut, il vaut mieux qu'ils se plaignent de nous, que non pas que l'on nous puisse reprocher avec justice ce que dit l'Ecriture, que les étrangers ont dévoré tout ce qui étoit de plus necessaire pour soûtenir nôtre vie, sans que nous nous en soyons apperceus. *Comederunt alieni robur ejus, & nescivit.*



DE

DE LA GRANDEUR.

PREMIERE PARTIE.

De la nature de la Grandeur, & des devoirs des Inferieurs envers les Grands.

CHAPITRE I.

Instincts contraires des hommes à l'égard de la grandeur. Celui qui porte à honorer les Grand plus fort que celui qui porte à les mépriser. Source de mépris de la grandeur dans les Philosophes pauvres & riches. Qu'il n'y a que la Religion qui nous puisse faire connoistre ce qui lui est dû.

LEs Hommes ont des instincts tout contraires à l'égard de la Grandeur, qui naissent neanmoins également de leur corruption naturelle. Ils l'aiment; ils

la haïssent; ils l'admirent; ils la méprisent. Ils l'aiment, parce qu'ils y voyent tout ce qu'ils desirent, les richesses, le plaisir, l'honneur, la puissance. Ils la haïssent parce qu'elle les rabaisse & les humilie, & qu'elle leur fait sentir la privation où ils sont de ces biens qu'ils aiment. Ils l'admirent, parce qu'ils en sont éblouïs. Ils la méprisent aussi quelquefois, ou ils font semblant de la mépriser, afin de s'élever dans leur imagination au dessus des Grands, & de se bâtir ainsi une grandeur imaginaire, par le rabaissement de ceux qui sont l'objet de l'admiration des personnes du commun.

Mais quoi qu'ils éprouvent tous ces divers mouvemens, il faut avoüer neanmoins que ceux qui portent à honorer & à estimer les Grands, sont beaucoup plus forts & plus agissans, parce qu'ils regardent les plus naturels objets de la concupiscence, au lieu que la haine qu'on a pour la Grandeur est étouffée en quelque sorte par le besoin continuel que l'on a des Grands, qui plie insensiblement l'ame au respect & à l'estime pour cet état. On desespere de pouvoir s'élever aussi haut qu'eux; & l'on aime mieux étre participant de leurs biens en se soûmettant à eux.

Le mépris humain de la Grandeur, ne se rencontre donc d'ordinaire qu'en certaines gens qui couvrent leur orgueil du nom de Philosophie, & qui ne pouvant satisfaire

leur

leur ambition en se faisant grands, tâchent de satisfaire leur malignité en rabaissant ceux qui le sont. *Puisque nous ne pouvons parvenir à la Grandeur, vangeons nous à en médire*, disoit assez agreablement Montagne pour exprimer ce sentiment naturel d'orgueil.

Que s'il s'est trouvé quelques philosophes, qui ayant sujet d'être contens de leur fortune selon le monde, n'ont pas laissé de mépriser en apparence la Grandeur dans leurs discours & dans leurs écrits; c'est par une vanité encore plus ingenieuse & plus deliée. Ces gens se sont bien donné de garde de se dépoüiller réellement de leurs richesses, & Seneque a eu grand soin de se munir de maximes contre ce dépoüillement effectif. *C'est*, dit-il, *la marque d'une ame foible de ne pouvoir souffrir les richesses. Infirmi est animi pati non posse divitias.* Pourquoi donc fait-il tant de beaux discours contre les Grands & contre les riches? C'est qu'il a voulu joindre ensemble la gloire humaine de la Grandeur, & la gloire philosophique du mépris de la Grandeur; afin d'être estimé non seulement par les personnes du commun qui honorent les Grands; mais aussi par les philosophes qui les méprisent. Ces divers sentimens également injustes & corrompus font voir clairement qu'il ne faut point suivre la concupiscence dans les mouvemens qu'elle nous inspire

pour & contre les Grands : & nous nous devons même défier de nôtre raiſon, à cauſe du commerce & de la liaiſon qu'elle a avec les paſſions qui la corrompent d'ordinaire à l'égard de leurs objets. Il faut chercher des lumieres plus ſeures & moins ſuſpectes : & il n'eſt pas poſſible d'en trouver ailleurs que dans la Religion Chreſtienne, parce qu'il n'y a qu'elle qui connoiſſe veritablement la concupiſcence, & qui puiſſe ainſi ſeparer de la grandeur les faux avantages que nôtre ambition lui donne ; & lui conſerver les veritables que nôtre malignité lui voudroit ravir. C'eſt par les lumieres qu'elle nous donne qu'il eſt facile de reconnoiſtre que la raiſon humaine nous pourroit peut-être bien convaincre que l'idée commune que les hommes ſe forment de la Grandeur, eſt toute fauſſe & toute trompeuſe, parce qu'elle n'eſt fondée que ſur la corruption de leur cœur, & ſur les faux jugemens qu'elle produit. Car voici de quelle ſorte ils compoſent cette idée. Ils aiment la puiſſance, les richeſſes, les plaiſirs. Ils voyent que les Grands en ſont poſſeſſeurs. Ils les eſtiment donc heureux. Ils preferent par là leur état à celui de ceux qui ſont privez de ces biens, & par cette preference ils les élevent au deſſus des autres hommes. Ce jugement eſt déja faux & trompeur. Car le plaiſir, les richeſſes, la puiſſance, ne ſont point des biens dans l'état preſent de l'homme.

me. Ils ne paroissent tels qu'à la concupiscence, & ils paroissent au contraire de grands maux à la raison éclairée par la foi, parce que ce sont de grands empeschemens à la pieté & au salut. Mais les hommes ne s'arrestent pas là. Comme ils voyent que le jugement qu'ils portent de l'état des Grands ne leur est pas particulier, que la pluspart des autres hommes en jugent comme eux, & qu'ils ont tous pour cet état des sentimens d'estime & d'admiration, ils composent de ces jugemens qu'ils connoissent & dans eux, & dans les autres, une nouvelle baze pour rehausser la grandeur, & ils considerent ainsi les Grands environnez d'une grande troupe d'admirateurs qui les regardent comme infiniment élevez au dessus des autres hommes.

C'est l'idée que la concupiscence nous donne de cet état: mais il ne faut qu'un peu de lumiere pour en connoistre la fausseté. Car tous ces jugemens qui relevent les Grands au dessus des autres n'étant que de vaines phantaisies qui naissent de la corruption & de l'aveuglement des hommes, il est clair que cette Grandeur dont ils sont le fondement, n'est qu'un phantôme sans solidité.

La Philosophie nous pourroit bien conduire jusqu'à reconnoistre en partie la fausseté de cette idée; mais si nous n'avons point d'autres lumieres que celles qu'elle

nous fournit : en nous délivrant d'une erreur, elle nous engagera dans une autre, qui est de nous faire croire que les Grands ne sont dignes d'aucun honneur ni d'aucun respect. Et en effet, cette conclusion suivroit necessairement de ces principes, si la Grandeur n'étoit fondée que sur cét amas de faux jugemens & de faux biens. Car je ne dois pas honorer une personne, parce qu'elle est plus miserable que moi : & l'illusion qui feroit croire aux Grands que leur état est heureux, parce qu'il paroist tel à un grand nombre de personnes abusées, ne meriteroit que de la pitié, & non du respect & de l'estime.

Cependant l'Ecriture nous avertit qu'il y a un devoir d'honneur à l'égard des Grands, & que la pieté chrestienne s'en doit acquiter. Or la pieté qui est inseparable de la verité, ne peut honorer que ce qui est veritablement digne d'honneur. On peut dire même qu'il faut qu'il y ait quelque chose de Dieu dans la Grandeur, puisque l'Ecriture nous assurant d'une part qu'on doit honorer les Grands, nous enseigne de l'autre que l'honneur n'est dû qu'à Dieu, *Soli Deo honor & gloria.* D'où il s'ensuit qu'il faut qu'on puisse honorer Dieu en honorant les Grands, & qu'il y a quelque chose de Dieu en eux à quoi l'on peut rapporter l'honneur qu'on leur rend. Mais pour sçavoir ce que c'est, il est necessaire de remonter jus-

jusqu'à l'établissement & à l'origine même de la Grandeur.

CHAPITRE II.

Comment la concupiscence, la raison & la religion s'unissent pour former la Grandeur. Consequence de cette doctrine avantageuse aux Rois & aux Monarchies successives.

LA concupiscence, la raison, & la Religion s'unissent diversement pour former cet état que l'on appelle Grandeur. La concupiscence le desire par orgueil. La raison l'approuve par la vuë du besoin qu'en ont les hommes: Et la religion le confirme par l'autorité de Dieu même. Et pour sçavoir de quelle sorte cela se fait, il faut considerer que si les hommes étoient demeurez dans l'innocence, il n'y auroit point eu de Grands parmi eux; puisqu'ils seroient nez égaux; & qu'ils seroient demeurez dans cette égalité de la nature. L'homme n'est pas fait proprement pour commander aux hommes, comme dit S. Gregoire, parce que la volonté d'un homme n'est pas la regle de celle d'un autre, & qu'ils ont tous

pour unique regle la Loi de Dieu, qu'ils auroient tous connuë assez clairement avant le peché, pour n'avoir besoin de l'apprendre de personne.

Si la Grandeur n'est donc pas toûjours un desordre en elle-même, elle est au moins toûjours un effet du dés-ordre de la nature, & une suite necessaire du peché. Car comme l'état d'innocence ne pouvoit admettre d'inégalité; l'état du peché ne peut souffrir d'égalité. Chaque homme voudroit étre le maître & le tyran de tous les autres: & comme il est impossible que chacun reüssisse dans ce dessein, il faut par necessité, ou que la raison y apporte quelque ordre, ou que la force le fasse, & que les plus puissans devenans les maistres, les foibles demeurent assujettis.

La raison ne reconnoist pas seulement que cet assujettissement des hommes à d'autres hommes est inévitable, mais aussi qu'il leur est tres-avantageux & tres-necessaire. Elle sçait que la lumiere de l'homme est trop foible depuis le peché pour le pouvoir conduire méme dans les choses qui ne regardent que la vie civile, & que sa volonté est trop corrompuë pour le faire demeurer en paix dans une condition reglée. Elle voit donc qu'il est necessaire qu'il y ait quelque loi grossiere qui le lie à ses devoirs, qui est celle de l'empire & de la domination. Ainsi elle trouve bon qu'on établisse des reglemens & des polices, & que l'on donne à cer-

certaines perſonnes le pouvoir de les faire obſerver aux autres. Elle approuve que l'on regle toutes les choſes humaines, & que pour éviter les conteſtations on donne la préference aux uns au deſſus des autres. En un mot, non ſeulement elle conſent à l'établiſſement de la Grandeur, mais elle regarde cet ordre comme le chef-d'œuvre de l'eſprit humain, & comme la choſe la plus utile qui ſoit dans le monde.

Mais ce qu'il faut bien remarquer, c'eſt qu'encore que la concupiſcence deſire la Grandeur, & que la raiſon humaine en approuve l'établiſſement: ni l'une ni l'autre ne ſuffiſent neanmoins pour la rendre legitime. Car les hommes n'eſtant pas à eux, ils ne peuvent diſpoſer ni des autres, ni d'eux mêmes. Dieu ſeul eſt leur maître ſouverain; & ce ſeroit un attentat criminel à eux d'en reconnoiſtre, ou d'en établir un autre ſans ordre. Si une troupe d'eſclaves aſſemblez dans une priſon, déferoit à quelques-uns d'eux le droit de vie & de mort ſur tous les autres, le maiſtre ſe mocqueroit de cét abliſſement temeraire, & il puniroit celui qui auroit uſé de ce droit comme un uſurpateur & comme un tyran; parce que ce droit lui appartenant, il n'y a que lui qui puiſſe le communiquer & le tranferer à un autre. Or nous ſommes tous dans cet état à l'égard de Dieu, c'eſt à dire que nous ſommes ſes eſclaves, & par conſequent nous ne pou-

vons disposer de nous-mêmes que par ses ordres. Ce seroit donc en vain que les hommes donneroient à certain d'entr'eux le droit & le pouvoir de gouverner les autres, si Dieu ne joignoit son autorité à leur choix. Et c'est pourquoi selon la doctrine de saint Augustin tous les supplices seroient des meurtres & des homicides, si Dieu, qui est le seul maître de la vie & de la mort des hommes, ne leur avoit donné le pouvoir de faire mourir ceux qui violeroient les loix de la nature, & qui troubleroient leur societé. Mais nous apprenons de l'Escriture qu'il l'a fait, & qu'il a confirmé par son autorité ces établissemens humains; qu'il approuve que les hommes se lient ensemble par des loix & des polices; qu'il leur donne pouvoir de choisir quelques-uns d'entr'eux pour les faire observer, & qu'il communique son pouvoir à ces personnes choisies pour gouverner ceux qui leur sont soûmis.

Ce ne sont point là de vaines speculations: ce sont des veritez decidées par l'Ecriture. Car c'est l'Apostre saint Paul qui nous enseigne que toute puissance vient de Dieu. *Non est potestas nisi à Deo.* Qu'elles sont établies de Dieu. *Quæ autem sunt, à Deo ordinatæ sunt.* Que qui leur resiste, resiste à l'ordre de Dieu. *Qui resistit potestati, Dei ordinationi resistit.* Que ceux qui gouvernent les peuples sont les ministres de Dieu

Dieu pour recompenser le bien & punir le mal. ***Dei minister est tibi in bonum , Dei minister est vindex in iram.*** Et il donne ainsi aux Princes le même titre qu'il se donne à lui-même comme Apostre. ***Sic nos existimet homo ut ministros Christi.***

Et par là il paroist que la Grandeur est une participation de la puissance de Dieu sur les hommes , qu'il communique aux uns pour le bien des autres : Que c'est un ministere qu'il leur confie , & qu'ainsi n'y ayant rien de plus réel & de plus juste que l'autorité & la puissance de Dieu, il n'y a rien de plus réel & de plus juste que la Grandeur dans ceux à qui il la communique veritablement, & qui n'en sont point usurpateurs.

C'est par cette doctrine qu'il est facile de comprendre , qu'encore que la royauté & les autres formes de gouvernement viennent originairement du choix & du consentement des peuples ; neanmoins l'autorité des Rois ne vient point du peuple , mais de Dieu seul. Car Dieu a bien donné au peuple le pouvoir de se choisir un gouvernement. Mais comme le choix de ceux qui élisent l'Evêque , n'est pas ce qui le fait Evêque , & qu'il faut que l'autorité pastorale de J. C. lui soit communiquée par son ordination : aussi ce n'est point le seul consentement des peuples qui fait les Rois : c'est la communication que Dieu leur fait de sa Royauté & de sa puissance qui les établit

Rois

Rois legitimes, & qui leur donne un droit veritable sur leurs sujets. Et c'est pourquoi l'Apôtre n'appelle point les Princes Ministres du peuple; mais il les appelle *Ministres de Dieu*, parce qu'ils ne tiennent leur puissance que de Dieu seul. Et de là on peut tirer une consequence tres-avantageuse pour les Monarchies successives. C'est qu'encore que l'établissement de cette sorte de gouvernement ait dépendu du peuple dans son origine par le choix qu'il a fait d'une certaine famille, & par l'institution de l'ordre pour la succession du Royaume: neanmoins cet ordre étant une fois établi, il n'est pas en la liberté du peuple de le changer. Car l'autorité de faire des loix ne reside plus dans le peuple qui s'en est dépoüillé, & qui a eu raison de s'en dépoüiller, n'y ayant rien de plus avantageux pour son propre bien: mais elle reside dans le Roi à qui Dieu communique sa puissance pour le regir. Et ainsi comme dans un Estat successif, les Rois ne peuvent mourir, les peuples n'étant jamais sans Roi; ils ne sont jamais en état de faire de nouvelles loix pour changer l'ordre de la succession, & ils n'ont jamais d'autorité legitime pour le faire, puisqu'elle reside toûjours en celui à qui Dieu la communique selon l'ordre auquel les peuples se sont volontairement assujettis.

Il est clair aussi par le même principe, qu'il n'est jamais permis à personne de se-

sou-

ſoulever contre ſon Souverain, ni de s'engager dans une guerre civile. Car la guerre ne ſe peut faire ſans autorité, & ſans une autorité ſouveraine, puis qu'on y fait mourir les hommes, ce qui ſuppoſe un droit de vie & de mort. Or ce droit dans un Eſtat Monarchique n'appartient qu'au Roi ſeul & à ceux qui l'exercent ſous ſon autorité. Ainſi ceux qui ſe revoltent contre lui, ne l'ayant point, commettent autant d'homicides qu'ils font perir d'hommes par la guerre civile, puiſqu'ils les font mourir ſans pouvoir & contre l'ordre de Dieu. C'eſt en vain qu'on prétendroit les juſtifier par les des-ordres de l'état auſquels ils font ſemblant de vouloir remedier. Car il n'y a point de desordre qui puiſſe donner droit à des ſujets de tirer l'épée, puis qu'ils n'ont point le droit de l'épée, & qu'ils ne s'en peuvent ſervir que par l'ordre de celui qui la porte par l'ordre de Dieu.

CHA-

CHAPITRE. III.

Que cette autorité passe aux Magistrats & aux Princes du Sang. Resolution de la question proposée par où les Grands sont dignes de respect.

CEtte Puissance Royale & ce droit de gouverner les peuples, qui appartiennent essentiellement à Dieu, & qu'il communique aux hommes pour le bien des hommes, comme nous avons déja dit, resident bien à la verité dans les Rois avec éminence; mais ils passent d'eux à tous leurs Ministres, & à tous ceux qui sont employez sous eux à gouverner les peuples & à y maintenir l'ordre. De sorte qu'ils comprennent toute l'autorité qui remuë & regle les états, & qui est differemment partagée selon les differens emplois & les divers ministeres. Qui que ce soit qui la possede, est Ministre de Dieu, par la part qu'il a à l'autorité de Dieu.

L'on doit dire le même de certaines Grandeurs qui consistent plus dans un rang que dans une autorité réelle, comme la qualité de Prince du Sang, qui donne bien à ceux qui la possedent un rang fort élevé au dessus

ſus des autres, mais qui n'enferme point de juriſdiction, à moins qu'elle ne ſoit jointe à d'autres miniſteres & à d'autres charges. Car ce rang même eſtant une eſpece d'autorité, & il vient de même de l'ordre de Dieu. Les choſes humaines ayant beſoin d'eſtre reglées, & ne pouvant ſubſiſter ſans ordre, il a eſté neceſſaire d'établir ces preéminences, & de faire que quelques-uns euſſent droit d'eſtre preferez aux autres. Et cette preference a juſtement eſté accordée aux Princes du ſang par une ſuite naturelle de l'eſprit des Monarchies ſucceſſives. Car cette forme de Gouvernement conſiſtant eſſentiellement dans le choix que le peuple fait d'une certaine famille pour être gouverné par ceux qui en ſont, ſelon l'ordre de leur naiſſance, il eſt clair que comme tous ceux de cette famille ont droit à la Royauté, & qu'ils y peuvent parvenir ſelon leur rang, il eſt neceſſaire que les peuples ſoient accoûtumez de longue main à les regarder avec plus de reſpect que les autres.

C'eſt par ces principes qu'on peut reſoudre la queſtion propoſée par où les Grands ſont dignes de reſpect. Ce n'eſt ni par leurs richeſſes, ni par leurs plaiſirs, ni par leur pompe. C'eſt par la part qu'ils ont à la Royauté de Dieu, que l'on doit honorer en leur perſonne, ſelon la meſure qu'ils la poſſedent. C'eſt par l'ordre dans lequel Dieu les a placez, & qu'il a diſpoſé par ſa pro-

providence. Ainſi cette ſoûmiſſion ayant pour objet une choſe qui eſt vrayement digne de reſpect, elle ne doit pas ſeulement eſtre exterieure & de pure ceremonie; mais elle doit auſſi eſtre interieure, c'eſt à dire, qu'elle doit enfermer la reconnoiſſance d'une ſuperiorité & d'une grandeur réelle dans ceux qu'on honore. C'eſt pourquoi l'Apoſtre recommande aux Chreſtiens d'eſtre aſſujettis aux Puiſſances, non ſeulement par la crainte de la peine, mais auſſi par un motif de conſcience: ***Non ſolum propter iram, ſed etiam propter conſcientiam.***

CHAPITRE. IV.

Pompes & richeſſes neceſſaires aux Grands. Et que les reſpects exterieurs leur ſont dûs, & même en un ſens les reſpects interieurs. Retenuë qu'on doit garder en parlant des Grands.

LA pompe & l'éclat qui accompagne l'eſtat des Grands, n'eſt pas ce qui les rend effectivement dignes d'honneur; mais c'eſt neanmoins ce qui les fait honorer par la pluſpart du monde. Et parce qu'il eſt bon

bon qu'ils ſoient honorez, il eſt juſte auſſi que la Grandeur ſoit jointe a quelque magnificence exterieure. Car les hommes ne ſont nullement aſſez ſpirituels pour reconnoiſtre & pour honorer en eux l'autorité de Dieu, s'ils la voyoient en un eſtat qui fuſt l'objet ordinaire de leur mépris & de leur averſion. Ainſi afin que la Grandeur faſſe l'impreſſion qu'elle doit faire ſur leur eſprit, il faut qu'elle en faſſe premierement ſur leurs ſens. C'eſt ce qui rend les richeſſes neceſſaires aux Grands à proportion du degré auquel ils ſont élevez; puiſque c'eſt par les richeſſes qu'ils ſe conſervent la bienſeance neceſſaire à leur condition, ſans laquelle elle deviendroit inutile aux hommes. C'eſt donc un excez viſible que ce que Tertullien enſeigne: *Que toutes les marques de dignité & de puiſſance, & tous les ornemens attachez aux charges, ſont deffendus aux Chreſtiens, & que* J. C. *a mis toutes ces choſes entre les pompes du diable, en paroiſſant dans un eſtat éloigné de toute pompe & de tout éclat.* Car la Religion Chreſtienne n'eſt jamais contraire à la vraye raiſon; & ſi J. C. n'a pas voulu ſe reveſtir exterieurement de cette magnificence, ce n'eſt pas qu'il l'ait abſolument condamnée; mais c'eſt qu'elle n'eſtoit pas conforme à ſon miniſtere, qui étoit de montrer même par ſa vie exterieure la diſpoſition où tous ſes Diſciples devoient étre interieurement. Les Grands

Grands doivent donc apprendre de la vie de J. C. à n'aimer pas la pompe & l'éclat, & non pas à s'en dépoüiller absolument, à moins que Dieu ne leur inspire le mouvement de quitter tout à fait le monde. Mais on ne se doit pas estonner de cet excez de Tertullien, puisqu'il enseigne bien dans le même livre, qu'il est absolument deffendu aux Chrestiens de juger de la vie & de l'honneur des hommes: ce qui manifestement est contre la doctrine & contre la pratique de l'Eglise.

Outre la pompe & l'éclat, les respects exterieurs que les inferieurs rendent aux Grands, sont encore une des suites legitimes de leur condition. Car encore qu'ils ne soient peut-être dans leur origine que des inventions de l'orgueil humain, qui est bien aise de joüir de la Grandeur par la veuë de l'abbaissement des autres; il faut pourtant reconnoistre que ces déferences & ces respects sont d'eux-mêmes utiles & raisonnables, & que quand l'orgueil ne les auroit pas introduits, la raison auroit dû les inventer. Car il est utile & juste que les Grands soient honorez par une reconnoissance sincere & veritable de l'ordre de Dieu qui les éleve au dessus des autres. Or les hommes ont une telle opposition à s'humilier sous d'autres & à les reconnoistre pour plus grands qu'eux, que pour y accoûtumer leur ame, il faut en quelque sorte y accoûtu-

tumer leur corps, afin que l'ame en prenne insensiblement le pli & la posture, & passe de la ceremonie à la verité. Et c'est pourquoi il a esté bon que ces respects exterieurs fussent incommodes, parce qu'autrement elle ne se seroit pas apperceuë qu'ils sont destinez à honorer les Grands, & elle auroit pû s'y attacher pour le seul plaisir ou pour la commodité qu'elle y auroit trouvée, & les rendre ainsi indifferemment à tout le monde; ce qui n'auroit point produit cét effet d'imprimer insensiblement dans l'esprit des sentimens de reverence pour ceux qu'on honore de cette sorte.

Ceux donc qui ont dit, qu'y ayant deux sortes de Grandeurs, l'une naturelle, & l'autre d'établissement, nous ne devons les respects naturels qui consistent dans l'estime & dans la soûmission d'esprit qu'aux Grandeurs naturelles, & que nous ne devons aux Grandeurs d'établissement, que des honneurs d'établissement, c'est-à-dire de certaines ceremonies inventées par les hommes pour honorer les dignitez qu'ils ont établies, doivent ajoûter, pour rendre cette pensée tout à fait vraye, qu'il faut que ces ceremonies exterieures naissent d'un mouvement interieur, par lequel on reconnoisse dans les Grands une veritable superiorité. Car leur état enfermant, comme nous avons dit, une participation de l'autorité de Dieu, il est digne d'un respect veri-

rita-

ritable & interieur : & tant s'en faut que les Grands n'ayent droit d'exiger de nous que ces ſortes de ceremonies exterieures, ſans aucun mouvement de l'ame qui y réponde, qu'on peut dire au contraire qu'ils n'ont droit d'exiger ces ceremonies, qu'afin d'imprimer dans l'eſprit les ſentimens juſtes que l'on doit avoir pour leur état. De ſorte que lors qu'ils connoiſſent aſſez certaines perſonnes pour étre aſſurez qu'elles ſont à leur égard dans la diſpoſition où elles doivent étre, ils les peuvent diſpenſer de ces devoirs exterieurs, parce qu'ils n'ont plus alors leur fin & leur utilité.

Il eſt vrai que ce reſpect qui eſt dû aux Grands, ne doit pas corrompre nôtre jugement à leur égard, ni nous faire eſtimer en eux ce qui n'eſt pas eſtimable. Il eſt compatible avec la connoiſſance de leurs défauts & de leurs miſeres, & il n'oblige nullement à ne leur pas preferer interieurement ceux qui ont plus de biens réels & de Grandeurs naturelles. Mais comme l'honneur leur eſt û, qu'il eſt utile qu'ils ſoient honorez ; & que le commun du monde n'a pas aſſez de lumiere ni d'équité pour condamner les défauts, ſans mépriſer ceux en qui ils les remarquent, on eſt obligé de demeurer en une extréme retenuë en parlant des Grands, & de tous ceux à qui l'honneur eſt neceſſaire. Cette parole de l'Ecriture : *Ne parlez point mal du Prince de voſtre peu-*

peuple, s'entendant de tous les Superieurs, tant Ecclesiastiques, que seculiers ; & generalement de tous ceux qui participent à la puissance de Dieu. C'est pourquoi c'est une chose tres-contraire à la veritable piété, que la liberté que le commun du monde se donne de décrier la conduite de ceux qui gouvernent. Car outre que l'on en parle souvent temerairement & contre la verité, parce qu'on n'en est pas toûjours assez informé; on en parle presque toûjours avec injustice, parce que l'on imprime dans les autres par ces sortes de discours une disposition contraire à celle que Dieu les oblige d'avoir pour ceux dont il se sert pour les gouverner.

CHAPITRE V.

Qu'il est beaucoup meilleur d'avoir attaché la Grandeur à la naissance, qu'au merite.

IL y en a qui voudroient au moins que cette autorité qu'il faut respecter, fust toûjours jointe au merite, & qui traittent d'injustes toutes les loix qui l'ont attachée à des qualitez exterieures. Ils triomphent en attaquant celles qui font dépendre la Grandeur de la naissance. On ne choisit pas, di-

ſent-ils, pour gouverner un batteau celui qui eſt de meilleure maiſon. Pourquoi le fait-on donc à l'égard des Royaumes & des Empires ? Mais c'eſt qu'ils ne connoiſſent pas le fonds de la foibleſſe & de la corruption des hommes. Ils raiſonneroient bien, ſi les hommes étoient juſtes & raiſonnables; mais ils raiſonnent tres-mal, parce qu'ils ne le ſont pas, & qu'ils ne le ſeront jamais. L'injuſtice naturelle & ineffaçable du cœur des hommes, rend ce choix, non ſeulement raiſonnable, mais le chef-d'œuvre de la raiſon. Car qui choiſirons-nous ? Le plus vertueux, le plus ſage, le plus vaillant. Mais nous voilà incontinent aux mains: chacun dira qu'il eſt ce plus vertueux, ce plus vaillant, ce plus ſage. Attachons donc nôtre choix à quelque choſe d'exterieur & d'inconteſtable. Il eſt le fils aiſné du Roi. Cela eſt net. Il n'y a point à douter. La raiſon ne peut mieux faire; car la guerre civile eſt le plus grand de tous les maux.

Cette penſée eſt de M. Paſcal.

Ce qui eſt vrai de la Royauté, l'eſt encore des premiers rangs d'un Eſtat. Ne vaudroit-il pas mieux, dira-t'on, qu'il y euſt des Princes de merite, que des Princes de naiſſance, & que l'on pût monter par la vertu plus haut que par cette vaine qualité ? N'eſt-il pas injuſte qu'un General d'armée, aprés avoir conquis des Provinces, ſoit obligé de ceder à un Prince du Sang, ſans experience & ſans eſprit ? Non, cela n'eſt point

point injuſte. C'eſt au contraire la plus belle invention que la raiſon ait pû trouver pour adoucir la fierté de la Grandeur, & pour la décharger de la haine & de l'envie des inferieurs. Si l'on n'étoit Grand que par le merite, l'élevation des Grands ſeroit un avertiſſement continuel qu'on les a preferez à bien des gens qui croyent les ſurpaſſer en merite.

Mais en attachant la Grandeur à la naiſſance, l'on calme l'orgueil des inferieurs, & l'on leur rend la Grandeur de beaucoup moins incommode. Il n'y a pas de honte à ceder, quand on peut dire, je dois cela à ſa naiſſance. Cette raiſon convainc l'eſprit ſans le bleſſer par le dépit & la jalouſie. Il y eſt accoûtumé; & il ne ſe revolte point contre un ordre établi qui ne lui eſt point injurieux.

Un autre avantage qui arrive de cét établiſſement, eſt que l'on peut avoir des Princes ſans orgueïl, & que les Grands peuvent étre humbles. Car il n'y a point d'orguëil à demeurer dans l'état où l'on eſt né, & où la providence de Dieu nous a mis, pourveu que l'on en uſe ſelon les fins de Dieu. L'on peut avec cela conſerver des ſentimens d'humilité dans ſon cœur, connoiſtre ſes défauts & ſes miſeres, & regarder ſa condition comme une choſe étrangere, dont l'ordre de Dieu nous a reveſtus. Mais qu'il eſt difficile d'étre humble lorſque l'on conſi-

dere son élevation comme le fruit de ses travaux & de son merite, lorsque l'on l'a prévenuë par ses desirs; que l'on se l'est procurée par son addresse, & qu'elle nous donne lieu de croire qu'elle nous étoit deuë, & que nous surpassons autant les autres en merite, que nous les surpassons en dignité. Non seulement cette sorte d'élevation nourrit l'orgueïl, mais on n'y arrive même ordinairement que par la porte de l'ambition; Car on sçait assez que ce qui est destiné au merite, s'emporte ordinairement par brigue & par cabale, & qu'ainsi on y arrive souvent sans merite, & presque toûjours sans vocation, puisque l'on s'y appelle soi-même par une recherche ambitieuse. Mais au moins ceux qui sont Grands par naissance, peuvent dire avec verité qu'ils sont appellez à leur état, & que c'est Dieu qui les a faits Grands. Ainsi en pratiquant fidellement les devoirs de leur condition, ils sont sans doute plus en état d'attirer sur eux les graces de Dieu, que ceux qui s'y étant élevez en se poussant dans le monde par des motifs tous charnels, devroient plûtost penser à en sortir, qu'à y demeurer, puisqu'ils ne peuvent avoir de juste confiance que Dieu les ait élevez à un état où leur seule ambition les auroit portez.

CHAPITRE VI.

Autre raiſon d'honorer les Grands, qui naiſt des avantages que l'on en tire. Que la cupidité prend dans le monde la place de la charité, pour remplir les beſoins des hommes, & que c'eſt l'ordre politique qui la regle, & qui l'applique au ſervice des hommes. Cauſe de l'ingratitude des hommes. Que la Religion la doit corriger.

CEtte maniere d'honorer les Grands en conſiderant en eux la part qu'ils ont à l'autorité de Dieu, eſt d'autant plus utile à la ſocieté publique, qu'eſtant independante des qualitez perſonnelles, elle l'eſt auſſi du caprice des jugemens que l'on emporte, & ainſi elle eſt fixe & invariable. En voicy encore une autre de même nature. C'eſt que quels qu'ils ſoient, ils ne laiſſent pas d'eſtre les miniſtres dont Dieu ſe ſert pour procurer aux hommes les plus grands & les plus eſſentiels des biens qui ſoient dans le monde. Car on ne joüit de ſon bien; on ne voyage ſans danger; on ne demeure en repos

maiſon ; on ne reçoit les avantages du commerce ; on ne tire des ſervices de l'induſtrie des autres hommes & de la ſocieté humaine, que par le moyen de l'ordre politique. S'il étoit détruit, on ne pourroit dire qu'on poſſede rien. Tous les hommes ſeroient ennemis les uns des autres, & il y auroit une guerre generale entr'eux, qui ne ſe décideroit que par la force.

Il n'y a donc perſonne qui n'ait de tresgrandes obligations à l'ordre politique ; & pour les comprendre mieux, il faut conſiderer que les hommes eſtant vuides de charité par le déreglement du peché, demeurent neanmoins pleins de beſoins, & ſont dépendans les uns des autres dans une infinité de choſes. La cupidité a donc pris la place de la charité pour remplir ces beſoins, & elle le fait d'une maniere que l'on n'admire pas aſſez, & où la charité commune ne peut atteindre. On trouve par exemple preſque par tout en allant à la campagne, des gens qui ſont preſts de ſervir ceux qui paſſent, & qui ont des logis tout preparez à les recevoir. On en diſpoſe comme on veut. On leur commande, & ils obeïſſent. Ils croyent qu'on leur fait plaiſir d'accepter leur ſervice. Ils ne s'excuſent jamais de rendre les aſſiſtances qu'on leur demande. Qu'y auroit-il de plus admirable que ces gens, s'ils eſtoient animez de l'eſprit de charité ? C'eſt la cupidité qui les fait agir,

& qui le fait de si bonne grace, qu'elle veut bien qu'on lui impute comme une faveur de l'avoir employée à nous rendre ces services.

Quelle charité seroit-ce que de bâtir une maison toute entiere pour un autre; de la meubler, de la tapisser, de la lui rendre la clef à la main? La cupidité le fera gayement. Quelle charité d'aller querir des remedes aux Indes; de s'abaisser aux plus vils ministeres, & de rendre aux autres les services les plus bas & les plus penibles? La cupidité fait tout cela sans s'en plaindre.

Il n'y a donc rien dont on tire de plus grands services que de la cupidité même des hommes. Mais afin qu'elle soit disposée à les rendre, il faut qu'il y ait quelque chose qui la retienne. Car si on la laisse à elle même, elle n'a ni bornes, ni mesures. Au lieu de servir à la societé humaine, elle la détruit. Il n'y a point d'excez dont elle ne soit capable lors qu'elle n'a point de liens; son inclination & sa pente allant droit au vol, aux meurtres, aux injustices, & aux plus grands dereglemens.

Il a donc falu trouver un art pour regler la cupidité, & cet art consiste dans l'ordre politique qui le retient par la crainte de la peine, & qui l'applique aux choses qui sont utiles à la societé. C'est cét ordre qui nous donne des Marchands, des Medecins, des Artisans, & generalement tous ceux qui

contribuent aux plaisirs, & qui soulagent les necessitez de la vie. Ainsi nous en avons obligation à ceux qui sont les conservateurs de cét ordre; c'est à dire à ceux en qui reside l'autorité qui regle & entretient les Estats.

Qui n'admireroit un homme qui auroit trouvé l'art d'apprivoiser les lions, les ours, les tigres, & les autres bestes farouches, & de les faire servir aux usages de la vie. Or c'est ce que fait l'ordre des Estats; car les hommes pleins de cupidité, sont pires que des tigres, des ours & des lions. Chacun d'eux voudroit devorer les autres: cependant par le moyen des loix & des polices, on apprivoise tellement ces bestes feroces, que l'on en tire tous les services humains que l'on pourroit tirer de la plus pure charité.

L'ordre politique est donc une invention admirable que les hommes ont trouvée, pour procurer à tous les particuliers les commoditez dont les plus grands Rois ne sçauroient joüir, quelques nombres d'officiers qu'ils ayent, & quelques richesses qu'ils possedent, si cet ordre étoit détruit. Combien faudroit-il qu'un homme, sans cette invention, eust de richesses & de serviteurs pour se procurer simplement les avantages dont un bourgeois de Paris joüit avec quatre mille livres de rente? Combien faudroit-il qu'il eust de vaisseaux pour en

en-

envoyer en toutes les parties du monde, afin que les uns lui apportassent des remedes, les autres des étoffes, les autres des curiositez, & des ouvrages de ces peuples éloignez? Combien faudroit-il qu'il eust de gens pour avoir des nouvelles reglément tous les huit jours, de tous les endroits de l'Europe? Quelles richesses suffiroient à l'entretien de tant de Courriers qui lui seroient necessaires pour envoyer en tous ces lieux differens, de tant de postes pour leur fournir des chevaux; de tant d'hostelleries pour les loger? Combien faudroit-il de soldats pour leur assurer les chemins, & les garantir des voleurs? Combien faudroit-il qu'il eust d'artisans pour son vivre, pour son logement, pour ses habits? Tous les arts estant enchainez, & ayant besoin les uns des autres, il se trouveroit qu'il auroit besoin de tous: & il ne lui suffiroit pas d'en avoir pour lui, il lui en faudroit pour tous ses Officiers, & pour tous ceux qui travailleroient pour lui, ce qui va à l'infini. Un simple bourgeois a tout cela, & il l'a sans peine, sans tracas, sans inquietude. On lui va querir tout ce dont il a besoin, à la Chine, au Perou, en Egypte, en Perse, & generalement par toute la terre. On l'exempte de la peine de preparer les vaisseaux. On le décharge de la risque & de tous les mauvais succez de ces voyages. On lui rend les chemins libres par toute l'Europe. On

lui dispose des Courriers pour lui en faire avoir des nouvelles. Il y a des gens qui passent toute leur vie à l'étude de la nature pour le guerir dans ses maladies, & qui sont aussi prests de le servir, que s'il les entretenoit à ses gages. Il peut dire avec verité, qu'il a un million d'hommes qui travaillent pour lui dans le Royaume. Il peut compter au nombre de ses Officiers tous les artisans de France, & même ceux des Estats voisins, puisqu'ils sont tous disposez à lui rendre service, & qu'il n'a qu'à leur commander, en y ajoûtant une certaine recompense establie, qui sont les moindres gages que l'on puisse donner à des Officiers. Tous ces gens qui travaillent pour lui ne l'incommodent point. Il n'est point obligé de pourvoir à leurs necessitez. Il n'est point chargé de faire leur fortune. Il ne faut point d'Officiers superieurs pour les gouverner, ni d'inferieurs pour les servir; ou s'il en faut, il n'est pas obligé de s'en mettre en peine. Qui peut assez estimer ces avantages qui égalent ainsi la condition des particuliers à celle des Rois, & qui les dispensant des inquietudes des grandes richesses, leur en procurent toutes les commoditez?

Mais ce qui rend la pluspart des gens insensibles à tout cela, est un principe de vanité & d'ingratitude qu'ils ont dans le cœur. Ils tirent en effet les mêmes avantages de

tous ceux qui travaillent pour le public, dans lequel ils sont compris, que s'ils ne travailloient que pour eux seuls. Leurs lettres sont également portées aux extremitez du monde par un courier qui en porte dix mille, que s'il n'en portoit qu'une seule. Ils sont aussi bien traitez par un Medecin qui en voit plusieurs autres, que s'il n'étoit attaché qu'à eux : & au contraire l'experience qu'il acquiert par les assistances qu'il rend aux autres, le rend plus capable de les servir dans leurs maladies. Neanmoins parce qu'ils sçavent qu'ils ne sont pas les seuls qui joüissent de ces biens, ils n'en sont point touchez. Leurs besoins sont également remplis, mais leur vanité n'est pas également satisfaite. Parce qu'ils n'ont pas droit de s'attribuer à eux en particulier tous ces gens qui leur rendent quelque service, ils ne comptent pour rien l'utilité qu'ils en tirent. Et quoi que celle que les autres en reçoivent, ne diminuë en rien la leur, elle leur en oste neanmoins le sentiment, & ils croyent n'avoir obligation à personne, parce qu'il y a une infinité de gens qui participant aux mémes biens, partagent avec eux cette obligation.

On ne fait pas méme de reflexion sur ces biens effectifs qu'on reçoit des Rois ou des Grands: comme l'on ne pense gueres, selon la pensée d'un Ancien, qu'on a grande obligation à la terre de nous soûtenir, & que

l'on seroit fort embarassé si elle nous manquoit à tout moment sous les pieds. Mais cét oubli des hommes est la preuve & non l'excuse de leur peu de gratitude. Car puisque ce sont des biens & de grands biens, & qu'on les reçoit de Dieu par le ministere des hommes; ils en doivent étre reconnoissans envers Dieu, & embrasser dans leur reconnoissance ceux dont il se sert pour les leur procurer, & qui sont les dépositaires de son autorité dans le monde. Ces obligations humaines étant justes, deviennent par cela même un devoir indispensable de Religion, parce que la Religion Chrestienne a pour regle la souveraine Justice, & qu'elle consiste toute à suivre cette regle. Et c'est pourquoi l'Apôtre recommande aux Chrestiens de prier pour les Rois & pour ceux qui regent sous eux l'état temporel: & ces prieres leur sont deuës quand ce ne seroit qu'à cause de la part qu'ils ont à maintenir la paix & le repos entre les hommes. Ainsi il y a de la faute à ne s'en pas acquitter & à negliger de prier pour les Rois: & l'on se rend indigne par là de joüir de tous les biens que Dieu procure aux hommes par leur ministere. Peu de personnes font assez de reflexion sur cela. On s'amuse à se plaindre en l'air des des-ordres du gouvernement, dont on juge souvent avec beaucoup de temerité, & l'on ne pense pas à satisfaire à la juste reconnois-

noissance que l'on doit à Dieu pour les biens qu'on reçoit de lui par le moyen de tout gouvernement reglé. Cependant ces biens sont infiniment plus considerables que les des-ordres vrais ou faux qui sont le sujet de ces murmures & de ces plaintes.



DE LA GRANDEUR.

SECONDE PARTIE.

Des obligations & des difficultez de la vie des Grands.

CHAPITRE I.

Qu'il n'est permis à aucun homme de suivre sa volonté ni de la faire suivre aux autres : qu'ainsi la Grandeur n'a pour but & pour employ que de faire obeïr Dieu. Crime que les Grands commettent en rapportant leur Grandeur à eux-mêmes.

SI la nature de la Grandeur, telle que nous l'avons representée, peut servir pour établir les devoirs des inferieurs envers les Grands sur des principes fixes & inébranlables ; elle est encore beaucoup plus propre pour faire entrer les Grands mêmes

mes dans la connoissance de leurs plus essentielles & plus indispensables obligations.

Il est vray, comme nous l'avons montré, que la Grandeur est une participation de l'autorité & de la puissance de Dieu sur les hommes, & que c'est de Dieu même que les Grands la tiennent. Il faut sçavoir à quelle condition, & pour quelle fin Dieu leur communique cette autorité & cette puissance. Car comme ils ne la reçoivent que de Dieu, ils ne la peuvent posseder legitimement, qu'aux conditions que Dieu la leur donne, & ils n'en peuvent user que pour les fins que Dieu même leur prescrit.

Or la premiere chose qu'il faut considerer sur ce sujet, est que Dieu est le Maistre & le Roi des hommes, par un titre si essentiel à sa nature, qu'il est impossible qu'il fasse part de cette qualité à quelque creature que ce soit.

L'homme est essentiellement & naturellement sujet à la volonté de Dieu, parce qu'elle est sa regle naturelle & immuable. Il est injuste s'il ne la suit pas : & sa justice consiste à s'y conformer & à s'y assujettir. Mais aussi comme il est impossible que la volonté d'aucune creature soit sa regle, il ne peut étre obligé de la suivre pour elle-même. Car cette subordination de sa volonté à celle de Dieu, est tellement essen-

tielle à sa nature, que Dieu même ne lui peut permettre d'étre sa regle & sa fin. C'est pourquoy le Fils de Dieu même proteste en qualité d'homme, qu'il fait toujours la volonté de son Pere & non la sienne.

Que s'il ne peut étre permis à une creature de faire sa volonté, il est encore moins permis de pretendre de la faire regner sur les autres; puisque nôtre volonté n'est ni la regle d'elle-même, ni la regle d'aucune autre creature. Il n'y a donc que Dieu qui puisse justement regner sur nos volontez. C'est à lui que l'empire en appartient, puisque c'est sa divine volonté que nous devons consulter comme la regle unique de toutes nos actions.

Ce n'est pas qu'on ne soit souvent obligé de suivre aussi les inclinations & les commandemens des hommes; mais ce n'est jamais en consideration des hommes, ni pour obeïr aux hommes: c'est en vertu de l'autorité de Dieu qui nous y oblige. Ainsi nôtre obéïssance se termine toûjours à Dieu, lors même qu'elle nous assujettit aux hommes, parce que nous ne leur obeïssons qu'à cause que Dieu nous le commande; & que c'est ce commandement de Dieu qui est nôtre principal motif dans l'obeïssance que nous leur rendons. J'obeïs aux Rois dont je suis sujet, & j'obeïrois à un maistre si j'étois esclave, parce que Dieu le veut. C'est donc à Dieu que j'obeïs effectivement. C'est sa

vo-

volonté qui regle la mienne, & je suis toûjours independant de celle des hommes lors mêmes que je leur rends l'obéïssance la plus exacte. Car si-tost que cette même volonté de Dieu me fera connoistre qu'il ne veut pas que je leur obeïsse en quelque chose, ils ne trouveront plus en moi ni de sujet, ni d'esclave.

Il s'ensuit de là que Dieu ne communique point sa puissance aux hommes, afin qu'ils assujettissent les autres à leur volonté; puisque cette domination de la volonté d'un homme sur celle d'un autre homme, est naturellement & essentiellement injuste: qu'il ne la leur communique point, afin qu'ils se regardent avec complaisance comme étant la fin des autres hommes; puisqu'ils ne le sont point en effet, & qu'il est impossible qu'ils le soient; mais que la fin unique de Dieu dans cette part qu'il leur donne à sa puissance, est de les establir ministres & executeurs de ses volontez, en leur donnant le droit & le pouvoir, non de se faire obeïr, mais de faire obeïr Dieu; non de regner eux-mêmes, mais de faire regner Dieu; non de faire servir les hommes à leur gloire & à leur grandeur, mais d'employer leur puissance pour servir les hommes, & pour leur procurer autant qu'ils peuvent toute sorte de biens temporels & spirituels.

Ainsi la Grandeur est un pur ministere, qui

qui a pour fin l'honneur de Dieu & l'avantage des hommes, qui ne les rapporte point à elle-même. Elle n'eſt point pour ſoy, elle eſt pour les autres. Et par là il eſt viſible que pour en uſer dans l'ordre de Dieu, il faut que les Grands, bien loin de conſiderer les peuples comme étant à eux, ſe regardent eux-mêmes comme étant aux peuples, & qu'ils ſoient fermement perſuadez que leur qualité ne leur donne aucun droit, ni de ſuivre eux-mêmes leur volonté, ni de la faire ſuivre aux autres; qu'ils ne peuvent point commander pour commander; & qu'il faut que dans tous les commandemens qu'ils font aux autres, ils puiſſent répondre veritablement à Dieu, s'il venoit à leur en demander la fin & le motif, que c'eſt pour lui qu'ils les font, que c'eſt pour faire obſerver ſes loix & pour procurer le bien des hommes.

Il eſt clair par là que le crime que les Grands commettent en rapportant la grandeur & les biens qu'ils poſſedent à eux-mêmes & à leurs plaiſirs, eſt une eſpece de perfidie & de rebellion contre Dieu. Car comme il eſt certain qu'un Roy auroit ſujet de traitter de rebelle un de ſes ſujets, ſi lui ayant confié une province pour y conſerver ſon autorité, il prétendoit s'en rendre le maiſtre; de même les Grands ayant receu leur grandeur & tout ce qu'ils ont d'autorité, non pour eux-mêmes, mais

pour

pour établir l'empire de Dieu, & pour procurer sa gloire ; ils deviennent rebelles & perfides à l'égard de Dieu, lorsqu'ils ne les rapportent qu'à eux-mêmes.

Pour éviter donc ce crime, il est necessaire que les Grands considerent leur condition comme un ministere & une fonction, & non pas comme une qualité attachée à leur être. Il est necessaire qu'ils en soient détachez interieurement ; qu'ils la regardent comme une chose étrangere qui ne les rend ni plus parfaits en eux-mêmes, ni plus agreables à Dieu, & qui leur donne seulement un moyen de faire beaucoup de bien, ou beaucoup de mal, selon la maniere dont ils s'acquitteront des devoirs ausquels elle les oblige. Il faut qu'ils soient persuadez qu'il n'y a que ce bon ou ce mauvais usage de leur ministere qui soit à eux & qui leur doive demeurer, puisque toute leur grandeur leur sera ostée au moment de leur mort, & qu'ils emporteront seulement avec eux les bonnes ou les mauvaises actions qu'ils auront faites dans cét état.

CHAPITRE II.

Que la mesure du pouvoir des Grands est la regle de leurs devoirs, & qu'ils sont obligez de faire pour Dieu tout ce qu'ils peuvent. Comment ils doivent rapporter à Dieu l'honneur qu'on leur rend.

DE ce principe qui fait voir que les Grands ne peuvent rapporter à eux-mêmes leur Grandeur, il est aisé de passer à cet autre, qu'ayant receu de Dieu leur autorité & leur puissance pour son service, ils la doivent employer pour Dieu: c'est-à dire, qu'ils doivent faire pour Dieu tout ce qu'ils ont pouvoir de faire, & que la mesure de leur puissance est la regle de leurs devoirs.

Ils n'ont donc qu'à examiner ce qu'ils peuvent faire. Car il est certain qu'ils doivent faire ce qu'ils peuvent. S'ils peuvent peu, ils sont obligez à peu: S'ils peuvent beaucoup, leurs obligations croissent selon la même proportion que leur pouvoir.

On doit conclure de là qu'un Prince doit faire dans les lieux où il a autorité, tout ce qu'il

qu'il a pouvoir de faire pour le bien des peuples & de l'Eglise : que tous les Grands le doivent faire dans leurs terres & dans leurs maisons : qu'un Magistrat doit faire tout ce que sa charge lui donne pouvoir de faire, afin que la justice soit bien renduë : & enfin que chacun dans son ministere doit faire tout le bien qu'il a le pouvoir de faire, afin de ne laisser pas inutile le talent que Dieu lui a confié. Cette regle se prescrit en trois paroles, mais la pratique s'en étend infiniment loin ; puisque pour remettre tout dans l'ordre & pour remedier à tous les abus, il ne seroit presque besoin d'autre chose, sinon que ceux qui ont l'autorité entre les mains, usassent de tout leur pouvoir pour faire observer les loix de Dieu & de son Eglise.

Il y a quelques-uns de ces devoirs qui étant grossiers & visibles, ne sont pas tout à fait inconnus aux Grands ; mais il y en a d'autres ausquels ils ne pensent presque point, & qui ne laissent pas d'étre d'une extréme consequence. Celui de rapporter à Dieu l'honneur qu'on leur rend, & de le faire servir pour faire observer ses loix, est un des plus importans. Les Grands sont honorez, comme je l'ai dit. Les meilleurs Chrestiens ne peuvent se dispenser en conscience de leur rendre les respects qui leur sont dûs : & les Chrestiens charnels les ho-

honorent même plus qu'ils ne devroient, parce qu'ils honorent en eux les richesses & les autres choses que le déreglement de leur cœur leur fait aimer, & qui ne meritent ni estime ni respect. C'est donc une chose attachée à la condition des Grands que l'honneur: & cét honneur est juste, puisqu'il est fondé, comme nous l'avons montré, sur des raisons justes & legitimes. C'est Dieu même auteur de toute justice, qui le leur accorde: Mais il ne leur permet pas pour cela d'en faire l'objet de leur vanité. Toute gloire appartient à Dieu, selon l'Ecriture: *Soli Deo honor & gloria.* Il faut donc que les Grands rendent a Dieu celle qu'on leur rend, & qu'ils s'en servent pour faire que Dieu soit glorifié. Or le moyen de pratiquer ce devoir, n'est pas simplement de se dépoüiller souvent devant Dieu de cette gloire humaine attachée à leur état, ni de reconnoistre en sa presence qu'elle lui appartient, & non pas à eux; mais c'est de rendre toutes les vertus honorables par leur exemple. Car le naturel des hommes est d'honorer tout dans les personnes qu'ils honorent, & de ne faire point de distinction entre leurs qualitez pour reverer les unes & pour mépriser les autres. Et il arrive de là que l'honneur attaché à la condition des Grands, fait honorer leurs vices, s'ils sont vicieux; & fait de même honorer toutes les vertus, lorsqu'elles paroissent

en

en eux. La modeſtie dans les habits, la fuite des divertiſſemens dangereux, l'obſervation exacte des loix de l'Egliſe, ne paſſent plus pour honteuſes lorſque les Grands en font une publique profeſſion. On ſe croit à couvert en les imitant, de la moquerie des hommes, & l'on fait gloire de ſuivre ceux que la gloire ſuit toûjours.

On ne peut aſſez repreſenter combien la pratique de ce point eſt importante pour le ſalut des Grands. Car l'un des plus grands artifices du diable pour engager les hommes dans le vice & dans le deſordre, eſt d'attacher aux vertus certains noms qui les rendent mépriſables, & d'imprimer dans les ames foibles des craintes frivoles de paſſer pour ſcrupuleuſes, ſi elles les veulent pratiquer. C'eſt ainſi, par exemple, qu'il a introduit dans le monde l'immodeſtie des habits, & qu'il a fait recevoir par des filles tres-honneſtes, des modes qui n'ont été inventées que par des perſonnes dereglées. Ces perſonnes foibles ont donc beſoin d'eſtre ſoûtenuës contre cette dangereuſe tentation: & rien ne le peut mieux faire que l'exemple des perſonnes de grande condition, qui les met à couvert de ce reproche de ſingularité. Ainſi il eſt du courage & du devoir des Grands de croire qu'ils ſont établis de Dieu pour s'oppoſer à cet artifice du diable, pour montrer à tout le monde qu'il eſt glorieux d'obeïr à Dieu; pour ſoûtenir par leur exemple

la foiblesse de leurs freres ; & pour confesser hautement Jesus-Christ, à la vuë des hommes, par la profession publique d'une vie toute Chrêtienne. Et quand ils ne rendroient que ce service à l'Eglise, ils ne devroient pas estimer leur vie mal employée, ni leur vocation peu importante.

Chapitre III.

Exemples des devoirs particuliers qui naissent de ce principe, que les Grands sont obligez de faire pour Dieu tout ce qu'ils peuvent, 1. à l'égard de l'immodestie des femmes ; 2. de la nomination aux Benefices : pechez dont les Grands se chargent par la participation aux pechez d'autruy.

IL n'y a qu'à étendre ce principe, que les Grands sont obligez d'employer pour Dieu, tout ce qu'ils ont receu de Dieu, & qu'ils sont tenus de faire tout ce qu'ils peuvent, ou par leur autorité, ou par leur exemple, pour découvrir un nombre infini de devoirs particuliers à leur estat, dont l'omission les rend coupables d'une

d'une infinité de fautes. Et il ne ſera pas inutile d'en conſiderer quelques-uns, qui ſont d'une fort grande étenduë.

Il eſt certain, comme nous venons de dire, qu'il n'y a rien de plus capable d'inſpirer la modeſtie aux perſonnes de condition mediocre, que de voir les perſonnes de grande qualité, ſur leſquelles elles ſe reglent, & à qui elles ne veulent pas déplaire, dans une exacte modeſtie, ſoit pour les habits, ſoit pour les ajuſtemens, & qu'il y a des circonſtances, où des Princeſſes & des femmes de Gouverneurs de Province, ſans employer autre choſe que leur exemple, & des témoignages de mépris pour celles qui ſeroient vétuës d'une maniere immodeſte, ſeroient capables de bannir l'immodeſtie de toute une ville. Elles peuvent au moins obliger à la modeſtie les perſonnes qui dépendent d'elles; & l'impreſſion de leur exemple a toûjours beaucoup de force ſur quantité d'autres qui n'en dépendent pas. Ainſi elles ſont capables d'empeſcher un grand nombre de crimes qui naiſſent de ce déreglement, & dans les femmes, & dans les hommes. Or ſi elles le peuvent, il eſt indubitable qu'elles le doivent; & qu'elles ne ſont pas ſeulement obligées à la modeſtie par le devoir commun de toutes les femmes Chreſtiennes, mais encore plus par un devoir particulier qui naiſt de leur état, qui les rendant capables d'empeſcher beaucoup de crimes & de

des-ordres, leur impose l'obligation de le faire à proportion du pouvoir qu'elles en ont. Car si l'on ne doute point qu'un homme qui pourroit sauver la vie à plusieurs personnes, en se privant de quelque petit divertissement, ne fust homicide s'il preferoit ce divertissement à la vie de ceux qu'il pourroit sauver; il est encore plus certain que si l'on peut preserver plusieurs ames de la mort spirituelle, en pratiquant quelque action à laquelle on est d'ailleurs obligé par la loi de Dieu, par son estat, & par le ministere dont on est chargé de la part de Dieu; on ne la peut omettre sans se rendre homicide de tous ceux que l'on auroit pû empêcher de se perdre.

Cette effroyable consequence fait voir quelle étrange difference les diverses conditions des hommes mettent entre les actions qui paroissent semblables à l'exterieur. Car l'immodestie des habits dans une femme qui n'est pas de qualité, n'est peché qu'à proportion de la vanité qui l'accompagne, & du scandale qu'elle peut causer à un petit nombre de personnes: Mais ce même mouvement de vanité, qui porte les personnes de grande qualité, qui sont l'exemple & la regle des autres, à paroître devant le monde dans un estat qui blesse la modestie, est une approbation publique du vice, & une loi de peché, puisque l'exemple de ces personnes est une loi vivante, qui a beaucoup plus

plus de force sur l'esprit du monde que toutes les Loix & toutes les Ordonnances qui ne sont écrites que dans des livres. Ainsi quoi qu'elles ne pensent peut-être point à toutes ces funestes suites, & qu'elles ne soient possedées que d'une legere passion de paroistre agreables à ceux qui les voyent, elles seront bien étonnées lorsquelles se verront chargées au Jugement de Dieu des crimes d'une infinité de personnes qu'elles auront engagées ou autorisées par leur exemple dans ce dereglement: au lieu qu'elles étoient obligées de les en retirer par l'exemple de leur modestie.

Rien n'est plus terrible que cette participation des crimes d'autrui, à laquelle on s'engage par l'omission de ces devoirs. En voici encore d'autres exemples. Les Seigneurs doivent la justice à ceux qui dépendent d'eux. Les Officiers qu'ils leur donnent, ne sont que pour tenir leur place, & pour faire au lieu d'eux, ce qu'ils devroient faire par eux-mêmes, s'il étoit possible. Ils sont donc obligez dans le choix qu'ils en font, de preferer ceux qui peuvent le mieux s'acquitter de cét emploi. Que si par quelque consideration humaine, par negligence, ou par la veuë d'un bas interest, ils en choisissent d'incapables ou de moins capables, toutes les fautes de ces Officiers leur seront imputées ; & ils se rendent coupables de toutes les injustices que ces Officiers

commettent, & de tous les dés-ordres qui arrivent par leur injustice ou leur peu de suffisance. L'avarice ou l'ignorance d'un Juge ruinera une pauvre famille ; & la misere engagera cette famille ruinée en un grand nombre de crimes. Qui doute que tous ces crimes ne retombent sur le Seigneur, s'il a preferé ce Juge à d'autres plus capables, ou par negligence, ou par un motif d'interest humain ?

Les Ordonnances reçeuës dans le Royaume, donnent de même pouvoir aux Seigneurs de remedier à quantité de des-ordres. Ils ont droit, par exemple, d'empescher que l'on ne donne à joüer aux jeux de hazard, d'interdire les danses les jours de Feste, & de faire pratiquer plusieurs autres reglemens semblables, dont l'observation seroit capable de bannir une infinité de crimes. Ceux qui peuvent ou les introduire, ou les maintenir, y sont donc indispensablement obligez ; & les Seigneurs le peuvent lorsqu'ils sont autorisez par les loix du Royaume. Ainsi lorsqu'ils ne s'acquittent pas de cette obligation ; qu'ils ne veillent pas sur les Officiers ; qu'ils ne les appuyent pas ; qu'ils en choisissent de corrompus, d'incapables, de foibles qui n'ont ni zele ni vigueur : ils ont sujet de se croire coupables devant Dieu de tous les crimes ausquels ils ont dû remedier.

Mais cette multitude de pechez, dont les

les Grands se trouvent accablez par la part qu'ils prennent à ceux des autres qu'ils negligent d'empescher, est encore infiniment plus grande dans les choses Ecclesiastiques, dont les Princes & les Grands sont souvent chargez, ou par la nomination de plusieurs Benefices Ecclesiastiques, & de plusieurs charges Pastorales, ou par les sollicitations qu'ils font pour les faire donner à ceux qui leur appartiennent. Un mauvais Pasteur est coupable de tous les Sacrileges que commettent les mauvais Prestres qu'il employe; de tous les scandales qu'ils causent; & de tous les crimes des peuples qu'ils auroient pû empescher. C'est à dire qu'il se commet peu de crimes dans une ville qui ne soient imputez aux Pasteurs negligens & vicieux. Mais si les crimes des peuples sont imputez aux Pasteurs, qui doute que les crimes des peuples & des Pasteurs ne soient imputez à ceux qui les ont nommez, ou qui les ont fait nommer par leur sollicitation & par leur credit. Il ne faut sur cela que consulter les lumieres les plus ordinaires du sens-commun: Car si le Gouverneur d'une place importante, à qui le Roi auroit donné le pouvoir de choisir tous les Officiers inferieurs qui servent sous lui à la défense de cette place, au lieu de confier ces emplois à des gens de cœur, & de ne considerer dans le choix qu'il en feroit, que le service du Roi, n'y consideroit au contraire

que son propre interest ; & ne les donnoit qu'à des gens sans experience & sans courage, qui la laissassent prendre par les ennemis, n'est-il pas vray que le Roy auroit droit de traiter ce Gouverneur de serviteur traistre & infidele? Combien Dieu le fera-t'il donc avec plus de justice à l'égard de ceux qui ayant à remplir des charges Pastorales, c'est à dire à donner des Chefs aux Chrêtiens pour les garantir des attaques du demon, & pour les conduire au Ciel, les confient à des personnes qui n'ont aucune experience dans cette guerre spirituelle qu'ils sont obligez de faire à toutes les puissances des tenebres ; qui sont plûtost d'intelligence avec elles ; & qui bien loin de conduire les peuples dans le chemin du salut, marchent eux-mêmes dans le chemin de la mort, & y attirent les autres par leur exemple ?

Il seroit donc à desirer que tous les Grands qui sont obligez de pourvoir à des charges Pastorales, eussent continuellement devant les yeux ce que saint Chrysostome dit en particulier à l'égard de ceux qui contribuënt par des vuës humaines à establir des Evêques indignes : *S'il arrive*, dit-il, *pour ne parler que de ce que l'on voit tous les jours, que l'on éleve à l'Episcopat une personne qui en est indigne ; ou par la consideration de l'amitié que l'on a pour lui, ou par quelqu'autre raison ; quel supplice ne s'attire-t'on point par ce mauvais choix ? On n'est pas seulement*

la

la cause de la perte d'une infinité d'ames qui perissent par la faute de cét homme indigne, mais on lui donne aussi l'occasion de tous les pechez qu'il commet dans l'administration de sa charge. Ainsi celui qui est auteur de sa promotion, se rend coupable de tous les pechez qui seront commis, & par ce mauvais Pasteur, & par les peuples qui lui sont soûmis. Que si celui qui scandalize une seule ame, se rend en cela si criminel, qu'il vaudroit mieux, selon l'Ecriture, qu'on lui attachât au cou une meule de moulin, & que l'on le jettast dans la mer; à quoy doit s'attendre un homme qui scandalize tant d'ames?

Il est vray que le choix aux benefices qui n'ont point charge d'ames, n'a pas de si grandes & de si funestes suites. Il ne faut pas s'imaginer, neanmoins, qu'il soit permis d'en disposer selon ses inclinations, & par d'autres considerations que celles de servir Dieu. C'est toûjours un bien consacré à Dieu, & destiné pour l'entretien de ceux qui servent effectivement l'Eglise, & qui menent une vie conforme à leur vocation: & par consequent quand on les donne, ou que l'on les fait donner à des personnes dont la vie est toute seculiere; & qui ne les recherchent que pour les employer à leur luxe & à leurs divertissemens, & pour vivre d'une maniere éloignée de la modestie Ecclesiastique, tous les crimes qu'ils com-

mettent dans la diſpenſation de ces biens, retombent ſur ceux qui les ont choiſis pour cette adminiſtration, ſans s'informer s'ils étoient diſpoſez à s'en acquiter, & s'ils en ſçavoient même les obligations.

Si l'on joint à tous ces devoirs ceux qui naiſſent du pouvoir que les Grands ont de remedier à divers des-ordres dans les grands emplois qu'ils ont: Si l'on y ajoûte ce qu'ils pourroient faire pour bannir par leur autorité, par leurs paroles, & par leur exemple, le luxe, le blaſphême, les débauches, le jeu, le libertinage, & un grand nombre d'autres ſources de des-ordres & de crimes, & que l'on regle tout cela par ces deux principes, que les Grands ſont obligez de faire tout ce qu'ils peuvent, & que l'omiſſion de ces devoirs les rend coupables de tous les crimes qu'ils n'auront pas empêchez, on ſe formera quelque idée des effroyables dangers de ce miniſtere.

Cependant tout cét amas de pechez dont ils ſe chargent ſans le ſçavoir, ne ſe fait point ſentir pendant leur vie. Le bruit qui ſe fait autour d'eux les étourdit, & les objets exterieurs qui les jettent hors d'eux-mêmes, les empeſchent de les voir. Ce ſont comme des montagnes ſuſpenduës au deſſus de leurs teſtes, que la miſericorde de Dieu ſoûtient encore pour leur donner lieu de ſe reconnoître. Mais au moment de leur mort,

tou-

toutes ces montagnes fondront tout d'un coup ſur eux, & tous les objets qui les occupoient diſparoiſſant à leurs yeux, ils ne ſe verront plus environnez que d'un nombre infini de gens, qui leur reprocheront, ou les injuſtices qu'ils auront ſouffertes, ou les crimes où ils auront été engagez par le mauvais uſage qu'ils auront fait de leur miniſtere.

CHAPITRE IV.

Que l'eſtat des Grands eſt un obſtacle à connoiſtre leurs devoirs.

CE qu'il y a de plus terrible dans la condition des Grands, eſt qu'en les obligeant à tous ces devoirs, elle leur ſert d'obſtacle à les reconnoiſtre, & elle les empeſche de s'en acquitter, lors même qu'ils les connoiſſent. Le fondement de leur état eſt qu'ils ne ſont point à eux, mais aux peuples, que la Grandeur & l'autorité ne leur eſt point donnée pour en joüir & pour s'y plaire; mais afin de s'en ſervir pour le bien de ceux qui leur ſont ſoûmis. Mais qu'il eſt difficile de faire entrer ce ſentiment dans l'ame de ceux qui ſont nez dans les richeſſes & dans les honneurs! L'inclination des hommes corrompus eſt de rapporter tout à eux

& de se rendre le centre de tout. C'est une tyrannie naturelle que le peché a gravée au plus profond de leur cœur. Mais les personnes de basse naissance ne peuvent pas facilement l'exercer, parce que les autres ne leur cedent pas. Ils sont continuellement avertis par la resistance que l'on fait à leurs desirs, que les autres hommes ne sont pas faits pour eux. Il en est tout au contraire des Grands, & principalement de ceux qui le sont par leur naissance. Cette Grandeur fait que dés leur jeunesse ils sont accoûtumez à voir que tout le monde leur cede & se rend à leurs inclinations, & cela leur persuade insensiblement que tous ces gens qui leur témoignent tant de déference & tant de respects, ne sont nez que pour eux, & pour contribuer, ou à leur divertissement, ou à leur Grandeur. Ainsi ils croyent n'avoir autre chose à faire qu'à en joüir & à travailler à l'augmenter, en faisant servir à cette fin toutes les personnes qui sont dans leur dépendance: & il ne leur vient presque jamais dans l'esprit que cette Grandeur, & tous ces autres biens qu'ils possedent, ne sont au contraire destinez par l'ordre de Dieu, que pour servir ceux qui leur sont assujettis.

Aussi l'on voit ordinairement que les Grands qui ont les vices des Grands, sont tellement occupez de leur Grandeur, & que toutes leurs pensées se renferment telle-

ment en eux-mêmes, qu'ils ne rendent presque jamais aucun service gratuit à personne. Ils sont avares de leur recommandation comme de leur bien, de peur que s'ils obtenoient quelques graces pour les autres, on ne leur en tinst compte sur celles qu'ils esperent pour eux-mêmes : ce qui fait que leurs plus intimes amis n'osent leur demander leur faveur dans leurs affaires, à moins qu'ils ne l'ayent achetée par des services réels, & que ce soit plûtost une recompense qu'une grace. Ainsi ils font veritablement trafic de leur credit & de leurs paroles. Et l'on peut dire, sans leur faire tort, qu'ils ne sont que des marchands d'une condition plus relevée.

La connoissance des autres veritez qui leur sont necessaires pour s'acquiter de leurs devoirs, ne leur est pas moins difficile à acquerir. Ils les haïssent toutes naturellement, parce qu'elles les incommodent dans leurs passions. Ce sont des liens qui les mettent à l'étroit, qui les troublent dans leurs plaisirs, & qui leur rendent leur Grandeur presque inutile. Ainsi la corruption de leur cœur les en éloigne, & cette corruption est favorisée par tous les objets qui les environnent. Chacun sçait qu'ils n'aiment pas la verité qui les rabaisse, & qu'ils aiment le mensonge qui les flatte, & ainsi on s'efforce à l'envi de les tromper, parce qu'on s'aime plus que l'on ne les aime.

Il eſt vrai qu'il ſe meſle quelque choſe de cette mauvaiſe complaiſance dans la conduite que l'on tient à l'égard de tout le monde ; mais on en a neanmoins infiniment davantage pour les Grands que pour les autres : Car l'intereſt augmente le deſir de plaire, & la crainte de déplaire à proportion que ceux avec qui on traite, ſont plus capables ou de ſervir, ou de nuire, c'eſt à dire qu'ils ſont plus grands. Et par là il eſt viſible que tout degré de Grandeur, eſt un obſtacle à la verité, & que vouloir s'élever plus haut dans le monde, c'eſt vouloir que la verité ait plus de peine à ſe faire entendre à nous.

Mais ce n'eſt pas ſeulement la cupidité qui cache la verité aux Grands, la prudence même eſt obligée ſouvent de la couvrir, ou du moins de la temperer, afin de la proportionner à leur foibleſſe. Car la complaiſance continuelle de ceux qui les environnent, ayant produit dans leur eſprit une delicateſſe qui les rend incapables de ſouffrir la verité dans ſa pureté & dans ſa force, il faut par neceſſité ne leur en montrer qu'une partie, & leur faire plutoſt entrevoir les choſes que de les leur propoſer expreſſément. On parle quelquefois ſincerement & avec ouverture aux perſonnes du commun ; mais qui l'oſeroit faire à l'égard des Grands, & même qui le doit faire à moins qu'ils ne témoignent eux-mêmes de le deſirer ? La verité cherche quelquesfois les petits,

tits, & elle se presente à eux, sans qu'ils la demandent, mais il faut que les Grands la cherchent avec grand soin, & qu'ils aillent audevant d'elle, s'ils la veulent trouver en ce monde.

CHAPITRE V.

Combien l'estat des Grands leur rend la pratique de leurs devoirs difficile.

S'Il est si difficile aux Grands de connoistre leurs devoirs, il ne l'est pas moins de s'en acquiter aprés les avoir connus. Car de quelle force n'ont-ils pas besoin pour surmonter toutes les passions injustes des hommes, qui s'y opposent, & qui sont en cela favorisez par leurs propres passions. S'ils sont chargez, par exemple, de la distribution de quelques Benefices, & qu'ils y veüillent suivre les loix de l'Eglise, quels obstacles n'y trouvent-ils point? Il faut rebutter ceux qui s'en croiroient obligez, & aller chercher des gens qui se croiront au contraire obligez qu'on ne pensast point à eux.

Il faut qu'ils cherchent non ceux qui leur font la cour dans l'esperance de les obtenir; mais ceux qu'ils ne connoissent pas, ou qui

tâchent de se cacher pour éviter qu'on ne les choisisse. Les Grands auroient-ils jamais recherché la nomination d'aucun Benefice pour n'en user qu'à ces conditions? & neanmoins ils n'en peuvent user legitimement qu'avec ces conditions.

Ces difficultez qui naissent de leur condition, ne sont pas moins sensibles à l'égard des devoirs communs du Christianisme, ausquels ils ne sont pas moins obligez que les autres. Car il faut considerer que comme étant Grands, ils ne laissent pas d'étre hommes, les devoirs de leur condition ne les dispensent pas des devoirs & des suites de la condition commune des hommes. Ils sont hommes & pecheurs; c'est à dire pleins de corruption, de miseres, de tenebres, & de playes interieures. Ils doivent connoistre ces playes; ils y doivent remedier. Ils sont orgueilleux; ils ont besoin de s'humilier. Ils sont voluptueux; ils ont besoin de se mortifier. Ils sont attachez aux biens du monde; ils ont besoin de s'en détacher. Ils sont tous hors d'eux-mêmes & tout dissipez; ils ont besoin de se recueillir. Le moyen ordinaire de se guerir de ces maladies, est de se priver des choses qui les causent & qui les nourrissent. Mais c'est ce que leur condition ne leur permet pas. Ils ne peuvent se separer ni de leurs richesses, ni de leurs honneurs, ni de leur pompe. Ils sont peu en état de pratiquer la mortification, &

en-

encore moins la retraite. Ils ont mille engagemens qui les attirent au dehors. Cependant il faut guerir ou perir. Et ne pouvant guerir par la maniere ordinaire, il faut qu'ils guerissent d'une maniere extraordinaire, & en quelque sorte miraculeuse dans l'ordre même de la grace. Il faut qu'ils soient humbles dans les honneurs, pauvres dans les richesses, penetrez de leur misere dans leur bonheur apparent. Ainsi au lieu que les autres soûtiennent par les exercices exterieurs la foiblesse de leur esprit & de leur vertu, il faut que les Grands au contraire, surmontent par la force de leurs esprits & de leur vertu tous les empeschemens exterieurs.

Ils ne sçauroient étre dans la veritable disposition que Dieu leur demande, & que la raison exige d'eux, s'ils ne se considerent dans trois ordres differens; dans l'ordre exterieur, dans l'ordre naturel; & dans l'ordre interieur qui dépend de la vertu. Selon l'ordre exterieur, ils sont plus que les autres: Selon l'ordre naturel, ils sont entierement égaux aux autres: Et selon l'ordre interieur ils sont obligez par humilité de se mettre au dessous des autres. Les sentimens qui naissent de ces trois ordres, doivent subsister ensemble, & s'ils sont obligez pour conserver l'ordre exterieur de se tenir dans le rang qui leur appartient selon le monde, ils ne doivent pas laisser pour cela de se tenir dans une

égalité

égalité parfaite avec le reste des hommes qui les rende doux, compatissans & charitables envers tous; & ils ne sont pas de même dispensez de reconnoistre que peut-être leurs pechez & leurs défauts les font regarder de Dieu & des Anges comme les derniers des hommes. On ne sçauroit nier qu'ils ne soient obligez d'étre dans ces dispositions; mais qu'il est difficile de les allier ensemble! L'esprit de l'homme est si étroit, qu'il ne faut presque rien pour le remplir. Ainsi il arrive d'ordinaire que la qualité de Grand leur fait presque oublier qu'ils sont hommes, & encore plus qu'ils sont pecheurs. Ils ne se regardent presque jamais que par l'ordre exterieur, par leurs richesses, par leur noblesse, par leurs charges; & ils ne regardent de même les autres hommes que par ce qui les rabaisse au dessous d'eux. C'est une illusion qui naist comme naturellement de cet état, & qui ne se peut dissiper que par une grace extraordinaire qui les fasse rentrer en eux-mêmes en même temps qu'ils sont attirez au dehors avec tant de violence.

Quel moyen d'étre environné de biens & d'honneurs & de ne s'en rien attribuer; de les regarder toûjours comme n'étant point à soi, & comme servant seulement à son ministere? Si les Grands n'avoient point de passion pour toutes ces choses, l'usage legitime leur en seroit plus facile; mais ils en sont pleins, & ils les ont même plus violen-

tes

tes que les autres. Ils ſont remplis de concupiſcence pour les richeſſes, pour l'éclat, pour les plaiſirs; & ces richeſſes, cet éclat, ces plaiſirs, ſe preſentent inceſſamment à eux. Ils ne peuvent pas s'en priver abſolument comme les autres, cependant il leur eſt auſſi défendu qu'aux autres de s'y arreſter, d'en joüir, & de s'y plaire. Qui eſt-ce, dit l'Ecriture, qui peut toucher de la poix, ſans ſe ſoüiller? *Quis picem tangit, & non inquinabitur ab ea?* Qui peut boire de ce vin delicieux ſans s'en enyvrer? La raiſon ne nous fait point d'autre réponſe, ſinon que cela paroiſt impoſſible; & il faut avoir recours à la foi pour ne pas deſeſperer abſolument.

Que ſi ces difficultez ſont tres-grandes pour ceux mêmes à qui l'âge & l'experience ont pû faire ſentir le neant & la vanité du monde, & de tout ce qui y flate l'eſprit & les ſens, & qui ayant éprouvé les amertumes qui ſont meſlées avec les douceurs qu'il nous preſente, ont pû en concevoir quelque ſorte de dégoût; que ſera-ce pour ceux qui commencent de les goûter; qui n'ont encore aucune experience des miſeres attachées à tous les plaiſirs; qui ont peu de connoiſſance des devoirs du Chriſtianiſme, & peu de veuë de leurs dangers; qui ont le cœur ouvert à tous les objets des ſens qui ſont propres à attirer l'eſtime des hommes; & qui la deſirent avec paſſion; qui plaiſent au monde, & à qui le monde plaiſt; qui ſont en-

entraînez vers le vice par mille tentations & exterieures & interieures ; & qui ont à combattre en même temps les plus violens efforts de leur propre corruption, les charmes les plus attirans du monde, & les plus dangereux artifices des demons.

On peut conclure de tout cela, que comme la vie des Monasteres est une vie formée par des Saints pour aller plus facilement au Ciel, la vie que les Grands menent d'ordinaire à la Cour, est une vie formée pour aller tres-facilement en enfer. Et il n'y a qu'à étendre la comparaison, pour reconnoistre qu'elle est parfaitement juste. Les facilitez de se sauver que les Saints ont procurées à ceux qui vivent dans des Monasteres bien reglez, consistent en ce qu'ils ont, autant qu'ils ont pû, fermé toutes les portes au diable, & ouvert toutes les portes de la grace. Ils ont banni les plaisirs par les austeritez, l'avarice par la pauvreté, l'oisiveté par le travail, l'orgueil par l'obeïssance & l'humilité. Ils ont appliqué les hommes à la lecture, à la priere, au silence, afin de donner entrée à la verité & à la grace. Ils ont tâché que toutes choses portassent à Dieu & détruisissent l'esprit du monde.

La vie de la Cour est dressée sur le même modele, mais dans une fin toute contraire. Elle est toute composée de ce qui donne entrée au péché, comme l'oisiveté, le divertissement, la conversation des hommes

avec

avec les femmes, les mauvais discours, les maximes de libertinage, d'interest, d'ambition, de colere, de vengeance, & tout ce qui excite les passions. On a tâché d'en bannir tout ce qui porte à Dieu, & à rentrer en soi-même, comme la retraite, la lecture, la priere, les bons exemples, l'occupation legitime & utile.

Que faut-il donc que les Grands fassent pour se garentir de ce danger? Prendront-ils part à cette vie? Mais s'ils s'y abandonnent, les voilà perdus par cette vie mesme; car on ne doit pas pretendre de se sauver dans une vie toute d'oisiveté, de divertissement, de jeu, de passion. Tâcheront-ils d'y apporter quelque temperament, de donner quelque chose au monde, sans s'y laisser tout à fait aller? Mais le monde souffrira-t'il ce partage, & ne les traittera-t'il point de ridicules? Il faudra donc le choquer en mille occasions: ce qui demande une extréme force. Mais quelques grandes que soient ces difficultez, il faut que les Grands se resolvent de les surmonter en demeurant dans le monde, puisqu'il n'y a point de necessité qui ne doive ceder au danger de se perdre pour l'éternité, comme dit Tertullien: *Quæcumque necessitas minor est periculo tanto comparata.*

CHA-

CHAPITRE VI.

Estat de Grandeur contraire à l'instinct du Christianisme.

TOut cela fait voir que l'état des Grands est un état violent pour des Chrêtiens, & qu'il est contraire au premier instinct que l'esprit de Dieu inspire aux ames qu'il touche. Car cet instinct est un instinct de crainte qui tend à s'éloigner des tentations. C'est un instinct qui porte à l'imitation de la vie de JESUS-CHRIST sur la terre, qui a été toute contraire dans l'exterieur, à celle des Grands. Et comme cet instinct demeure dans les Grands, lorsqu'ils sont veritablement Chrêtiens, il faut par necessité qu'il produise en eux un combat & une opposition interieure contre les servitudes ausquelles leur condition les engage, qui les fasse crier avec Job : ***Quare data est misero lux & vita his qui in amaritudine sunt*** ? Pourquoy faut-il, Seigneur, qu'une ame qui devoit estre toute penetrée du sentiment de sa bassesse & de sa misere, se trouve dans l'éclat & dans les honneurs,& qu'elle soit environnée d'une troupe de gens qui lui veulent persuader qu'elle est heureuse ? Pourquoi faut-il qu'elle commande aux autres,elle qui devroit estre assujettie à toutes les creatu-

atures? Pourquoy faut-il qu'elle joüiſſe des biens du monde, elle qui devroit étre toute plongéedans l'amertume de la penitence.

Il eſt ſi vrai que l'eſtat de Grandeur eſt contraire par lui-même à cet inſtinct que l'eſprit de Dieu forme dans le cœur de tous les veritables Chrêtiens, qu'il n'y a point preſque de vertu chreſtienne à laquelle il n'ait quelque oppoſition, & dont il ne nous éloigne de ſoy-même.

Il eſt contraire à l'eſprit de foy, puiſque la foy nous ſepare des choſes preſentes & viſibles pour nous attacher aux choſes inviſibles & éternelles : & la Grandeur au contraire nous attache aux choſes viſibles & temporelles, en les approchant de nous & en nous forçant de les voir & de les ſentir dans ce qu'elles ont de plus éclatant & de plus delicieux.

Il eſt contraire à l'eſperance chrêtienne, parce que cette vertu nous fait mettre noſtre confiance & noſtre appuy en Dieu ſeul, au lieu que la Grandeur porte d'elle-même à mettre ſon appui & ſa confiance dans les richeſſes, ſelon ce que dit le Sage: *La forteresſe du riche*, c'eſt à dire, ſon ſoûtien & l'objet de ſon eſperance, *conſiſte dans ſes richeſſes*: SUBSTANTIA *divitis urbs fortitudinis ejus*. Ce qui fait auſſi que S. Paul recommande particulierement aux riches du monde, de ne mettre pas leur eſperance dans

dans des richesses incertaines : *Neque sperare in incerto divitiarum*, parce qu'il sçavoit que c'estoit là la pente, où le poids même des richesses les portoit.

Il est contraire à l'esprit de charité, parce que la charité ne se regarde point elle-même, & qu'elle se rapporte toute aux autres; au lieu que l'instinct de la grandeur est de ne regarder que soi, & de rapporter toutes choses à soi.

Enfin il est contraire à l'esprit de recueillement, par la dissipation continuelle où il engage; à l'esprit de penitence par les plaisirs qu'il fournit; à l'esprit de pauvreté par l'abondance des biens du monde qui l'accompagne; & à l'esprit d'humilité par les objets d'ambition & d'orgueil qu'il presente sans cesse à l'esprit.

Que si l'estat des Grands est tel que nous l'avons representé, il est clair qu'il peut bien estre souffert lorsque Dieu nous l'impose, qu'il peut estre accepté par soûmission à sa volonté; mais qu'il ne peut estre recherché volontairement sans présomption & sans imprudence. Il faut que ce soit la vuë de l'ordre de Dieu & de sa volonté qui nous y console, comme c'est sa grace qui nous y doit soûtenir. C'est pourquoi l'Ecriture, en nous marquant à quoi nous nous devons porter de nous-mêmes, nous avertit qu'il ne faut pas demander à Dieu les grandes charges, ni les grands emplois:

Noli

Noli quærere à Domino ducatum, neque à Rege cathedram honoris. Elle nous avertit de n'exposer pas nos fautes aux yeux du peuple, en nous chargeant de le gouverner : *Non pecces in multitudine civitatis, nequete immittas in populum.*

CHAPITRE VII.

Que les Grands ont besoin de la plusPart des vertus dans un degré heroïque.

QUelques grands que soient ces dangers qui sont attachez à la Grandeur, ceux qui s'en trouvent chargez par l'ordre de Dieu, ne doivent pas pour cela perdre courage. Dieu peut aussi facilement leur faire surmonter les plus grandes difficultez que les moindres. Il sauve, comme dit l'Ecriture, aussi bien avec peu de forces, qu'avec des troupes innombrables ; & dans le tresor infini de ses graces, il en a de proportionnées à tous nos besoins. Mais pour obtenir même ces graces proportionnées, il faut que les Grands connoissent la grandeur de leurs besoins, & qu'ils sçachent que les graces communes n'y suffisent pas.

La foi commune, par exemple, qui suffit

fit pour détacher un homme de mediocre condition des petits biens qu'il possede, ne suffit pas pour separer les Grands de l'impression de tant de grands objets qu'ils ont continuellement devant les yeux. Il leur faut une foi tres-vive, tres-agissante, tres-éclairée, qui efface tout ce faux éclat des biens temporels, & qui leur en découvre le neant & la vanité. Et ils ont besoin de même, d'une esperance tres-ferme & tres-solide, puisqu'il faut qu'elle ne soit point ébranlée par les grandes secousses ausquelles ils sont exposez, & qu'elle resiste à tous les vents, & à toutes les tempestes du monde.

Ils ont besoin d'une charité & d'une force tres-extraordinaire, & qui approche en quelque sorte de celle des Martyrs, puisqu'elle les doit rendre toûjours prests à perdre toutes choses pour l'interest de la justice & du prochain. Ceux que Dieu tient dans l'obscurité, ne sont pas exposez à ces grandes épreuves de tout perdre, ou de perdre Dieu; mais les Grands y sont continuellement exposez, & ils y doivent étre toûjours preparez. Il faut que leur fortune & leur Grandeur ne tiennent à rien, & qu'elles soient continuellement dans leurs mains, en attendant que Dieu leur presente quelque occasion de les perdre pour son service.

Si les devoirs ausquels ils sont obligez

étoient toûjours clairs, il seroit bien plus facile de les accomplir en prenant resolution de se perdre dans le monde une fois pour toutes, ce qui n'est pas si grande chose. Mais la difficulté consiste en ce qu'ils sont souvent fort obscurs. S'il faut perdre sa fortune & sa grandeur pour l'interest de Dieu, il ne la faut pas prodiguer temerairement sur un caprice, lorsque Dieu ne le demande pas. Il y a beaucoup de choses qu'il faut tolerer pour se reserver aux grandes occasions. La condescendance Chrestienne n'est pas moins une vertu, que le zele & la fermeté. Et s'il faut éviter la lâcheté qui fait trahir la justice, il ne faut pas moins s'éloigner d'une certaine generosité humaine qui se precipite sans utilité dans le danger. Rien n'est plus difficile qûe de faire ce discernement: car sous pretexte de condescendance on souffre toûjours l'oppression de la justice: & si l'on ne veut rien souffrir, on se rend en moins de rien inutile. Il faut donc souffrir quelque chose & ne pas tout souffrir. Mais qui trouvera les justes bornes, & le temperament raisonnable que l'on doit garder en cela? On ne le peut sans une tres-grande lumiere; & cette lumiere ne s'obtient que par de grandes prieres, non plus que la force necessaire pour suivre & pour executer ce qu'elle dicte. Desorte que l'on peut dire des Grands en quelque sorte ce que saint Gregoire disoit des Pasteurs, qu'il

faut qu'ils ſoient les plus éminens dans l'action, & les plus élevez dans la contemplation.

Enfin la patience neceſſaire aux Grands pour ſouffrir les accidens auſquels leur condition les expoſe, eſt encore beaucoup au deſſus de celle qui ſuffit au commun du monde: & l'on peut dire qu'il faut qu'ils y ſuccombent s'ils ne ſont plus patiens que les autres hommes. Leur ame eſt devenuë par l'accoûtumance, plus delicate & plus ſenſible que celle des autres: & cependant ils ſont beaucoup plus en butte aux grandes diſgraces: on les trouve par tout & on leur peut nuire en mille manieres. Il n'arrive que trop ſouvent que ceux qui ont plus de credit ſe plaiſent à rabaiſſer ceux que leur naiſſance & leur merite devroient élever au deſſus d'eux. Il n'y a rien ſans doute de plus dur & de plus ſenſible que ce traitement, ni qui porte davantage à l'impatience & à la colere. Cependant tous les remedes qu'on y pourroit apporter par la force ſont funeſtes, injuſtes & criminels. Il n'y en a point d'autre que la ſouffrance: & ſi cette ſouffrance eſt chreſtienne & humble, elle ne peut étre l'effet que d'une tres-grande patience & d'une extrême ſageſſe.

CHA-

CHAPITRE VIII.

Que tout ce qui montre combien il est difficile aux Grands de vivre chrêtiennement, fait voir l'éminence de la vertu de ceux qui satisfont aux devoirs du christianisme malgré toutes ces difficultez.

MAis si pour satisfaire aux devoirs de la Grandeur, & pour vaincre les obstacles qu'elle y apporte, on a besoin de tant de graces, & d'un si haut degré de vertu, la raison nous oblige de conclure que les Grands qui satisfont en effet,& qui surmontent tous les obstacles de leur condition, possedent ce degré de vertu si éminent. Et c'est ce qui a porté les Saints à relever par des éloges extraordinaires les personnes de grande qualité qui ont honoré l'Eglise par leur pieté. Ils sçavoient assez que dans cette ligne infinie de nôtre durée, qui s'estend du premier moment de nostre estre jusques à l'éternité, la distinction des conditions n'a lieu que dans un atome imperceptible qui est l'espace de nostre vie, & que dans tout le reste de ces temps infinis qui la doivent suivre, il n'y aura plus d'autre difference entre les hommes que celle qui vient de

la difference de leurs merites. Mais ils mesuroient la vertu des Grands par la grandeur des empeschemens que la grace leur avoit fait vaincre. C'est pour cette raison que saint Paulin fut comblé de loüanges durant sa vie par les plus grands Saints de son temps, & qu'il s'est plû lui-même à relever la vertu de l'illustre Melanie, dont il décrit l'arrivée en Italie dans une de ses lettres d'une maniere si édifiante. Quels éloges n'a-t-on point donné de même à l'Empereur Theodose pour avoir fait ce que cent mille penitens ont fait aussi bien que lui ; parce qu'on supposoit qu'un Empereur avoit besoin d'une plus grande vertu que les autres pour embrasser la penitence comme les autres ?

Ce n'est donc point par une complaisance humaine, mais par une lumiere spirituelle que les Saints ont témoigné une estime particuliere pour la vertu des Grands. Ils les ont regardez avec raison comme des trophées de la grace de JESUS-CHRIST, & comme estans plus capables que personne d'en faire connoistre la force. En effet qu'y a-t-il de plus admirable que de voir que Dieu grave par son esprit l'humilité dans des cœurs, que toutes choses portoient à l'orgueil ; qu'il leur fasse entendre sa voix malgré le bruit & le tumulte dans lequel ils vivent, & qu'il les preserve de la corruption du monde, pendant qu'ils respirent un air

si

ſi contagieux ? Quelle chaleur interieure ne doivent-ils point avoir, puis qu'elle eſt capable de reſiſter au froid mortel que la vie qu'ils menent dans le monde produiroit dans tous les autres ? Il y a ſi loin de la vie de la Cour à la vie chrêtienne qu'on doit juger que ceux qui ont fait ce voyage ont beaucoup de force. Que s'ils paroiſſent quelquefois plus las que ceux qui vivent dans la retraite, ce n'eſt pas qu'ils ayent moins de vigueur ; mais c'eſt qu'ils ont fait plus de chemin. Ainſi ceux qui n'ont preſque rien quitté pour Dieu, & qui ne perdent rien en le ſervant ont raiſon de s'humilier par l'exemple des Grands, & de ſe confondre dans leur lâcheté, en conſiderant les violences que les Grands ſont obligez de ſe faire pour ſurmonter les empeſchemens dont ils ſont environnez.

C'eſt auſſi dans cette vuë que l'Egliſe prend plaiſir de propoſer au commun du monde la vertu des Grands, comme eſtant plus capable de faire impreſſion ſur leur eſprit que celle des autres. Car il eſt certain que rien n'eſt plus propre pour confondre l'orgueïl, la delicateſſe & l'impenitence des petits que l'humilité, la mortification & la penitence des Grands. Leur exemple a une efficace toute particuliere, & leur grandeur n'a pas moins de force pour inſpirer la vertu, qu'elle en a pour autoriſer le vice. On eſt diſpoſé à la regarder avec admiration, &

l'on se porte facilement à imiter ce que l'on admire : c'est pourquoy il est juste que l'Eglise se serve d'eux pour le bien, comme le Demon se servoit d'eux pour le mal, & qu'elle en fasse des instrumens de salut, comme il en faisoit des instrumens de damnation.

Non seulement on ne doit pas avoir beaucoup d'estime pour leur vertu; mais il est juste d'avoir pour eux une reconnoissance particuliere, & durant leur vie & aprés leur mort. Et l'on peut dire qu'il n'y a point de personnes à qui les prieres de l'Eglise soient plus duës & puissent étre plus utiles. Car si selon la doctrine de saint Augustin, tout ce que les vivans font pour les morts ne leur sert qu'à proportion qu'ils ont merité par leurs actions, que ce qu'on feroit pour eux leur servit aprés leur mort, les Grands qui ont protegé l'Eglise durant leur vie meritent que l'Eglise prie pour eux avec d'autant plus de zele qu'elle a plus de sujet d'esperer d'obtenir l'effet de ses prieres de la misericorde de Dieu.



DIS-



DISCOURS DE FEU M. PASCAL, SUR LA CONDITION DES GRANDS.

UNE des choses sur laquelle feu M. Pascal avoit plus de vuës étoit l'instruction d'un Prince que l'on tâcheroit d'élever de la maniere la plus proportionnée à l'estat où Dieu l'appelle, & la plus propre pour le rendre capable d'en remplir tous les devoirs & d'en éviter tous les dangers. On lui a souvent ouy dire qu'il n'y avoit rien à quoi il desirât plus de contribuër, pourveu qu'il y fut bien engagé ; & qu'il sacrifieroit volontiers sa vie pour une chose si importante. Et comme il avoit accoûtumé d'écrire les pensées qui lui venoient sur les sujets, dont il avoit l'esprit occupé, ceux qui l'ont connu se sont estonnez de n'avoir rien trouvé dans

celles qui sont restées de lui, qui regardast expressément cette matiere, quoi que l'on puisse dire en un sens qu'elles la regardent toutes, n'y ayant gueres de livres qui puissent plus servir à former l'esprit d'un Prince que le recueil que l'on en a fait.

Il faut donc, ou que ce qu'il a écrit de cette matiere ait été perdu, ou qu'ayant ces pensées extrémement presentes, il ait negligé de les écrire. Et comme par l'une & l'autre cause, le public s'en trouve également privé, il est venu dans l'esprit d'une personne, qui a assisté à trois discours assez courts, qu'il fit en divers temps à un enfant de grande qualité; & dont l'esprit qui étoit extremement avancé, étoit déja capable des veritez les plus fortes, d'écrire neuf ou dix ans aprés ce qu'il en a retenu. Or quoi qu'aprés un si long-temps il ne puisse pas dire que ce soient les propres paroles, dont M. Pascal se servit alors: neanmoins tout ce qu'il disoit, faisoit une impression si vive sur l'esprit, qu'il n'étoit pas possible de l'oublier. Et ainsi il peut asseurer que ce sont au moins ses pensées & ses sentimens.

Ces trois petits discours avoient pour but de remedier à trois défauts ausquels la grandeur porte d'elle même ceux qui y sont nez. Le premier, de se méconnoistre eux-mêmes en s'imaginant que tous ces biens, dont ils joüissent leur sont dûs, & sont com-

me partie de leur eſtre ; ce qui fait qu'ils ne ſe conſiderent jamais dans l'égalité naturelle qu'ils ont avec tous les autres hommes.

Le ſecond eſt, qu'ils ſe rempliſſent tellement de ces avantages exterieurs dont ils ſe trouvent maiſtres, qu'ils n'ont aucun égard à toutes les qualitez plus réelles & plus eſtimables, qu'ils ne tâchent point de les acquerir, & qu'il s'imaginent que la ſeule qualité de Grand merite toute ſorte de reſpect, & n'a pas beſoin d'eſtre ſoûtenuë par celles de l'eſprit & de la vertu.

Le troiſiéme eſt que la condition des Grands eſtant jointe à la licence & au pouvoir de ſatisfaire ſes inclinations, elle en porte pluſieurs à des emportemens déraiſonnables & à des déreglemens bas. De ſorte, qu'au lieu de mettre leur Grandeur à ſervir les hommes, ils la font conſiſter à les traiter avec inſolence, & à s'abandonner à toute ſorte d'excés.

Ce ſont ces trois défauts que M. Paſcal avoit en vuë, lorſqu'il fit en diverſes rencontres les trois diſcours que nous rapporterons icy.

I. Discours.

Pour entrer dans la veritable connoiſſance de voſtre condition conſiderez la dans cette image.

Un homme fut jetté par la tempeſte dans une iſle inconnuë, dont les habitans étoient

en peine de trouver leur Roi qui s'étoit perdu : & comme il avoit par hazard beaucoup de ressemblance de corps & de visage avec ce Roi, il fut pris pour lui, & reconnu en cette qualité par tout ce peuple. D'abord il ne sçavoit quel parti prendre ; mais il se resolut enfin de se prester à sa bonne fortune. Il receut donc tous les respects qu'on lui voulut rendre, & il se laissa traiter de Roi.

Mais comme il ne pouvoit oublier sa condition naturelle, il songeoit en même temps qu'il recevoit ces respects, qu'il n'étoit pas ce Roi que ce peuple cherchoit, & que ce Royaume ne lui appartenoit pas. Ainsi il avoit une double pensée, l'une par laquelle il agissoit en Roi, l'autre par laquelle il reconnoissoit son état veritable, & que ce n'étoit que le hazard qui l'avoit mis en la place où il étoit ; il cachoit cette derniere pensée, & il découvroit l'autre. C'étoit par la premiere qu'il traittoit avec le peuple, & par la derniere qu'il traittoit avec soi-même.

Ne vous imaginez pas que ce soit par un moindre hazard que vous possedez les richesses dont vous vous trouvez maistre, que celui par lequel cét homme se trouvoit Roi. Vous n'y avez aucun droit de vous-même & par vôtre nature non plus que lui : & non seulement vous ne vous trouvez fils d'un Duc, mais vous ne vous trouvez au monde que par une infinité de hazards.

Vôtre

Vôtre naiſſance dépend d'un mariage, ou plûtoſt de tous les mariages de ceux dont vous deſcendez. Mais d'où dépendent ces mariages ? d'une viſite faite par rencontre, d'un diſcours en l'air, de mille occaſions impreveuës.

Vous tenez, dites-vous, vos richeſſes de vos anceſtres; mais n'eſt-ce pas par mille hazards que vos anceſtres les ont acquiſes & qu'ils vous les ont conſervées ? mille autres auſſi habiles qu'eux, ou n'en ont pû acquerir, ou les ont perduës aprés les avoir acquiſes. Vous imaginez-vous auſſi que ce ſoit par quelque loi naturelle que ces biens ont paſſé de vos anceſtres à vous ? Cela n'eſt pas veritable. Cet ordre n'eſt fondé que ſur la ſeule volonté des legiſlateurs qui ont pû avoir de bonnes raiſons pour l'établir; mais dont aucune certainement n'eſt priſe d'un droit naturel que vous ayez ſur ces choſes. S'il leur avoit plû d'ordonner que ces biens aprés avoir eſté poſſedez par les peres durant leur vie, retourneroient à la republique aprés leur mort, vous n'auriez aucun ſujet de vous en plaindre.

Ainſi tout le titre par lequel vous poſſedez vôtre bien, n'eſt pas un titre fondé ſur la nature, mais ſur un établiſſement humain. Un autre tour d'imagination dans ceux qui ont fait les loix, vous auroit rendu pauvre; & ce n'eſt que cette rencontre du hazard qui vous a fait naiſtre avec la fan-

taisie des loix qui s'est trouvée favorable à vôtre égard qui vous met en possession de tous ces biens.

Je ne veux pas dire qu'ils ne vous appartiennent pas legitimement, & qu'il soit permis à un autre de vous les ravir; car Dieu qui en est le Maître, a permis aux Societez de faire des loix pour les partager: & quand ces loix sont une fois establies, il est injuste de les violer. C'est ce qui vous distingue un peu de cét homme, dont nous avons parlé, qui ne possederoit son Royaume que par l'erreur du peuple; parce que Dieu n'autoriseroit pas cette possession, & l'obligeroit à y renoncer, au lieu qu'il autorise la vôtre, mais ce qui vous est entierement commun avec lui, c'est que ce droit que vous y avez n'est point fondé, non plus que le sien, sur quelque qualité & sur quelque merite qui soit en vous, & qui vous en rende digne. Vôtre ame & vôtre corps sont d'eux-mêmes indifferens à l'état de bâtelier, ou à celui de Duc; & il n'y a nul lien naturel qui les attache à une condition plûtost qu'à une autre.

Que s'ensuit-il de là? Que vous devez avoir comme cet homme dont nous avons parlé, une double pensée; & que si vous agissez exterieurement avec les hommes selon vôtre rang; vous devez reconnoistre par une pensée plus cachée, mais plus veritable, que vous n'avez rien naturellement

audeſſus d'eux. Si la penſée publique vous éleve au deſſus du commun des hommes, que l'autre vous abbaiſſe & vous tienne dans une parfaite égalité avec tous les hommes; car c'eſt vôtre état naturel.

Le peuple qui vous admire, ne connoiſt pas peut-être ce ſecret. Il croit que la Nobleſſe eſt une grandeur réelle, & il conſidere preſque les Grands comme étant d'une autre nature que les autres. Ne leur découvrez pas cette erreur, ſi vous voulez, mais n'abuſez pas de cette élevation avec inſolence, & ſur tout ne vous méconnoiſſez pas vous-mêmes, en croyant que vôtre être a quelque choſe de plus élevé que celui des autres.

Que diriez-vous de cet homme qui auroit été fait Roi par l'erreur du peuple, s'il venoit à oublier tellement ſa condition naturelle qu'il s'imaginaſt que ce Royaume lui étoit dû, qu'il le meritoit, & qu'il lui appartenoit de droit? Vous admireriez ſa ſottiſe & ſa folie. Mais y en a-t'il moins dans les perſonnes de qualité, qui vivent dans un ſi eſtrange oubly de leur état naturel.

Que cét avis eſt important! Car tous les emportemens, toute la violence, & toute la fierté des Grands ne vient que de ce qu'ils ne connoiſſent point ce qu'ils ſont, étant difficile que ceux qui ſe regarderoient interieurement comme égaux à tous les hom-

mes, & qui seroient bien persuadez qu'ils n'on rien en eux qui merite ces petits avantages que Dieu leur a donnez au dessus des autres, les traitassent avec insolence. Il faut s'oublier soi-même pour cela, & croire qu'on a quelque excellence réelle au dessus d'eux; en quoy consiste cette illusion, que je tâche de vous découvrir.

II. Discours.

Il est bon, M. que vous sçachiez ce que l'on vous doit, afin que vous ne pretendiez pas exiger des hommes ce qui ne vous seroit pas dû, car c'est une injustice visible & cependant elle est fort commune à ceux de vôtre condition, parce qn'ils en ignorent la nature.

Il y a dans le monde deux sortes de Grandeurs; car il y a des Grandeurs d'établissement & des Grandeurs naturelles. Les Grandeurs d'établissement dépendent de la volonté des hommes, qui ont crû avec raison devoir honorer certains états, & y attacher certains respects. Les dignitez & la noblesse sont de ce genre. En un païs on honore les Nobles, en l'autre les roturiers: en celui-cy les aisnez, en cet autre les cadets. Pourquoy cela? Parce qu'il a plû aux hommes. La chose étoit indifferente avant l'establissemeut: aprés l'établissement, elle devient juste, parce qu'il est injuste de la troubler.

Les Grandeurs naturelles ſont celles qui ſont indépendantes de la phantaiſie des hommes, parce qu'elles conſiſtent dans des qualitez réelles & effectives de l'ame ou du corps, qui rendent l'un ou l'autre plus eſtimable, comme les ſciences, la lumiere, l'eſprit, la vertu, la ſanté, la force.

Nous devons quelque choſe à l'une & à l'autre de ces Grandeurs; mais comme elles ſont d'une nature differente, nous leur devons auſſi differens reſpects. Aux Grandeurs d'établiſſement, nous leur devons des reſpects d'établiſſement, c'eſt-à-dire de certaines ceremonies exterieures qui doivent étre neanmoins accompagnées, comme nous l'avons montré, d'une reconnoiſſance interieure de la juſtice de cét ordre, mais qui ne nous font pas concevoir quelque qualité réelle en ceux que nous honorons de cette ſorte: Il faut parler aux Rois à genoux: Il faut ſe tenir debout dans la chambre des Princes. C'eſt une ſottiſe & une baſſeſſe d'eſprit que de leur refuſer ces devoirs.

Mais pour les reſpects naturels qui conſiſtent dans l'eſtime, nous ne les devons qu'aux Grandeurs naturelles, & nous devons au contraire le mépris & l'averſion aux qualitez contraires à ces Grandeurs naturelles. Il n'eſt pas neceſſaire, parce que vous étes Duc, que je vous eſtime; mais il eſt neceſſaire que je vous ſaluë. Si vous étes

Duc & honneste homme, je rendrai ce que je dois à l'une & à l'autre de ces qualitez. Je ne vous refuserai point les ceremonies que merite vôtre qualité de Duc, ni l'estime que merite celle d'honneste homme. Mais si vous estiez Duc sans étre honneste homme, je vous ferois encore justice, car en vous rendant les devoirs exterieurs que l'ordre des hommes a attachez à vôtre qualité, je ne manquerois pas d'avoir pour vous le mépris interieur que meriteroit la bassesse de vôtre esprit.

Voilà en quoi consiste la justice de ces devoirs. Et l'injustice consiste à attacher les respects naturels aux Grandeurs d'établissement, ou à exiger les respects d'établissement pour les Grandeurs naturelles. Monsieur N. est un plus grand Geometre que moi; En cette qualité il veut passer devant moi; je lui dirai qu'il n'y entend rien. La Geometrie est une grandeur naturelle; elle demande une preférence d'estime, mais les hommes n'y ont attaché aucune preférence exterieure. Je passeray donc devant lui, & l'estimerai plus que moi en qualité de Geometre. De même si étant Duc & Pair vous ne vous contentiez pas que je me tinsse découvert devant vous, & que vous voulussiez encore que je vous estimasse; je vous prierois de me monstrer les qualitez qui meritent mon estime. Si vous le faisiez elle vous est acquise, & je ne vous la pourrois re-

refuſer avec juſtice ; mais ſi vous ne le faiſiez pas, vous ſeriez injuſte de me la demander, & aſſurément vous n'y reüſſiriez pas, fuſſiez-vous le plus grand Prince du monde.

III. Discours.

Je vous veux faire connoiſtre M. voſtre condition veritable, car c'eſt la choſe du monde que les perſonnes de voſtre ſorte ignorent le plus. Qu'eſt-ce à voſtre avis que d'eſtre grand Seigneur ? C'eſt eſtre maiſtre de pluſieurs objets de la concupiſcence des hommes, & pouvoir ainſi ſatisfaire aux beſoins & aux deſirs de pluſieurs. Ce ſont ces beſoins & ces deſirs qui les attirent auprés de vous, & qui vous les aſſujettiſſent : ſans cela ils ne vous regarderoient pas ſeulement ; mais ils eſperent par ces ſervices & ces déferences qu'ils vous rendent, obtenir de vous quelque part de ces biens qu'ils deſirent, & dont ils voyent que vous diſpoſez.

Dieu eſt environné de gens pleins de charité qui lui demandent les biens de la charité, qui ſont en ſa puiſſance, ainſi il eſt proprement le Roi de la charité.

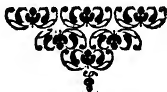
Vous eſtes de même environné d'un petit nombre de perſonnes ſur qui vous regnez en voſtre maniere. Ces gens ſont pleins de concupiſcence. Ils vous demandent les biens de la concupiſcence. C'eſt la concupiſ-

piscence qui les attache à vous. Vous estes donc proprement un Roi de concupiscence. Vôtre royaume est de peu d'étenduë, mais vous estes égal dans le genre de Royauté aux plus grands Rois de la terre. Ils sont comme vous des Rois de concupiscence. C'est la concupiscence qui fait leur force, c'est à dire la possession des choses que la cupidité des hommes desire.

Mais en connoissant vôtre condition naturelle, usez des moyens qui lui sont propres, & ne pretendez pas regner par une autre voye que par celle qui vous fait Roi. Ce n'est point vôtre force & vôtre puissance naturelle qui vous assujettit toutes ces personnes. Ne pretendez donc point les dominer par la force, ni les traiter avec dureté. Contentez leurs justes desirs, soulagez leurs necessitez, mettez vôtre plaisir à estre bien faisant, avancez les autant que vous le pourrez, & vous agirez en vrai Roi de concupiscence.

Ce que je vous dis ne va pas bien loin: & si vous en demeurez-là, vous ne laisserez pas de vous perdre, mais au moins vous vous perdrez en honneste homme. Il y a des gens qui se damnent si sottement, par l'avarice, par la brutalité, par les débauches, par la violence, par les emportemens, par les blasphémes. Le moyen que je vous ouvre est sans doute plus honneste; mais en verité

verité c'eſt toûjours une grande folie que de ſe damner. Et c'eſt pourquoi il n'en faut pas demeurer là. Il faut mépriſer la concupiſcence & ſon Royaume, & aſpirer à ce Royaume de charité, où tous les ſujets ne reſpirent que la charité, & ne deſirent que les biens de la charité. D'autres que moi vous en diront le chemin ; il me ſuffit de vous avoir détourné de ces vies brutales où je voy que pluſieurs perſonnes de qualité ſe laiſſent emporter, faute d'en bien connoiſtre la veritable nature.



DE



DE LA MANIERE D'E'TUDIER CHRE'TIENNEMENT.

I.

LA premiere des regles que l'on peut donner ſur la maniere d'étudier chrétiennement, & qui eſt le fondement de toutes les autres, eſt de regarder l'étude, non comme une occupation indifferente, mais comme une action tres-importante dans nôtre vie, & qui étant bien ou mal faite peut beaucoup contribuer à nôtre ſalut ou à nôtre perte. Et il eſt bon avant toutes choſes de bien s'affermir dans ce principe & d'en conſiderer les raiſons.

I I.

L'étude n'eſt pas une action courte & paſſagere; c'eſt une action longue & qui ſe renouvelle ſouvent. Il eſt donc d'une extrême conſequence qu'elle ſoit bien réglée, &

& que le temps que nous y employons ne ſoit pas perdu? Car s'il n'eſt pas permis de diſſiper inutilement ſon bien; & ſi c'eſt un grand peché de perdre une ſomme conſiderable d'argent au jeu ou pour quelque autre choſe non neceſſaire, parce que les biens temporels nous ſont donnez de Dieu pour étre la matiere de nos bonnes œuvres; & non pas de nos vains divertiſſemens; il eſt encore moins permis de conſumer inutilement le temps qui nous eſt donné pour acquerir l'éternité, & dont la perte eſt plus irreparable que celle de toutes les autres choſes temporelles.

III.

Nous devons conſiderer que le temps que nous employons à l'étude eſt non ſeulement le prix de l'éternité; mais que c'eſt encore un preſent que nous recevons toûjours de la main de Dieu; & dont nous lui devons toûjours une nouvelle reconnoiſſance; & nous ne ſçaurions nous en acquiter qu'en employant continuellement pour lui ce que nous recevons continuellement de lui. Enfin c'eſt une dette que nous contractons à tout moment puiſqu'il ne nous donne ce temps que pour en bien uſer, & qu'il ſe reſerve le droit de nous en faire rendre compte. C'eſt un talent & un dépoſt qu'il nous confie. Il nous demandera compte de l'emploi que nous en aurons fait. Et je ne

ne voy pas qu'on ait droit d'esperer d'estre receus favorablement de lui si nous ne lui en pouvons rendre d'autre que de lui dire: Seigneur, de ce temps que vous m'avez donné pour operer mon salut, j'en ay employé tant à lire des livres de médisance, tant à lire des romans & des comedies, tant à lire des livres qui m'estoient entierement inutiles pour mes emplois. Car si ce discours nous paroist dés à present ridicule, pouvons-nous esperer qu'il nous justifie devant Dieu & devant ses Anges?

IV.

L'étude n'est pas seulement une occupation; mais c'est tout le travail des enfans, & une grande partie de celui des personnes qui ont choisi pour l'employ de leur vie des exercices qui dépendent plus de l'esprit que du corps. Or il est tres-necessaire que nôtre travail soit bien reglé; parce qu'il est tres-necessaire que nôtre penitence soit bien reglée & que le travail en fait toûjours la principale partie. Car si la penitence qui doit purifier toutes nos fautes, & qui nous doit acquiter de nos dettes, ne fait au contraire que nous soüiller & nous charger davantage, quelle esperance nous reste-t-il? *Si sal evanuerit in quo salietur?* Si le jeûne qui est de soi-même une œuvre de penitence est rejetté de Dieu lors qu'il est corrompu par la propre volonté; ce qui fait dire à Dieu

Dieu par ſon Prophete qu'il n'approuvoit point les jeûnes des Juifs, parce qu'ils les faiſoient par caprice & par fantaiſie : combien ſera-t'il plus éloigné d'approuver & de recevoir comme des œuvres de penitence les études qui n'auront pour but que la vanité, la curioſité, ou un divertiſſement inutile.

V.

Enfin il faut conſiderer que l'étude eſt la culture & la nourriture de nôtre eſprit. Ce que nous liſons entre dans nôtre memoire, & y eſt receu comme un aliment qui nous nourrit, & comme une ſemence qui produit dans les occaſions des penſées & des deſirs, & qui ne ſe reçoit jamais même ſans penſer : car nous penſons toûjours aux choſes que nous aprenons, puiſque la memoire & l'intelligence ſont des penſées de nôtre ame. Elles ſortent de nous par ces actions au même temps qu'elles y entrent ; & elles ſont capables de nous ſoüiller en y entrant, parce qu'elles ſont toûjours accompagnées de quelque complaiſance & de quelque approbation inſenſible. Si l'on ne prend donc point indifferemment toute ſorte d'aliment ; & ſi l'on évite avec ſoin tous ceux qui nous peuvent nuire ; ſi l'on ne ſeme pas dans ſes terres toutes ſortes de ſemences, mais ſeulement celles qui ſont utiles : combien doit-on encore apporter plus de diſcernement à ce qui ſert de nourriture à nôtre eſprit, &

ce qui doit estre la semence de nos pensées ? Car ce que nous lisons aujourd'hui avec indifference se reveillera dans les occasions, & nous fournira, sans même que nous nous en appercevions, des pensées qui seront une source de nôtre salut ou de nôtre perte. Dieu réveille les bonnes pensées pour nous sauver, le diable reveille les mauvaises pensées dont il trouve les semences en nous, afin de nous perdre, & nous lui en donnons occasion, lors que nous ne faisons point de scrupule de remplir nôtre memoire d'une infinité de choses vaines & dangereuses.

V I.

Il est d'autant plus necessaire d'apporter une attention particuliere à ce discernement des bonnes & des mauvaises nourritures de nôtre esprit, que nous n'avons point d'avertissement naturel qui nous les fasse distinguer. Car dans la nourriture du corps l'on distingue d'ordinaire par le goust même ce qui nuit à la santé ; Dieu ayant pourvû par ce moyen à la conservation de nôtre vie corporelle, de peur que nôtre intemperance ne nous portast à nous nourrir de poisons. Mais il n'en est pas de même dans les alimens de l'ame. Nous n'avons point naturellement de goust spirituel qui distingue les bons alimens des mauvais. Nous trouvons même quelquefois les poisons plus agreables que les meilleures nourritu-

res

res, tant noſtre gouſt ſpirituel eſt corrompu. Et ainſi il faut ſuppléer par une attention toute particuliere à cette corruption de noſtre eſprit. Et c'eſt une des manieres dont nous devons pratiquer cet avertiſſement du Sage : ***Omni cuſtodia ſerva cor tuum.*** Ce qui nous doit porter à veiller avec ſoin ſur tout ce qui entre dans un vaſe ſi precieux.

VII.

Si noſtre ame doit eſtre le ſanctuaire de Dieu ; ſi elle doit eſtre cette maiſon d'Oraiſon, dont il eſt dit: ***Domus mea domus orationis vocabitur***, ne craignons-nous point que Dieu ne nous reproche d'avoir profané ce Temple, & qu'il ne nous diſe comme aux Juifs, que nous avons fait de ſa maiſon une retraite de voleurs ; que nous en avons fait un theatre & un lieu de comedie en rempliſſant noſtre memoire de ces images profanes qui des-honorent la ſainteté d'un lieu qui doit eſtre conſacré à Dieu, & qui troublent la tranquilité de nos prieres par les vains phantômes qu'elles nous preſentent au temps où nous en devons eſtre les plus degagez ?

VIII.

Il y a des poiſons dans les livres qui ſont viſibles & groſſiers. Il y en a d'inviſibles & de cachez. Il y a des livres qui ſont tous empeſtez, & d'autres qui ne ſont corrompus qu'en certaines parties. Et il y en a peu

qui ne le ſoient en cette maniere. Car les livres ſont les ouvrages des hommes ; & la corruption de l'homme ſe meſle dans la pluſpart de ſes actions. Et comme elle conſiſte dans l'ignorance, & dans la concupiſcence, preſque tous les livres ſe reſſentent de ces deux défauts.

Ils ſe reſſentent de ſon ignorance par les maximes fauſſes qui y ſont ſemées. Ils ſe reſſentent de la concupiſcence, parce que les paſſions qui nous poſſedent s'impriment dans nos livres, & portent enſuite cette impreſſion inſenſible juſques dans l'eſprit de ceux qui les liſent.

IX.

C'eſt le ſentiment de quelques Medecins que dans toutes les viandes il y a toûjours quelque choſe de mortel. Et ils ajoûtent que toutes les maladies viennent de l'amas de cette matiere mortelle qui demeure dans les corps aprés la digeſtion des alimens. Mais ce qui n'eſt peut-étre pas vrai de la nourriture du corps, l'eſt ſans doute de celle de l'eſprit. Il y a peu de livres qui n'enferment quelque ſorte de venin par la raiſon que nous avons marquée. L'homme ſe meſle par tout. Ainſi en liſant les livres des hommes, nous nous rempliſſons inſenſiblement des vices des hommes.

Outre

X.

Outre cette corruption qui vient des livres mêmes, il y en a une autre qui vient de nous, & qui gâte les meilleures choſes que nous trouvons dans les livres. Nôtre cœur eſt un vaſe qui peut corrompre tout ce qu'il reçoit. Les plus utiles inſtructions nous peuvent être un ſujet de vanité, & même d'erreur, par la fauſſe application que nous en pouvons faire. Si elles ſont bonnes en ſoi, elles ne ſont pas bonnes pour nous. Elles nous détournent de nôtre voye, & nous amuſent en nous faiſant quitter celles qui nous ſont vrayement importantes.

X I.

Pour éviter ces diverſes ſortes de poiſons, il faut uſer de divers remedes. Et premierement pour ſe garentir de celui qui naiſt de la corruption même de nôtre cœur, il n'y en a point d'autre que de le purifier ſans ceſſe par les exercices d'une vie chrétienne. Il faut donc avoir dans l'eſprit que cette pureté de cœur eſt la principale diſpoſition à l'étude; comme la principale preparation d'un vaſe, où l'on doit verſer une liqueur precieuſe, eſt de le bien nettoyer.

Sincerum est nisi vas, quodcumque infundis acescit.

Sans cela tout s'y aigrit, tout s'y corrompt comme nous avons déja dit. Ainsi c'est une priere qui convient particulierement à ceux qui étudient que celle du Prophete Roi. *Cor mundum crea in me Deus, & Spiritum rectum innova in visceribus meis.*

XII.

Il ne faut pas s'imaginer qu'il suffise de croire avoir le cœur pur, & que par là on soit en état de lire les choses les plus mauvaises. La force chrétienne consiste à se croire foible; & c'est une partie de la pureté que d'apprehender beaucoup de la soüiller par des lectures dangereuses. Il faut donc avec cela travailler à éviter les poisons qui se trouvent dans les lectures. S'ils sont grossiers, il faut les éviter par le retranchement de toute curiosité pour ces sortes de choses: s'ils sont subtils & imperceptibles, il faut s'adresser à Dieu par la priere, afin qu'il nous les fasse connoistre, ou qu'il nous les fasse éviter sans même que nous les connoissions. C'est pourquoi il n'y a gueres d'action qui ait plus besoin de priere que l'étude. Et c'est un grand défaut que d'en commencer aucune sans élever son esprit à Dieu, & sans le supplier de la benir & de nous

nous preserver du danger qui en est inseparable. Car si par une coûtume tres-juste on ne prend point la nourriture du corps sans demander la benediction de Dieu, afin que ce qui doit servir pour soûtenir nôtre vie, ne serve point de matiere au diable pour nous faire perdre la vie de l'ame; combien devons-nous encore étre plus soigneux de nous adresser à Dieu, lorsque nous prenons cette nourriture spirituelle, qui est encore plus capable d'exciter en nous toutes sortes de passions; & qui le fait necessairement si la benediction de Dieu n'en empesche les mauvais effets, & si la charité ne dissipe l'enflure qu'elle produit.

XIII.

Par cette priere nous offrons à Dieu nos lectures & nôtre étude comme une action qui lui est consacrée & que nous faisons pour lui. Mais afin que nôtre priere soit receuë, il faut qu'elle soit sincere: c'est-à-dire qu'il soit vrai que ce soit pour Dieu que nous étudions, que le desir de le servir soit le motif qui nous porte à étudier, & que ce soit sa volonté qui regle nos études. Car il ne faut pas s'imaginer que pour avoir offert en l'air à Dieu nôtre étude, elle lui soit effectivement consacrée. Dieu ne peut recevoir de nous que ce qu'il produit lui-même dans nous, & ce qui vient de son propre esprit & non pas du nôtre. De sorte que si

nôtre étude n'a pour principe en effet que la curiosité, ou la vanité, ou quelque autre mauvais desir, on a beau l'offrir à Dieu, on ne la rendra pas innocente, & l'on fera plûtost une injure à Dieu en le suppliant d'agréer une chose qui n'est pas entreprise pour lui; ce qui seroit contraire à sa sainteté, & à sa justice.

Il est donc necessaire que nostre étude pour estre digne d'estre offerte à Dieu, ait Dieu même pour principe, c'est à dire qu'elle naisse du desir de lui obeïr. Or elle a ce principe quand nous étudions pour satisfaire à la penitence generale du travail que Dieu a imposée à tous les hommes, & que nous choisissons entre les études celles qui nous peuvent servir pour nous acquiter de nos devoirs.

Car si nous nous appliquons à des études inutiles, il est clair que la volonté de Dieu & le desir de lui plaire n'est pas ce qui nous fait étudier, puis que cette volonté est juste, raisonnable, & non fantasque & capricieuse.

Un Juge qui étudie les choses de son métier peut dire qu'il étudie par la volonté de Dieu. Mais s'il s'amusoit à apprendre la langue des Indiens ou des Chinois, il seroit bien difficile qu'il pût répondre sincerement à Dieu s'il lui demandoit pour qui il fait ces sortes d'études; Seigneur c'est pour vous que je les fais.

Il

X I V.

Il ne faut pas pourtant porter cette regle ſi avant, que l'on ait du ſcrupule de toutes les études qui ne ſe rapportent pas directement à noſtre profeſſion. Car pourvû que nous y emploiyons le temps neceſſaire pour nous y rendre habiles, on a quelque liberté pour le reſte des études, pourvû que l'on n'en abuſe pas. Et le moyen de n'en pas abuſer eſt de les rapporter à quelque choſe d'utile en ſoi, & qui nous puiſſe ſervir, comme à ſçavoir l'hiſtoire, à écrire, à parler, parce que ce ſont des profeſſions generales qui ne ſont pas incompatibles avec noſtre profeſſion particuliere.

X V.

Il ne faut pas même entendre ces maximes avec cette rigueur, que l'on s'imagine que ce ſoit un mal de prendre plaiſir à ſon étude, & d'en faire même où l'on recherche en quelque façon le divertiſſement de l'eſprit. Car ſi ces études qui nous divertiſſent ſont d'ailleurs dans l'ordre de nos devoirs, c'eſt un ſoulagement que Dieu accorde à noſtre foibleſſe, & nous devons nous ſervir de ce moyen pour y avancer davantage, eſtant certain que les études que l'on fait avec plaiſir entrent bien plus avant dans la memoire que celles que l'on fait avec dégouſt & avec chagrin.

Pour

Pour les lectures de pur divertissement, comme celle des livres de voyages, de medailles, &c. elles peuvent estre legitimes, en la maniere que les divertissemens sont legitimes; c'est à dire pour remettre nostre esprit lorsqu'il est fatigué & abbatu par des études serieuses, pour le renouveller, & pour l'occuper lorsqu'il n'est pas capable d'autre chose. Mais il faut avoir soin que ces divertissemens ne soient point en eux-mêmes dangereux, & que de plus on ne s'y accoutûme pas de telle sorte, que l'on se lasse facilement des lectures serieuses. C'est pourquoi il faut un peu souffrir de lassitude avant que d'avoir recours à ces sortes de remedes.

XVI.

La vuë qui nous fait regarder l'étude comme une penitence & un travail que Dieu nous impose, nous découvre aussi la plus-part des dispositions que nous devons y apporter qui se peuvent reduire à celles-ci, de travailler fidelement, exactement, perseveramment. La fidelité consiste à s'appliquer autant que l'on peut aux mêmes heures, aux mêmes études, afin d'honorer Dieu par l'ordre de nos études, aussi bien que par nos études mêmes, & de ne se laisser point surmonter à la paresse qui nous porteroit à employer inutilement le temps que nous avons destiné à nos études. L'exactitude consiste à faire les choses aussi bien que nous les pouvons faire, en considerant

que

que c'est pour Dieu que nous les faisons, & qu'il merite bien toute nôtre application. Et la perseverance consiste dans la continuation d'une même sorte d'étude, tant qu'elle nous est utile, en évitant ainsi l'inconstance qui est si naturelle à l'amour propre. Il est bon pour cela de se souvenir de cette parole du Prophete. *Maledictus qui facit opus Dei fraudulenter* : & de celle du Sage : *Qui mollis & dissolutus est in opere suo, frater est opera sua dissipantis.* La premiere doit retrancher la negligence par laquelle on dérobe à Dieu une partie du temps que l'on devoit employer à son service, & qui est contraire à la fidelité que l'on lui doit. Et la seconde condamne non seulement le défaut d'exactitude, mais aussi le desordre, qui sont les deux vices contraires aux deux autres qualitez des études que l'on fait chrétiennement.

XVII.

Il ne faut pas s'imaginer que la vie de l'étude soit une vie facile. Ceux qui en feront une épreuve serieuse trouveront au contraire que la vie d'une étude toute pure est la plus penible de toutes les vies, & que les autres le sont presque à proportion qu'elles approchent davantage de celle-là. La raison en est qu'il n'y a rien de plus contraire à la nature que l'uniformité & le repos, parce que rien ne nous donne plus de lieu d'être avec nous-mêmes. Le changement &

paresse. Car l'amour propre qui veut avoir son compte tâche de regagner d'un côté ce qu'il perd de l'autre. Ainsi ne pouvant joüir de l'agitation qui le satisferoit le plus, il veut au moins joüir de l'exemption de travail & de peine, & il nous entraîne de ce costé-là avec violence. C'est pourquoi si l'on n'y prend garde, la vie de l'étude porte au relâchement dans la mortification, à la paresse & à toutes ses suites, & il est besoin d'un effort continuel pour s'en preserver.

XVIII.

Il faut combatre ces vices & directement & par adresse. On les combat directement par toutes les raisons qui peuvent exciter en nous une ardeur nouvelle ; par la consideration des fatigues & des peines qui sont jointes à tous les emplois du monde, & par la crainte d'étre du nombre de ceux, dont il est dit *qu'ils ne sont point dans les travaux des hommes. & qu'ils n'auront point de part aux fleaux que Dieu leur envoye,* ce qui est une marque d'une extréme colere de Dieu contr'eux. Mais il est bon d'y employer aussi quelque sorte d'adresse, de se tromper soi-même, de n'envisager cette vie que par parties, c'est à dire de ne considerer qu'une entreprise particuliere dont on voit la fin, comme celle de quelque lecture ou de quelque ouvrage qui ne dure pas longtemps, en n'étendant pas sa vuë plus loin

alors. Aprés cette entreprise il en viendra une autre, & cependant l'esprit n'est pas accablé. En un mot il faut faire à l'égard de l'étude ce que saint Gregoire conseille de faire à l'égard du jeûne, qui est de commencer par jeûner, & de promettre à son corps quelque soulagement à l'avenir. Il faut ainsi commencer par étudier, & se promettre quelque soulagement quand on aura fait quelque étude considerable. Et il n'est pas toûjours mauvais de se l'accorder effectivement, étant certain que dans les études on avance quelquefois davantage en reculant un peu, & en ne poussant pas son esprit à bout par la trop longue continuation du travail.

X I X.

Nos études doivent étre reglées selon nos emplois; & si nous n'avons point d'autre emploi que l'étude, il faut qu'elle tende toute à la fin que nous nous y serons proposée, comme nous étant la plus proportionnée. Mais il faut considerer que nous avons deux sortes d'emplois, & que nous devons ainsi nous proposer deux sortes de fins; l'une particuliere qui dépend de plusieurs circonstances, & qui peut étre ainsi differente selon les differentes personnes qui s'appliquent à l'étude; l'autre generale & commune à tous, qui est de donner à son ame la nourriture qui lui est necessaire pour subsister dans la voye de Dieu, de peur de tom-

ber dans l'état dont le Prophete parle quand il dit, *Percussus sum ut fœnum, & aruit cor meum, quia oblitus sum comedere panem meum.* Ce pain de l'ame sont les instructions solides de la pieté que saint Chrysostome juge si necessaires, qu'il n'a pas craint de dire dans l'homelie 3. du Lazare; *Non potest fieri ut quisquam salutem assequatur, nisi perpetuo versetur in lectione spirituali.* Et quoi qu'on ne doive pas prendre ces paroles à la rigueur, Dieu suppleant dans les ignorans à cet exercice par d'autres exercices de travail, de penitence; & d'humiliation, qui étant faits avec un esprit de pieté sont une excellente lecture, elles doivent neanmoins faire comprendre aux personnes qui sont capables de s'occuper à la lecture, combien c'est un grand défaut à eux d'employer tout leur temps à des études qui se rapportent aux autres, & de n'en faire jamais qui se raportent directement à eux-mêmes. Sans doute qu'il est tres-difficile de se sauver dans une telle disposition, & qu'en la considerant bien on ne trouvera pas d'excés dans les paroles de saint Chrysostome. Car il est certain que nous avons toûjours un poids qui nous entraisne en bas, c'est-à-dire à la vie charnelle. Pour y tomber il n'y a qu'à se laisser & à ne faire point d'effort pour s'en empescher, le torrent nous emportera de lui-même. Or un des principaux efforts que nous devons faire, c'est de me-

diter la parole de Dieu, ſoit dans l'Ecriture, ſoit dans les autres livres de pieté, n'y ayant rien qui ſoit plus propre pour reſiſter à l'eſprit du monde & aux maximes du monde.

X X.

Le monde nous parle en mille manieres. Il nous fait entendre ſa voix trompeuſe preſque par toutes les créatures qui nous ſervent de piege, ſelon le Sage. Le diſcours commun des hommes eſt tout formé ſur la concupiſcence & non ſur la verité. Ce que l'on y appelle bien, honneur, plaiſir, felicité, mal, miſere, infamie, ſont les objets que la concupiſcence deſire ou fuit, & auſquels elle a attaché ſes idées. Le moyen donc de reſiſter à l'impreſſion ſi continuelle de ce langage du monde ſi l'on n'a ſoin d'écoûter Dieu qui nous parle dans ſes Ecritures, & dans les livres qui ont eſté faits par ſon eſprit.

X X I.

Un grand ſerviteur de Dieu conſeilloit aux perſonnes qui avoient de la memoire d'apprendre par cœur divers Pſeaumes, & diverſes ſentences de l'Ecriture ſainte dans le deſſein de ſanctifier la memoire par ces divines paroles. Et cet exercice eſt particulierement neceſſaire à ceux qui l'ont profanée en y recevant une infinité de choſes qui ont eſté écrites par l'eſprit du diable dans le deſſein de tromper les hommes par un

faux

faux agrément, qui nous rend les vices aimables lors qu'ils sont representez avec un tour ingenieux. Que si l'on ne penetre pas d'abord la beauté & la profondeur de l'Ecriture, la lecture ne laisse pas d'en étre utile pourvû qu'on la fasse avec respect, & que l'on attribuë à son ignorance & non à l'Ecriture même le peu de goust & le peu d'ouverture que l'on y a. Car c'est à l'égard de ceux qui sont dans cette disposition respectueuse qu'on doit entendre ce que dit Origene: *Si vides aliquando legi scripturam in auribus tuis, interim hanc primam scias te suscepisse utilitatem, quod solo auditu velut precatione quâdam noxiarum virtutum, quæ te obsident, virus depellitur.* Si le son, dit-il, des paroles de l'Ecriture frappe quelques fois vos oreilles, sçachez que la premiere utilité que vous en recevez, est d'entendre simplement ces paroles qui vous tiennent lieu d'une priere qui chasse loin de vous le venin des puissances ennemies qui vous attaquent; & ce que dit S. Chrysostome dans l'homelie 3. du Lazare. *Quid si non intelligamus quæ continentur in sacris litteris, maximè quidem etiam si non intelligas illic recondita, tamen ex ipsa lectione multa nascitur sanctimonia.* Encore que vous n'entendiez pas ce qui est enfermé dans l'Ecriture, la lecture ne laisse pas d'imprimer dans vôtre esprit plusieurs effets de grace & de sainteté.

Il

XXII.

Il faut donc avoir dans l'esprit que les autres sciences ont leur temps separé, & qu'il est permis de les quiter quand on en a appris autant qu'il nous étoit necessaire ; mais que l'étude de la morale chrétienne que l'on doit faire dans l'Ecriture & dans les livres des Saints, ne se doit jamais quitter, & qu'elle doit durer autant que la vie, sans qu'on puisse jamais dire qu'on n'en est assez instruit. Car il ne suffit pas de sçavoir ces veritez d'une maniere speculative, ni qu'elles soient cachées dans quelques recoins de nôtre memoire : il faut qu'elles soient vives & presentes à nôtre esprit, & qu'elles se presentent lors qu'il est question de les mettre en pratique : ce qui ne se peut faire si nous n'avons soin de les renouveller sans cesse, & si nous ne tâchons de les imprimer, non seulement dans nôtre memoire, mais aussi dans nôtre cœur.



TRAI-



TRAITÉ DE L'EDUCATION D'UN PRINCE.

PREMIERE PARTIE.

Contenant les veuës generales que l'on doit avoir pour bien élever un Prince.

I.

UN jeune Prince est un enfant de Dieu, destiné par la Providence divine à des emplois tres-importans, mais tres-dangereux, & qui peut estre un grand instrument de la misericorde ou de la colere de Dieu sur les hommes.

II.

Son éducation doit avoir pour but de le ren-

rendre capable de s'acquitter de tous les devoirs ausquels sa condition l'engage, & de le preparer à tous les dangers ausquels cette condition l'expose.

III.

Un Prince n'est pas à lui, il est à l'Etat. Dieu le donne aux peuples en le faisant Prince : il leur est redevable de tout son temps. Et si-tost qu'il est capable de discernement, il commet une double faute s'il ne s'applique avec tout le soin qu'il peut aux études & aux exercices qui servent à le disposer à s'acquiter des devoirs d'un Prince. Car il ne se fait pas seulement tort à soy-même en abusant de son temps ; mais il fait tort à l'Estat auquel il le doit.

IV.

Ceux qui sont chargez de son Education, en commettent encore une plus grande s'ils ne lui en procurent la meilleure & la plus digne d'un Prince qu'il leur est possible. Car outre l'injustice qu'ils commettent envers ce Prince & envers l'Estat, ils se rendent encore participans de toutes les fautes dont il auroit pû estre preservé par une bonne éducation.

V.

Cette éducation Chrétienne se rapportant directement au salut du Prince & au bien du peuple, & pouvant avoir des suites d'une con-

consequence infinie, on la doit regarder comme la chose du monde la plus importante. Toutes les raisons d'interest & de dépense, & tous les respects humains doivent toujours ceder à celle là. Il ne faut rien negliger de ce qui y peut être utile. Il faut éviter tout ce qui y peut estre des-avangeux. Enfin c'est ce qui doit tenir lieu de fin; tout le reste ne peut tenir lieu que de moyens.

V I.

Il est certain qu'un des principaux soins de ceux qui sont chargez de cette éducation doit estre de faire un bon choix de celui ou de ceux à qui ils doivent confier l'éducation du jeune Prince; mais il est impossible de n'y agir pas temerairement; si l'on ne sçait quelles qualitez sont necessaires pour cet employ.

V I I.

Le mauvais choix que l'on fait quelquesfois dans ces rencontres, vient de la basse idée que l'on a de ce qui est necessaire à un homme qui entreprend d'élever un Prince. La pluspart croyent qu'il suffit qu'il ne soit point vicieux, & qu'il ait quelque connoissance des belles lettres: d'autres desirent particulierement qu'il soit habile dans l'Histoire. Il y en a qui cherchent des gens qui sçachent parfaitement les Mathematiques: d'autres y considerent principalement ce que l'on appelle sçavoir le monde. Enfin, on

on ne se propose d'ordinaire que des vuës particulieres & basses, & qui ne répondent en aucune sorte à la grandeur de la fin que l'on doit avoir.

VIII.

Il est facile de reconnoistre que toutes ces veuës sont petites, & qu'elles ne sont nullement proportionnées au but que l'on doit se proposer en instruisant un jeune Prince, puis qu'un homme peut avoir toutes ces qualitez, & être neanmoins un mal-habile homme ; & qu'un Prince peut estre fort bien instruit dans les langues, dans l'Histoire, & dans les Mathematiques, & estre neanmoins tres-mal élevé, parce qu'on lui aura gasté le jugement, & qu'on ne l'aura formé à rien de ce qui lui est le plus necessaire pour vivre en Prince Chrêtien.

IX.

On fait, par exemple, beaucoup d'estat de l'Histoire pour les Princes, & avec raison, puisqu'elle leur peut estre fort utile, pourveu qu'on la leur montre comme il faut. Mais si on n'y apporte le discernement necessaire, elle leur nuit souvent plus qu'elle ne leur sert. Car l'Histoire n'est d'elle-même qu'un amas confus de faits. Les gens dont on y parle sont pour l'ordinaire vicieux, imprudens, emportez. Leurs actions sont souvent rapportées par des écrivains peu judicieux, qui loüent & blâment

ment les choses par caprice, & qui impriment par leurs discours mille mauvais modeles & mille fausses maximes dans l'esprit de ceux qui les lisent sans discernement.

X.

Un Precepteur qui aura le jugement peu exact, rendra encore cette étude de beaucoup plus dangereuse. Il versera indifferemment dans l'esprit du jeune Prince les sottises des livres & les siennes propres. Il gastera les meilleures choses par le mauvais air qu'il y donnera: de sorte qu'il arrivera souvent qu'en le remplissant d'une science confuse, il ne fera qu'étouffer en lui ce que la nature lui avoit donné de bon sens & de raison.

X I.

La pluspart des choses sont bonnes & mauvaises selon le tour qu'on y donne. La vie des méchans peut estre aussi utile que la vie des Saints, quand elle est bien proposée, qu'on en fait voir la misere, & qu'on en inspire l'horreur. Et la vie des Saints peut estre aussi dangereuse que celle des méchans, quand on la propose d'une maniere qui porte, ou à en abuser, ou à la mépriser.

X I I.

Les sciences ont leurs utilitez & leurs inutilitez, principalement pour des Princes, & on les peut apprendre toutes d'une maniere basse & d'une maniere relevée. Peu de personnes en sçavent faire la difference.

Ce-

Cependant il eſt ſi important de la faire, qu'il vaut ſouvent mieux les ignorer abſolument, que de les ſçavoir baſſement, en s'enfonçant dans ce qu'elles ont d'inutile. Il y a peu de perſonnes dont on puiſſe dire ce que Tacite dit d'Agricola: ***Retinuitque quod eſt difficillimum ex ſapientia modum.*** La pluſpart de ceux qui y ſont les plus habiles, ſont ceux qui en jugent le plus mal, parce qu'ils en font l'objet de leur paſſion, & qu'ils mettent leur gloire dans l'exactitude, & non dans l'utilité de ces connoiſſances. Il y a de fort habiles Mathematiciens qui croyent que c'eſt la plus belle choſe du monde que de ſçavoir s'il y a un pont & une voute ſuſpenduë autour de la planete de Saturne. Un Prince doit ſçavoir ce que l'on en dit, car ces connoiſſances ne coûtent guéres. Mais ſi on ne lui apprend en même temps que tout cela n'eſt qu'une curioſité aſſez vaine, on lui fait tort. Car il vaut mieux ignorer ces choſes, que d'ignorer qu'elles ſont vaines.

XIII.

Cela fait voir que la qualité la plus eſſentielle à un Precepteur que l'on deſtine à un Prince, eſt une certaine qualité qui n'a point de nom, & que l'on n'attache point à une certaine profeſſion. Ce n'eſt pas ſimplement étre habile dans l'Hiſtoire, dans les Mathematiques, dans les Langues,

dans

dans la Politique, dans la Philoſophie, dans les ceremonies, dans les intereſts des Princes: on peut ſuppléer à tout cela. Il n'eſt pas neceſſaire que celui qui eſt chargé de l'inſtruction d'un Prince, lui montre tout; il ſuffit qu'il lui montre l'uſage de tout. Il faut même par neceſſité qu'il ſe faſſe ſoulager, & que pendant qu'il ſe prepare à certaines choſes, il ſoit ſeulement témoin de ce qui lui eſt enſeigné par d'autres. Mais on ne ſupplée point à cette qualité eſſentielle qui le rend capable de cet emploi; on ne l'emprunte point d'autrui; on ne s'y prepare point. La nature la commence, on l'acquiert par un long exercice & par une infinité de reflexions. Et ainſi ceux qui ne l'ont pas, & qui ſont un peu avancez en âge, ſont incapables de l'avoir jamais.

XIV.

On ne peut mieux la faire comprendre, qu'en diſant que c'eſt cette qualité qui fait qu'un homme blâme toûjours ce qui eſt blâmable, qu'il loüe ce qui eſt loüable, qu'il rabaiſſe ce qui eſt bas, qu'il fait ſentir ce qui eſt grand, qu'il juge ſagement & équitablement de tout, qu'il propoſe ſes jugemens d'une maniere agreable & proportionnée à ceux à qui il parle; & enfin qu'il tourne en toutes choſes à la verité l'eſprit de celui qu'il inſtruit.

Il

X V.

Il ne faut pas s'imaginer qu'il le fasse toûjours par des reflexions expresses, ni qu'il s'arreste à tout moment à donner des regles du bien & du mal, du vrai & du faux; il le fait au contraire presque toûjours d'une maniere insensible. C'est un tour ingenieux qu'il donne aux choses, qui expose en veuë celles qui sont grandes & qui meritent qu'on les considere, qui cache celles qu'il ne faut point faire voir, qui rend le vice ridicule, la vertu aimable, qui forme l'esprit insensiblement à goûter & à sentir les bonnes choses, & à avoir du dégoust & de l'aversion pour les mauvaises. De sorte qu'il arrive tres-souvent que la même histoire, & la même maxime qui sert à former l'esprit quand elle est proposée par une personne habile & judicieuse, ne sert au contraire qu'à le gaster quand elle est proposée par une personne qui ne l'est pas.

X V I.

Les Precepteurs ordinaires ne se croyent obligez d'instruire les Princes qu'à certaines heures; & lors qu'ils leur font expressement ce qu'ils appellent leçon: mais cét homme dont nous parlons n'a point d'heure de leçon, où plûtost il fait à son disciple une leçon à toute heure. Car il l'instruit souvent autant dans le jeu, dans les visites,

dans

dans les conversations, dans les entretiens qu'on a à table avec ceux qui y sont presens, que lors qu'il lui fait lire les livres; parce qu'ayant pour principal but de lui former le jugement, les divers objets qui se presentent y sont souvent plus avantageux que les discours étudiez, n'y ayant rien qui penetre moins l'esprit que ce qui y entre sous l'image peu agreable de leçon & d'instruction.

XVII.

Comme cette maniere d'instruire est insensible, le profit que l'on en tire est aussi en quelque sorte insensible; c'est-à-dire qu'il ne s'apperçoit pas par des signes grossiers & exterieurs; & c'est ce qui trompe les personnes peu intelligentes, qui s'imaginent qu'un enfant instruit en cette maniere n'est pas plus avancé qu'un autre; parce qu'il ne sçait pas peut-être mieux faire une traduction de Latin en François, ou qu'il ne repete pas mieux une leçon de Virgile: & ainsi ne jugeant de l'instruction de leurs enfans que par ces bagatelles, ils feront souvent moins d'état d'un homme vrayement habile, que d'un autre qui n'aura qu'une science basse & un esprit sans lumiere.

XVIII.

Ce n'est pas que dans l'instruction des Princes on doive negliger les choses communes, & qu'on ne doive leur apprendre les

les Langues, l'Histoire, la Chronologie, la Geographie, les Mathematiques, & même la Jurisprudence jusques à un certain point. Il faut regler leurs études comme on les regleroit à d'autres personnes. Il faut tâcher de les rendre laborieux. Il faut les faire passer d'une occupation à une autre, sans laisser aucun vuide ni aucune inutilité. Il faut ménager avec adresse, toutes les occasions de leur faire apprendre diverses choses. Il faut, s'il est possible, qu'ils n'ignorent rien de ce qui est celebre dans le monde. Tout cela est bon, utile & necessaire en soi, pourveu que l'on ne s'y arreste pas comme à la fin de leur instruction, & que l'on s'en serve à former leurs mœurs & leur jugement.

XIX.

Former le jugement, c'est donner à un esprit le goust & le discernement du vrai; c'est le rendre délicat à reconnoistre les faux raisonnemens un peu cachez; c'est lui apprendre à ne se pas éblouïr par un vain éclat de paroles vuides de sens, à ne se payer pas de mots, ou de principes obscurs, à ne se satisfaire jamais qu'il n'ait penetré jusques au fond des choses; c'est le rendre subtil à prendre le point dans les matieres embarassées, & à discerner ceux qui s'en écartent; c'est le remplir de principes de verité qui lui servent à la trouver dans toutes

cho-

choses, & principalement dans celles dont il a le plus de besoin.

Il faut qu'un Precepteur intelligent tâche de rendre un Prince également délicat dans les choses & dans les manieres. Car comme il y a des choses fausses, il y a aussi de fausses manieres, c'est-à-dire des manieres qui font dans l'esprit des autres des effets tous contraires à ceux qu'on y voudroit faire. Ceux qui ne s'appliquent qu'aux choses, deviennent grossiers dans les manieres; & ceux qui ne s'appliquent qu'aux manieres, sont d'ordinaire peu intelligens dans les choses. Le premier est ordinaire aux gens de retraite, & l'autre est fort ordinaire aux gens du monde. Un Prince doit éviter tous ces deux défauts, parce qu'il a besoin de connoistre la verité, & de la faire goûter aux autres. Et quoi qu'il doive étre assez intelligent & assez équitable pour reconnoistre & pour honorer la verité, lors même qu'elle est proposée avec des manieres des-agreables, il doit extremement éviter de la proposer de cét air, parce qu'il en détruiroit le fruit à l'égard de la plusPart du monde.

X X I.

Enfin il lui faut faire remarquer qu'il y a du faux par tout, qu'il y a une fausse valeur, une fausse honnêteté, une fausse liberalité, une fausse galanterie, une fausse éloquence, une fausse raillerie, de faux

agrémens. Il faut y regarder de bien prés pour ne pas prendre l'un pour l'autre ; & il est fort difficile qu'on ne s'y méprenne lors qu'on n'a point de regle pour en juger, & que l'on ne fait que suivre l'impression des autres.

XXII.

La Morale est la science des hommes, & particulierement des Princes, puisqu'ils ne sont pas seulement hommes ; mais qu'ils doivent aussi commander aux hommes, & qu'ils ne le sçauroient faire s'ils ne se connoissent eux-mêmes & les autres dans leurs défauts & dans leurs passions, & s'ils ne sont instruits de tous leurs devoirs. C'est donc dans cette science qu'il les faut principalement former. Comme l'usage en doit estre continuel, l'étude en doit estre continuelle. On ne sçauroit trop tost commencer, parce qu'on ne peut trop tost commencer à se connoistre, & elle est d'autant plus commode, que toutes choses y peuvent servir. Car on trouve par tout les hommes & leurs défauts.

XXIII.

Voir le Discours de la necessité de ne vivre pas au hazard.

Il faut tâcher non seulement de leur apprendre les veritables principes de cette science, mais aussi de leur en faire connoistre la necessité, & de leur en inspirer l'estime & l'amour, en leur faisant sentir le malheur effroyable de la pluspart des

Grands qui passent leur vie dans une ignorance terrible de ce qui leur est le plus important ; qui ne sçavent ce qu'ils font, ni où ils vont ; qui croyent n'avoir autre chose à faire dans le monde que d'aller à la chasse, se divertir, ou former des desseins ambitieux pour l'agrandissement de leur maison, & qui aprés avoir ainsi vécu dans une illusion continuelle durant le petit espace d'une miserable vie, voyent disparoistre au moment de leur mort, tous ces vains fantômes qui les avoient occupez, & tombent pour jamais dans l'extremité de la misere.

XXIV.

Il faut les instruire & des devoirs generaux des hommes, & des devoirs particuliers des Princes, & de l'alliance de ces devoirs, & sur tout il faut essayer de prévenir cét oubli où les Grands tombent insensiblement, de ce qui leur est commun avec tous les autres hommes, en n'attachant leur imagination qu'à ce qui les en distingue. Pour cela il est necessaire de leur faire bien comprendre la veritable nature de toutes ces choses, ce que c'est que la Grandeur, son origine, sa fin, ce qu'elle a de réel, ce qu'elle a de vain ; ce que les inferieurs doivent aux Grands, ce que les Grands doivent aux inferieurs, ce qui les rabaisse ou les éleve devant Dieu & devant les hommes.

Voir le Traité de la Grandeur, & les trois Discours de Mr. Pascal.

XXV.

Comme l'affection des hommes est necessaire au ministere auquel les Princes sont appellez, on les doit instruire avec grand soin de ce qui l'attire ou qui l'éloigne, de ce qui gagne ou choque les esprits, de ce qui plaist ou déplaist au monde. Il leur faut découvrir les sources cachées de tous ces effets, & les secrets ressorts qui causent ces differens mouvemens, afin qu'ils les sçachent faire jouër selon le besoin qu'ils en auront. Mais en même temps il leur faut faire connoistre combien cette petite adresse est vaine quand on ne s'y propose point d'autre fin que celle de faire reüssir quelques desseins de fortune, ou de joüir de la satisfaction d'estre aimé. Et c'est pourquoi il leur faut montrer que toutes ces actions se peuvent pratiquer par des vuës plus hautes & plus relevées, & que l'on les peut rendre infiniment plus utiles pour le Ciel, qu'elles ne le sont pour le monde.

Voir le Traité de la Civilité Chrétienne.

Les Grands, par exemple, sont obligez par leur condition même, d'estre dans un exercice continuel de civilité; & quand ils s'en acquittent comme il faut, elle leur sert beaucoup à attirer l'estime & l'amour des hommes: mais cet exercice n'est pour la plûspart d'entre-eux qu'un amusement tres-vain. Comme ils la pratiquent inégalement; & qu'ayant une extréme complaisance

ſance pour les uns, ils ont une extréme fierté pour les autres; il arrive ſouvent qu'ils ne reüſſiſſent pas dans les deſſeins de ſe faire aimer. Et quand ils y reüſſiroient, ce ſuccez ne leur pourroit procurer que de fort petits avantages. Mais ces même offices de civilité pratiquez par d'autres veuës, c'eſt-à dire par des veuës de charité, peuvent devenir un exercice continuel de veru, & ils produiſent même plus certainement par ce moyen cet effet temporel que l'on y recherche ordinairement, qui eſt de gagner l'affection de ceux à qui on les rend.

XXVI.

Enfin on leur doit faire remarquer dans toutes les actions particulieres que les Loix de Dieu ſont ſi juſtes & ſi ſaintes, qu'il n'y a point de voye plus propre pour attirer l'admiration des hommes, que de pratiquer la vertu chreſtienne d'une maniere haute & heroïque; & que les qualitez & les actions qui déplaiſent davantage à Dieu, comme l'inſolence, l'orgueïl, l'injuſtice, l'emportement, ſont auſſi celles qui attirent le plus le mépris & l'averſion des hommes. Il n'y a rien de ſi aimable qu'un homme qui ne s'aime point, & qui rapporte tout à Dieu & au ſervice des autres, en quoi conſiſte la pieté d'un Chreſtien; ni rien de ſi haïſſable qu'un homme qui n'aime que ſoi-même, & qui rapporte tout à ſoi,

en quoi consiste le déreglement de l'homme.

XXVII.

Mais quoi que cette étude doive être la principale & la plus continuelle de celles où l'on applique les Princes; il faut neanmoins que cela se fasse d'une maniere si proportionnée à leur âge & à la qualité de leur esprit, que non seulement ils n'en soient pas chargez, mais même qu'ils ne s'en apperçoivent pas. Il faut tâcher qu'ils sçachent toute la Morale, sans sçavoir presque qu'il y ait une Morale, ni qu'on ait eu dessein de les en instruire, en sorte que lors qu'ils l'étudieront dans le cours de leurs études, ils s'étonnent de sçavoir par avance beaucoup plus que ce qu'on y enseigne.

XXVIII.

Rien n'est plus difficile que de se proportionner ainsi à l'esprit des enfans; & c'est avec raison qu'un homme du monde dit, que c'est *l'effet d'une ame bien forte & bien élevée, de se pouvoir accommoder à ces allures puériles.* Il est facile de faire des discours de Morale pendant une heure; mais d'y rapporter toûjours toutes choses, sans qu'un enfant s'en apperçoive & s'en dégoûte, c'est ce qui demande une adresse qui se trouve en peu de personnes.

Montagne.

XXIX.

Il y a deux choses dans les vices, le déreglement qui les rend des-agreables à Dieu; la sottise ou le ridicule qui les rend méprisables aux hommes. Les enfans sont d'ordinaire peu sensibles à la premiere; mais on leur peut faire beaucoup sentir la seconde, par mille manieres ingenieuses que les occasions fournissent. Ainsi en leur faisant haïr les vices comme ridicules, on les preparera à les haïr comme contraires aux Loix de Dieu: & l'on diminuëra cependant l'impression qu'ils font sur leurs esprits.

XXX.

On doit considerer que le temps de la jeunesse est presque le seul temps où la verité se presente aux Princes avec quelque sorte de liberté. Elle les fuit tout le reste de leur vie. Tous ceux qui les environnent ne conspirent presque qu'à les tromper, parce qu'ils ont interest de leur plaire, & qu'ils sçavent que ce n'en est pas le moyen que de leur dire la verité. Ainsi leur vie n'est pour l'ordinaire qu'un songe, où ils ne voyent que des objets faux & des phantômes trompeurs. Il faut donc qu'une personne chargée de l'instruction d'un Prince, se represente souvent que cét enfant qui est commis à ses soins, approche d'une nuit où la verité l'abandonnera; & qu'il se haste ainsi de lui di-

re & de lui imprimer par avance dans l'esprit, tout ce qui lui est le plus necessaire pour se conduire dans les tenebres que sa condition apporte avec soi par une espece de necessité.

XXXI.

Il ne faut pas se contenter de lui éclairer l'esprit par plusieurs principes de verité qui l'aident à se conduire & à se regler dans ses actions : mais il faut lui inspirer en general l'amour de la verité en toutes choses, & un extréme desir de n'étre point trompé. Il faut tâcher de lui faire bien comprendre qu'il est impossible qu'il ne le soit toute sa vie, s'il ne témoigne à tous ceux qui l'approcheront, qu'il n'aime rien tant que la verité, & qu'il ne hait rien tant que le mensonge & la tromperie.

XXXII.

Voyez le Traité où l'on fait voir combien les discours des hommes sont dangereux.

Il y a des gens qui trompent les autres par interest & sans se tromper eux-mêmes; mais il y en a aussi une infinité d'autres qui ne font que leur communiquer leurs propres erreurs, c'est-à-dire les fausses idées, & les fausses opinions dont ils ont l'esprit rempli. Et comme la vie des Grands se passe presque toute dans un commerce continuel avec les hommes; ils sont aussi plus exposez que les autres à ce danger; de sorte que s'ils n'y prennent garde ils reünissent en eux toutes les faussetez qui sont separées dans les autres hom-

hommes. Il faut donc faire connoiſtre à celui qu'on inſtruit, l'intereſt qu'il a de ſe garentir non ſeulement de la tromperie artificieuſe, maligne & intereſſée de ceux qui tâcheront de le ſurprendre ; mais auſſi de cette autre tromperie que l'on peut appeller de bonne foi, qui ſe communique par les diſcours de tous ceux preſque avec qui il ſera obligé de vivre, qui étant pleins eux-mêmes de fauſſetez qu'ils ne connoiſſent pas, les font paſſer ſans le ſçavoir dans l'eſprit des autres par leurs entretiens.

XXXIII.

Si les trompeurs de ce dernier genre, ſont plus aimables que les autres, ils ſont auſſi plus dangereux. Car ils ne ſe contentent pas de nous oſter la connoiſſance de pluſieurs faits particuliers à quoi les autres s'attachent principalement; mais ils nous oſtent même celle des principes par leſquels on en doit juger; & en nous inſpirant mille fauſſes maximes, ils nous corrompent l'eſprit & le cœur. Il faut donc le porter à étre également en garde contre les uns & les autres, & à regarder comme le plus grand des malheurs celui d'étre privé de la lumiere de la verité, par laquelle on doit conduire ſa vie, & ſans laquelle il eſt impoſſible de ne s'y pas égarer, & de ne pas tomber dans les precipices qui ſont la fin de ce funeſte égarement.

XXXIV.

Il faut prévoir en particulier les causes ordinaires des malheurs des Grands, & tâcher de le premunir de ce costé-là, & sur tout il faut lui inspirer une horreur extrême des guerres civiles & de toutes sortes de broüilleries, qui sont pour les Princes des sources de maux presque irreparables, & des abymes sans fond.

XXXV.

Il est necessaire de bien connoistre les défauts de celui qu'on instruit ; c'est-à-dire qu'il faut bien remarquer la pente de sa concupiscence, afin de se servir de toutes sortes d'adresses pour la diminuer par le retranchement de tout ce qui la fortifie, en distinguant toûjours avec soin les défauts passagers & que l'âge emporte, de ceux qui s'accroissent par l'âge même.

XXXVI.

On doit avoir pour but, non seulement de le preserver des chûtes ; mais de répandre dans son esprit certaines semences qui le puissent aider à s'en relever, s'il étoit si malheureux que de s'y laisser aller. Et ces semences sont les veritez solides de la Religion, principalement sur la maniere de se rétablir dans l'innocence qu'on a perduë. Car quoi que ces veritez s'obscur-

ſcurciſſent quelquefois par l'enyvrement du monde lorſque les jeunes Princes commencent à le goûter ; elles ſe réveillent auſſi quelquesfois dans la ſuite, quand il plaiſt à Dieu de les regarder d'un œil de miſericorde.

XXXVII.

Il n'eſt pas ſeulement neceſſaire de former autant que l'on peut leur eſprit à la vertu ; mais il eſt encore neceſſaire d'y plier leur corps ; c'eſt à dire qu'il faut tâcher qu'il ne leur ſerve point d'empeſchement à mener une vie reglée, & qu'il ne les entraîne point par ſon poids au déreglement & au des-ordre.

Car il faut ſçavoir que les hommes eſtant compoſez d'eſprit & de corps, le mauvais ply que l'on donne au corps dans la jeuneſſe eſt ſouvent dans la ſuite de la vie un tres-grand obſtacle pour la pieté. Il y en a qui s'accoûtument à eſtre ſi remuans, ſi impatiens, & ſi prompts, qu'ils deviennent incapables de toutes les occupations uniformes & tranquilles : d'autres ſe rendent ſi délicats, qu'ils ne ſçauroient ſouffrir, tout ce qui eſt tant ſoit peu penible. Il y en a qui deviennent ſujets à des ennuis mortels qui les tourmentent toute leur vie.

On dira que ce ſont des defauts d'eſprit ; mais ils ont une cauſe permanente dans le corps ; & c'eſt pourquoi ils continuent lors même que l'eſprit n'y contribuë rien. Car

voici, par exemple, de quelle sorte il y a tant de Grands sujets à l'ennui.

XXXVIII.

Le plaisir de l'ame consiste à agir & à s'occuper de quelque objet qui lui plaise, & la cessation de son action, ou une action plus languissante lui cause ordinairement du dégoût & de l'ennui. C'est ce qui fait que l'on s'ennuye dans la solitude, parce que l'on n'y a d'ordinaire que des pensées foibles, & que les objets qui se presentent ne nous remuent pas assez vivement; car sitost qu'on y est assez agité, on cesse aussi de s'y ennuyer.

Il arrive de là que ceux dont l'ame a été accoûtumée à estre ébranlée par des mouvemens vifs & violens, tombent facilement dans l'ennui, lors qu'ils n'ont plus que des objets qui les remuent peu. Et c'est pourquoi ceux qui sont accoûtumez aux grands divertissemens, aux grandes passions, & aux grandes occupations qui leur ont agité beaucoup l'esprit, y sont plus sujets que les autres; parce que leur ame s'est aussi accoûtumée à ne se plaire que dans ces grands ébranlemens. Et au contraire ceux dont l'ame n'a jamais été fortement remuée, ne s'ennuyent pas d'ordinaire, parce que les objets communs suffisent pour les entretenir dans une égalité de mouvement qui suffit pour les retirer de l'ennui.

Or cet ennui n'eſt pas ſeulement dans l'eſprit, il eſt auſſi dans le corps; c'eſt à dire que ce dégouſt d'eſprit eſt accompagné d'un certain reſſerrement de cœur, qui eſt un effet entieremeut corporel; & ces deux mouvemens ſe lient tellement enſemble, que comme l'eſprit eſtant frappé de dégouſt, le mouvement corporel ſuit dans le cœur; de même toutes les fois que le mouvement corporel ſe fait dans le corps, les mouvemens & les penſées de triſteſſe & d'ennuy ſe preſentent à l'eſprit en la même maniere que l'idée d'un homme nous frappe ſi-toſt que nous entendons ſon nom, parce que ces deux idées ſont liées enſemble.

Encore donc qu'une perſonne ait renoncé par vertu aux grands divertiſſemens, & aux grandes agitations de l'ame qui naiſſent des fortes paſſions, elle peut demeurer neanmoins long-temps ſujette à l'ennui; parce que n'eſtant plus remuée que par des objets plus foibles, ces objets produiſent dans le corps le même reſſerrement de cœur, qu'ils avoient accoûtumé autresfois d'y produire; & ce même mouvement du corps produit dans l'eſprit les mêmes penſées de triſteſſe qui cauſent l'ennui.

C'eſt ce qui fait voir qu'il n'y a rien de plus dangereux que les grands divertiſſemens, & tout ce qui remuë & agite l'ame fortement. Car à moins que de continuer

dans

dans cette agitation, ce qui eſt ſouvent impoſſible, & ce qui ſeroit le plus grand de malheurs, on ſe met en eſtat d'être en quelque ſorte miſerable toute ſa vie; quoi que cette miſere même ſoit beaucoup plus heureuſe dans ceux qui la ſouffrent avec patience, que n'eſtoit le bonheur apparent de leurs divertiſſemens.

XXXIX.

Il en eſt de même de toutes les autres paſſions, de colere, d'impatience, de crainte. Elles produiſent toute leur impreſſion dans le corps. Cette impreſſion s'excite enſuite malgré qu'on en ait, lors que ces objets ſe preſentent, & elle ſe communique à l'eſprit juſqu'à quelque degré. Ainſi l'un des plus grands biens qu'on puiſſe faire à un Prince qu'on inſtruit, eſt de reprimer pendant qu'il eſt jeune, les effets exterieurs de ſes paſſions, ſi l'on ne peut pas l'en guerir abſolument, de peur que le corps ne s'y accoûtume, & qu'ayant pris ſon pli, la gueriſon n'en devienne infiniment plus penible & plus difficile.

XL.

L'amour de la lecture & des livres, eſt un preſervatif general contre une infinité de dereglemens, auſquels les Grands ſont ſujets lorſqu'ils ne ſçavent à quoi s'occuper. Et c'eſt pourquoi on ne ſçauroit trop l'inſpirer aux jeunes Princes. Il faut les accoûtumer

à lire beaucoup, & à entendre beaucoup lire, & leur ouvrir l'eſprit, afin qu'ils s'y divertiſſent. Il faut même les y attirer par la qualité des livres, comme par des livres d'hiſtoires, de voyages, & de Geographie, qui ne leur ſervent pas peu, s'ils peuvent prendre l'habitude d'y paſſer un temps conſiderable ſans dégouſt & ſans chagrin.





TRAITE' DE L'E'DUCATION D'UN PRINCE.

SECONDE PARTIE.

Contenant plusieurs avis particuliers touchant les Etudes.

I.

L'Instruction a pour but de porter les esprits jusqu'au point où ils sont capables d'atteindre.

I I.

Elle ne donne ni la memoire ni l'imagination, ni l'intelligence ; mais elle cultive toutes ces parties, en les fortifiant l'une par l'autre. On aide le jugement par la memoire,& l'on soulage la memoire par l'imagination & le jugement.

Lors-

III.

Lorſque quelques-unes de ces parties manquent, il faut y ſuppléer par les autres. Ainſi l'adreſſe d'un Maître eſt d'appliquer ceux qu'il inſtruit, aux choſes où ils ont plus de diſpoſition naturelles. Il y a des enfans qu'il ne faut preſque exercer que dans ce qui dépend de la memoire, parce qu'ils ont la memoire forte & le jugement foible; & il y en a d'autres qu'il faut appliquer d'abord aux choſes de jugement, parce qu'ils en ont plus que de memoire.

IV.

Ce n'eſt pas proprement les Maîtres ni les inſtructions étrangeres qui font comprendre les choſes : elles ne font tout au plus que les expoſer à la lumiere interieure de l'eſprit, par laquelle ſeule on les comprend. De ſorte que lors qu'on ne rencontre pas cette lumiere, les inſtructions ſont auſſi inutiles que ſi l'on vouloit faire voir des tableaux durant la nuit.

V.

Les plus grands eſprits n'ont que des lumieres bornées, & ils ont toûjours des endroits ſombres & tenebreux; mais l'eſprit des enfans eſt preſque tout rempli de tenebres, & il n'entrevoit que de petits rayons de lumiere. Ainſi tout conſiſte à ménager

ces

ces rayons, à les augmenter, & à y exposer ce que l'on veut qu'ils comprennent.

I V.

C'est ce qui fait qu'il est difficile de donner des regles generales pour l'instruction de qui que ce soit, parce qu'il la faut proportionner à ce mélange de lumieres & de tenebres, qui est fort different selon les differens esprits, principalement dans les enfans. Il faut regarder où il fait jour, & en approcher ce que l'on leur veut faire entendre, & pour cela il faut souvent tenter diverses voyes pour entrer dans leur esprit, & s'arréter à celles qui reüssissent le mieux.

V I I.

On peut dire neanmoins generalement, que les lumieres des enfans étant toûjours tres-dépendantes des sens, il faut, autant qu'il est possible attacher aux sens les instructions qu'on leur donne, & les faire entrer, non seulement par l'oüye, mais aussi par la veuë, n'y ayant point de sens qui fasse une impression plus vive sur l'esprit, & qui forme des idées plus nettes & plus distinctes.

V I I I.

On peut conclure de cette ouverture, que la Geographie est une étude tres-propre pour les enfans; parce qu'elle dépend beaucoup des sens, & qu'on leur fait voir

par

par les yeux la ſituation des Villes & des Provinces : outre qu'elle eſt aſſez divertiſſante, ce qui eſt encore fort neceſſaire pour ne les pas rebuter d'abord ; & qu'elle a peu beſoin de raiſonnement ; ce qui leur manque le plus en cét âge.

IX.

Mais pour leur rendre cette étude plus utile & plus agreable tout enſemble, il ne faut pas ſe contenter de leur montrer dans une carte les noms des Villes & des Provinces ; mais il faut encore ſe ſervir de diverſes adreſſes pour les aider à les retenir.

On peut avoir des livres où les plus grandes Villes ſoient peintes, & les leur y faire voir. Les enfans aiment aſſez cette ſorte de divertiſſement. On leur peut conter quelque hiſtoire remarquable ſur les principales Villes, afin d'y attacher leur memoire. On peut leur marquer les batailles qui y ont eſté données ; les Conciles qui y ont eſté tenus ; les grands hommes qui en ſont ſortis. On leur peut dire quelque choſe ou de l'hiſtoire naturelle, s'il s'y rencontre quelque rareté, ou de la police, de la grandeur, & du trafic de ces Villes. Et ſi ce ſont des Villes de France, il eſt bon, quand on le peut, de leur marquer les Seigneurs à qui elles appartiennent, ou qui en ſont Gouverneurs.

X.

Il faut joindre à cette étude de la Geographie que l'on fait exprés, un petit exercice qui n'eſt qu'un divertiſſement, & qui ne laiſſe pas de contribuer beaucoup à la leur imprimer dans l'eſprit. C'eſt que ſi l'on parle devant eux de quelque hiſtoire, il ne faut jamais manquer de leur en marquer le lieu dans la carte. Si on lit, par exemple, la Gazette, il faut leur faire voir toutes les Villes dont il eſt parlé. Enfin il faut tâcher qu'ils placent dans leurs cartes tout ce qu'ils entendront dire, & qu'elles leur ſervent ainſi de memoire artificielle pour retenir les hiſtoires; comme les hiſtoires leur en doivent ſervir pour ſe ſouvenir des lieux où elles ſe ſont paſſées.

X I.

Outre la Geographie, il y a encore pluſieurs autres connoiſſances utiles que l'on peut faire entrer par les yeux dans l'eſprit des enfans.

Les machines des Romains, leurs ſupplices, leurs habits, leurs armes, & pluſieurs autres choſes de cette nature, ſont repreſentées dans les livres de Lipſe, & on les peut montrer utilement aux Enfans. On leur peut montrer, par exemple, ce que c'étoit qu'un *Belier*, ce que c'étoit que faire *la tortuë*: de quelle ſorte les armées Romai-

maines étoient ordonnées ; le nombre de leurs cohortes & de leurs legions ; les Officiers de leurs armées, & une infinité d'autres choses agreables & curieuses, en omettant celles qui sont plus embarassées. On peut à peu prés tirer le même avantage d'un livre intitulé *Roma subterranea*, & des autres où on a gravé ce qui nous reste des antiquitez de cette premiere Ville du monde, & l'on y peut même joindre les figures qui se trouvent dans certains voyages des Indes & de la Chine, où les Sacrifices & les Pagodes de ces miserables peuples sont décrits, en leur faisant remarquer en même temps, jusqu'à quel excés de folie les hommes sont capables de se porter, quand ils ne suivent que leurs fantaisies & les lumieres tenebreuses de leur esprit.

XII.

Le livre d'Aldroandus, ou plûtost l'abregé qui en a été fait par Jonston, peut aussi servir à les divertir utilement, pourveu que celui qui le leur montrera ait soin d'apprendre quelque chose de la nature des animaux, & de le leur dire, non par forme de leçon, mais par forme d'entretien. Il faut aussi se servir de ce livre pour leur faire voir la figure des animaux dont ils entendent parler ; ou dans les livres, ou dans l'entretien.

XIII

Un homme d'esprit a fait voir en ce

temps

temps ici, par l'essay qu'il en a fait en un de ses enfans, qu'en cét âge ils sont fort capables d'apprendre l'Anatomie; & sans doute on leur en pourroit montrer utilement quelques principes generaux, quand ce ne seroit que pour leur faire retenir en Latin les noms des parties du corps humain, en évitant neanmoins de leur donner certaines curiositez dangereuses sur cette matiere.

XIV.

Il est utile, par la même raison, de leur faire voir les portraits des Rois de France, des Empereurs Romains, des Sultans, des grands Capitaines, des Hommes Illustres de diverses nations. Il est bon qu'ils se divertissent à les regarder, & à y avoir recours toutes les fois que l'on en parlera devant eux. Car tout cela sert à arrester les idées dans la memoire.

XV.

On doit tâcher d'inspirer aux enfans une honneste curiosité de voir des choses étranges & curieuses, & de les porter à s'informer des raisons de toutes choses. Cette curiosité n'est pas un vice à leur âge, puisqu'elle sert à leur ouvrir l'esprit, & qu'elle peut les détourner de plusieurs dereglemens.

XVI.

On peut mettre l'histoire entre les connois-

noissances qui entrent par les yeux, puisqu'on se peut servir pour la faire retenir, de divers livres d'images & de figures. Mais quand même on n'en trouveroit pas, elle est d'elle-même tres-proportionnée à l'esprit des enfans. Et quoi qu'elle ne consiste que dans la memoire, elle sert beaucoup à former le jugement. Il faut donc user de toute sorte d'adresse pour leur en donner le goust.

XVII.

On leur peut donner d'abord une idée generale de l'histoire universelle, des diverses Monarchies, & des principaux changemens qui sont arrivez depuis le commencement du monde, en divisant la durée des siecles en divers âges ; comme depuis sa création jusques au deluge, depuis le deluge jusques à Abraham, depuis Abraham jusques à Moïse, depuis Moïse jusques à Salomon, depuis Salomon jusques au retour de la captivité de Babylone; depuis le retour de la captivité jusques à J. C., depuis J. C. jusqu'à nous, en joignant ainsi à l'Histoire generale une chronologie generale.

XVIII.

Mais on leur doit expliquer plus particulierement l'histoire du peuple Juif, & tâcher de la faire servir à les affermir de bonne heure dans la veritable Religion, comme je dirai cy-aprés. Il est bon de joindre toûjours

jours à l'histoire la chronologie & la geographie, en leur faisant voir dans la carte les lieux dont on leur parlera, & en distinguant toûjours par les divers siecles tout ce qu'on leur montrera de l'histoire.

XIX.

Outre ces histoires qui feront une partie de leur étude & de leurs occupations, il seroit avantageux de leur en conter tous les jours une détachée, qui ne tinst point de place dans leurs exercices, & qui servist plûtost à les divertir. Elle s'appelleroit l'histoire du jour; & on les pourroit exercer à en faire le recit pour leur apprendre à parler.

Cette histoire doit contenir quelque grand évenement, quelque rencontre extraordinaire, quelque exemple remarquable de vice, de vertu, de malheur, de prosperité, de bizarrerie. On y pourroit comprendre les accidens extraordinaires, les prodiges, les tremblemens de terre qui ont quelquefois absorbé des villes entieres, les naufrages, les batailles, les loix & les coûtumes étrangeres. En ménageant bien cette petite pratique, on leur peut apprendre ce qu'il y a de plus beau dans toutes les histoires; mais il faut pour cela y estre exact & ne passer aucun jour sans leur en conter quelqu'une, en marquant chaque jour celle qu'on leur aura contée.

Il

X X.

Il faut leur apprendre à joindre ensemble dans leur memoire les histoires semblables, afin que l'une serve à retenir l'autre. Par exemple, il est bon qu'ils sçachent des exemples de toutes les plus grandes armées dont on parle dans les livres, des grandes batailles, des grands carnages, des grandes cruautez, des grandes mortalitez, des grandes prosperitez, des grandes infortunes, des grandes richesses, des grands Conquerans, des grands Capitaines, des Favoris heureux, des Favoris malheureux, des plus longues vies, des extravagances signalées des hommes, des grands vices, des grandes vertus.

X X I.

Ce seroit une chose tres-avantageuse, si l'on pouvoit accoûtumer les enfans des Grands à entendre lire pendant qu'on les habille. Ce temps est assez long dans les personnes de condition, & il se consume inutilement, pour ne dire pas dangereusement, parce que c'est le temps où ceux qui les servent prennent plus de liberté de leur parler. Cependant en le ménageant on leur pourroit lire pendant ce temps une infinité d'histoires & de livres de voyages.

XXII.

La plus grande difficulté de l'instruction des enfans est de leur montrer la langue Latine. C'est une étude seiche & longue. Et quoique, consistant principalement dans la memoire, elle soit assez proportionnée à leur âge, neanmoins elle rebute d'ordinaire par le travail & par la longueur. C'est pourquoi il arrive tres-souvent que les enfans des Grands estant plus impatiens & moins appliquez que les autres apprennent le Latin si imparfaitement dans leur jeunesse, qu'ils l'oublient ensuite entierement; parce que lors qu'ils entrent dans le monde, ils s'y plongent de telle sorte, qu'ils quittent pendant un temps considerable toutes sortes d'études & de lectures. Il faut donc tâcher de leur faire comprendre combien ce défaut est grand, & combien ils ont sujet de s'en repentir lorsque voyageant dans les païs étrangers, ou estant visitez par les étrangers qui viennent en France, ils se trouvent dans l'impuissance de les entretenir. Il leur faut dire qu'il n'y a qu'en France où l'on trouve des Gentilshommes qui ignorent le Latin; qu'en Pologne, en Hongrie, en Allemagne, en Suede, en Dannemarck toutes les personnes de condition, non seulement l'entendent, mais le parlent facilement. Qu'enfin il n'y a rien de plus honteux que de n'en-

ten-

tendre pas la langue de l'Eglise, de ne pouvoir prendre part à ses prieres que comme les plus ignorans d'entre les païsans & d'entre les femmes; d'étre borné à l'entretien de ceux de son siecle, & d'étre privé de celui de tous les grands Hommes qui nous parlent dans les ouvrages composez en cette langue, que l'on ne connoist jamais qu'imparfaitement, quand on ne les lit que dans des traductions, & que l'on ne lit même gueres quand on en est reduit là.

XXIII.

La necessité & la difficulté de cette langue a fait rechercher à diverses personnes les moyens de soulager les enfans dans l'étude qu'ils en doivent faire. C'est cé qui a produit cette grande varieté de methodes pour leur en apprendre les principes, chacun pretendant que la sienne est la meilleure. D'autres ont crû au contraire que la vraye methode étoit de n'en avoir point du tout, & de leur épargner toutes les épines de la Grammaire, en les mettant tout d'un coup dans la lecture des Livres. Plusieurs sont de la pensée qu'il faudroit montrer le Latin aux enfans par l'usage, comme les langues vulgaires, & que pour cela on devroit les obliger à ne parler que Latin. Montagne témoigne que ce fut la conduite dont on usa envers lui, & que par ce moyen à sept ou huit ans il parloit tres purement Latin. Les

François, les Hollandois, les Allemans, les Italiens, ont fait leur idole d'un certain livre intitulé, La porte des Langues, *Janua linguarum*, qui comprend presque tous les mots latins employez dans un discours continu & assez suivi; & ils se sont imaginez qu'en faisant apprendre d'abord ce livre aux enfans, ils sçauroient en peu de temps la langue Latine, sans avoir besoin de la lecture de tant de livres.

XXIV.

Pour dire en un mot ce que l'on doit juger de toutes ces diverses manieres de montrer le Latin aux enfans, il est certain qu'il seroit tres-avantageux en soi, de leur pouvoir montrer cette langue par l'usage comme une langue vulgaire. Mais ce moyen est sujet dans la pratique à tant de difficultez, qu'il avoit parû jusques ici comme impossible, au moins aux personnes du commun, ce qui est le plus grand de tous les défauts.

Car premierement il faut trouver des Maistres qui parlent parfaitement bien Latin: ce qui est déja une qualité bien rare, & souvent ceux qui l'ont, ne sont pas pour cela les plus propres pour instruire des enfans, parce qu'il leur en manque d'autres qui sont infiniment plus necessaires. Il faut de plus que ceux avec qui les enfans qu'on voudra instruire en cette maniere,

con-

converſeront, ne leur parlent que Latin, ce qui eſt incommode & difficile à pratiquer. Il ſemble même d'abord qu'il y ait ſujet de craindre qu'en introduiſant cette regle parmi des enfans que l'on feroit élever enſemble, & en les obligeant de ne parler que Latin entr'eux lors qu'ils ne ſçavent preſque rien en cette langue, ce ne ſoit pas tant le moyen de leur apprendre à parler Latin, que de leur des-apprendre à parler, & à penſer, & qu'ainſi cette ſervitude ne les rende en quelque ſorte ſtupides, par la peine qu'ils auront à exprimer leurs penſées.

Neanmoins comme dans ces ſortes de choſes il faut infiniment plus déferer à l'experience qu'aux raiſonnemens & aux conjectures, l'eſſai que de fort honneſtes gens en ont fait depuis peu à la veuë de tout Paris, doit perſuader toutes les perſonnes équitables que cette maniere d'inſtruire les enfans eſt tres-utile, & que les inconveniens que l'on s'y figure, ou ne s'y trouvent pas en effet, ou ne ſont pas ſans remede. Mais comme ces perſonnes contribuënt beaucoup par leur habileté & par leurs ſoins à faire reüſſir cette methode, & qu'ils ne peuvent pas ſe charger d'un fort grand nombre d'enfans, toutes les difficultez que nous avons marquées, ne laiſſent pas de ſubſiſter à l'égard des autres.

XXV.

Ainsi il faut se contenter de choisir entre les autres methodes celles qui sont les plus utiles. Et le sens commun fait voir d'abord qu'on ne doit pas se servir de celles où les regles de la Grammaire sont exprimées en Latin, parce qu'il est ridicule de vouloir montrer les principes d'une langue dans la langue même que l'on veut apprendre, & que l'on ignore.

XXVI.

Ceux qui ont voulu introduire l'usage des tables, semblent avoir esté trompez, parce qu'ils y ont veu moins de paroles & moins de papier: ce qui leur a donné lieu de s'imaginer qu'il seroit aussi facile à l'esprit de comprendre & de retenir toutes les choses qui sont dans ces cartes, comme il est facile aux yeux de les voir. Mais il n'en est pas ainsi. Lors qu'il faut apprendre en particulier ces cartes, on y trouve les mêmes difficultez que si on apprenoit dans un livre ce qu'elles contiennent, & encore de plus grandes, parce que les diverses couleurs, par lesquelles on prétend distinguer les mots de diverses classes, ne sont pas des distinctions bien naturelles & qui demeurent beaucoup dans l'esprit. S'il n'y avoit que deux ou trois choses à retenir, peut-être cette methode y pourroit-elle servir, mais y en ayant un tres-grand nombre, l'es-

prit

prit se confond. Il faut donc par necessité arrester la memoire par quelques regles plus distinctes & plus precises.

XXVII.

La pensée de ceux qui ne veulent point du tout de Grammaire, n'est qu'une pensée de gens paresseux, qui se veulent épargner la peine de la montrer: & bien loin de soulager les enfans, elle les charge infiniment plus que les regles, puis qu'elle leur oste une lumiere qui leur faciliteroit l'intelligence des livres, & qu'elle les oblige d'apprendre cent fois ce qu'il suffiroit d'apprendre une seule fois. Ainsi tout consideré, on trouvera que la meilleure maniere pour la pluspart du monde, est de faire apprendre aux enfans assez exactement les petites regles en vers François, pour les mettre ensuite le plûtost qu'on pourra dans la lecture des Auteurs.

XXVIII.

On ne doit pas nier que le livre de ***Janua linguarum*** ne puisse avoir quelque utilité; mais il est neanmoins fâcheux de charger la memoire des enfans, d'un livre où il n'y a que des mots à apprendre, puis qu'une des plus utiles regles qu'on puisse suivre dans leur instruction, est de joindre toûjours ensemble diverses utilitez, & de faire ensorte que les livres qu'on leur fait lire pour leur apprendre les langues, servent aussi à leur

former l'esprit, le jugement & les mœurs, à quoi ce livre ne peut rien contribuer : Outre qu'il est rare d'avoir assez de perseverance pour l'apprendre tout entier. Je croi donc que la lecture de ce livre pourroit étre plus utile à ceux qui instruisent les enfans, qu'aux enfans mêmes, & qu'ils s'en pourroient servir avantageusement pour leur apprendre dans l'entretien & dans les occasions tous les mots particuliers de chaque art & de chaque profession que la lecture de ce livre leur rendra presens, sans les obliger de l'apprendre en particulier par une étude penible & ennuyeuse.

XXIX.

C'est un avis general & qui est d'une tres-grande importance pour les Maîtres, d'avoir extrémement present tout ce qu'ils doivent montrer aux enfans, & de ne se contenter pas de le trouver simplement dans leur memoire lors qu'on les en fait souvenir, car on prend mille occasions favorables pour montrer aux enfans ce que l'on sçait bien, l'on en fait naître quand on veut, & l'on se proportionne infiniment mieux à leur portée lors que l'esprit ne fait point d'effort pour trouver ce que l'on doit dire.

XXX.

Suivant cette ouverture on pourroit apprendre aux enfans dés leur bas âge quantité

tité de mots Latins ſelon l'ordre de ce livre, en leur diſant comment on nomme en Latin toutes les choſes qu'ils voyent, ou qu'ils connoiſſent. On y pourroit joindre les étymologies de pluſieurs mots qui ſervent à les faire retenir, & qui contiennent même ſouvent quelque choſe de conſiderable, & peu à peu en frappant ſouvent leurs oreilles de ces mots, ils ſe les imprimeront dans la memoire ſans effort & ſans contention d'eſprit.

X X X I.

Le grand ſecret pour donner aux enfans l'intelligence du Latin, eſt de les mettre le plûtoſt qu'on peut dans la lecture des livres, & de les exercer beaucoup à les traduire en François. Mais afin que cette étude puiſſe en même temps ſervir à leur former l'eſprit & les mœurs, il eſt bon d'y obſerver les regles ſuivantes.

X X X I I.

Il ne faut jamais permettre que les enfans apprennent rien par cœur qui ne ſoit excellent. Et c'eſt pourquoi c'eſt une fort mauvaiſe methode que de leur faire apprendre des livres entiers, parce que tout n'eſt pas également bon dans les livres. On pourroit neanmoins excepter Virgile du nombre des Auteurs dont il ne faut apprendre que des parties; ou au moins quelques livres de Virgile, comme le II. le IV. & le VI. de l'Eneïde. Mais pour les autres Au-

teurs, il faut y uſer de diſcernement, autrement en confondant les endroits communs avec ceux qui ſont excellens, on confond auſſi leur jugement; & au lieu de les retenir également, ſouvent ils ne font que les oublier également. Il faut donc choiſir dans Ciceron, dans Tite-Live, dans Tacite, dans Seneque certains lieux ſi éclatans, qu'il ſoit important de ne les oublier jamais, & ſe contenter de les faire apprendre aux enfans, en uſant du même choix à l'égard des Poëtes, comme Catulle, Horace, Ovide, Seneque, Lucain, Martial, Stace, Claudien, Auſonne. Il eſt bon de leur faire apprendre quelque piece de tous, qui marque leurs differens caracteres, en y comprenant même les nouveaux, comme Buchanan, Grotius, Heinſius, Barlaï, Bourbon.

XXXIII.

Cét avis eſt de plus grande importance qu'on ne penſe, & n'a pas ſeulement pour but de ſoulager la memoire des enfans, mais auſſi de leur former l'eſprit & le ſtyle: car les choſes qu'on apprend par cœur, s'impriment davantage dans la memoire, & ſont comme des moules & des formes que les penſées prennent lors qu'ils les veulent exprimer. De ſorte que lors qu'ils n'en ont que de bons & d'excellens, il faut comme par neceſſité qu'ils s'expriment d'une maniere noble & élevée.

C'eſt

XXXIV.

C'est par une raison contraire qu'il arrive assez souvent que des personnes qui ont bon esprit & qui raisonnent assez juste, parlent neanmoins & écrivent bassement. Car cela vient de ce qu'ils ont été mal instruits dans leur jeunesse, & qu'on leur a rempli sa memoire de mauvaises expressions & de mauvais tours. Un Imprimeur qui n'auroit que des caracteres gothiques, n'imprimeroit aussi rien qu'en lettres gothiques, quelque bel ouvrage qu'il mist sous la presse. On peut dire de même que ces personnes n'ayant dans l'esprit que des moules gothiques, leurs pensées en se revétant d'expressions, prennent toûjours un air gothique & scholastique, dont ils ne se sçauroient défaire.

XXXV.

Il y a des livres à lire, & d'autres à apprendre par memoire. On choisit d'ordinaire Ciceron dans les Colleges pour le faire apprendre par cœur aux enfans, & on le lit peu, cependant il semble que l'on devroit faire tout le contraire. Car il n'y a pas tant de choses vives & éclatantes dans cet Auteur qui meritent d'être retenuës en particulier ; & il y a au contraire une infinité de choses étenduës & fort bien écrites qui meritent d'être leuës. Les ouvrages mêmes qu'on leur fait apprendre, qui sont ses

oraiſons, à l'exception de trois ou quatre, ſont les moins conſiderables de tous; & ſes livres Philoſophiques, comme les Tuſculanes, les livres de la nature des Dieux, de la Divination, des Offices, de la Fin de l'homme, de l'Amitié, de la Vieilleſſe, & même ſes lettres, ſont infiniment plus utiles & plus propres à former l'eſprit & le ſtile des enfans. Les livres de l'Orateur ſont auſſi fort beaux, mais le ſtile en eſt un peu long, & par conſequent moins propre à être imité, étant difficile de ſe ſouvenir en écrivant en Latin d'un ſtyle long & periodique.

XXXVI.

Il faut étudier la Rhetorique dans Ariſtote & dans Quintilien; mais on peut faire de grands retranchemens dans ces Auteurs. Car il y a pluſieurs Chapitres aſſez inutiles dans le premier livre de Rhetorique d'Ariſtote. Et tout ce qui regarde dans Quintilien l'ancienne Rhetorique du Barreau, eſt fort embaraſſé, comme preſque tout le ſeptiéme livre & le Chapitre *de Statibus*. On peut dire même que ce qu'il y a de plus beau dans cét Auteur, eſt ce qui n'eſt pas proprement de Rhetorique, comme le premier & le dernier livre. Tous ces noms de figures, tous ces lieux des argumens, tous ces enthymémes & ces épicheremes ne ſerviront de rien jamais à perſonne; & ſi on les fait apprendre aux enfans, il faut leur appren-

prendre au moins en même temps, que ce ce sont des choses assez inutiles.

XXXVII.

On doit tout rapporter à la Morale dans l'instruction des Grands, comme l'on a dit dans la premiere Partie, & il est facile même de pratiquer cette regle dans ce qu'on leur doit montrer de la Rhetorique. Car la vraye Rhetorique est fondée sur la vraye Morale, puis qu'elle doit toûjours imprimer une idée aimable de celui qui parle, & le faire passer pour honneste homme; ce qui suppose que l'on sçache en quoi consiste l'honnesteté & ce qui nous fait aimer. C'est mal parler que de se faire ou haïr, ou mépriser en parlant. Et cette regle oblige d'éviter tout ce qui ressent la vanité, la legereté, la malignité, la bassesse, la brutalité, l'effronterie, & generalement tout ce qui donne l'idée de quelque vice & de quelque défaut d'esprit.

XXXVIII.

Il y a, par exemple, dans Pline le jeune un air de vanité & d'un amour tendre de la reputation qui gâte ses lettres, quelques pleines d'esprit qu'elles soient, & qui fait qu'elles sont d'un mauvais genre, parce qu'on ne sçauroit se le representer que comme un homme vain & leger. Le même défaut rend la personne de Ciceron méprisable en

même temps qu'on admire ſon éloquence, parce que cét air paroiſt preſque dans tous ſes ouvrages. Il n'y a point d'homme d'honneur qui vouluſt eſtre ſemblable à Horace, ou à Martial dans leur malignité & leur impudence. Or donner ces idées de ſoi même, c'eſt pécher contre la vraye Rhetorique, auſſi bien que contre la vraye Morale.

XXXIX.

Il y a deux ſortes de beautez dans l'éloquence, auſquelles il faut tâcher de rendre les enfans ſenſibles. L'une conſiſte dans les penſées belles & ſolides, mais extraordinaires & ſurprenantes. Lucain, Seneque & Tacite ſont remplis de ces ſortes de beautez.

L'autre au contraire, ne conſiſte nullement dans les penſées rares; mais dans un certain air naturel, dans une ſimplicité facile, élegante & délicate, qui ne bande point l'eſprit, qui ne lui preſente que des images communes, mais vives & agreables, & qui ſçait ſi bien le ſuivre dans ſes mouvemens, qu'elle ne manque jamais de lui propoſer ſur chaque ſujet les objets dont il peut étre touché, & d'exprimer toutes les paſſions & les mouvemens que les choſes qu'elle repreſente, y doivent produire. Cette beauté eſt celle de Terence & de Virgile. Et l'on voit par là qu'elle eſt encore plus difficile que l'autre, puis qu'il n'y a

point

point d'Auteurs dont on ait moins approché que de ces deux-là.

Cependant c'eſt cette beauté qui fait l'agrément & la douceur de la converſation civile; & ainſi il eſt encore plus important de la faire bien goûter à ceux que l'on inſtruit, que cette autre beauté de penſées qui eſt beaucoup moins d'uſage.

X L.

Si l'on ne ſçait méler cette beauté naturelle & ſimple avec celle des grandes penſées, on eſt en danger d'écrire & de parler d'autant plus mal, que l'on s'étudiera davantage à bien écrire & à bien parler : & plus on aura d'eſprit, plus on tombera dans un genre vicieux. Car c'eſt ce qui fait qu'on ſe jette dans le ſtile des pointes; qui eſt un tres-mauvais caractere. Quand même les penſées ſeroient ſolides & belles en elles-mêmes, neanmoins elles laſſent & accablent l'eſprit, ſi elles ſont en trop grand nombre, & ſi on les employe en des ſujets qui ne les demandent point. Seneque, qui eſt admirable étant conſideré par parties, laſſe l'eſprit quand on le lit tout de ſuite, & je croy que ſi Quintilien a dit de lui avec raiſon, qu'il eſt rempli de défauts agreables, *abundat dulcibus vitiis*, on en pourroit dire avec autant de raiſon, qu'il eſt rempli de beautez des-agreables par leur multitude, & par ce deſſein qu'il paroiſt avoir eu de ne dire rien ſimple-
ment

ment, & de tourner tout en forme de pointe. Il n'y a point de défaut qu'il faille plus faire sentir aux enfans lors qu'ils sont un peu avancez, que celui-là, parce qu'il n'y en a point qui fasse plus perdre le fruit des études en ce qui regarde le langage & l'éloquence.

XLI.

Tout doit tendre à former le jugement des enfans, comme j'ai déja dit, & à leur imprimer dans l'esprit & dans le cœur les regles de la veritable Morale. Il faut prendre occasion de toutes choses de les en instruire; mais on peut pratiquer neanmoins certains exercices qui y tendent plus directement. Et premierement il faut tâcher de les affermir dans la foi, & de les fortifier contre les maximes de libertinage & d'impieté, qui ne se répandent que trop dans la Cour. Ce n'est pas qu'il faille soûmettre la Religion à leur examen; mais il faut les faire entrer dans les preuves de la Religion, sans qu'ils les considerent presque comme des preuves; & les accoûtumer à regarder tous les impies & les libertins comme les plus impertinens des hommes.

Il faut leur faire remarquer en toutes choses dans eux-mêmes & dans les autres l'effroyable corruption du cœur de l'homme, son injustice, sa vanité, sa stupidité, sa brutalité, sa misere; & leur faire comprendre

dre par là la necessité de la reformation de la nature. Il leur faut dire que les hommes ayant cherché divers remedes à leurs maladies, n'ont fait que montrer la grandeur de leurs maux, & l'impuissance où ils sont de les guerir : que ce remede ne pouvant donc se trouver par la raison, il falloit l'apprendre de la Religion, c'est-à-dire, de Dieu même. Il leur faut dire que cette Religion nous découvre tout d'un coup l'origine de nos maux que tous les Philosophes ont inutilement cherchée, en nous instruisant des deux états de l'homme, de son innocence & de sa cheute ; & qu'elle nous en apprend en même temps le remede, qui est la Redemption de J. C. Il leur faut faire remarquer que cette Religion est la plus ancienne de toutes ; qu'elle a toûjours esté dans le monde ; qu'elle s'est conservée dans un peuple particulier qui a gardé le livre qui la contient avec un soin prodigieux. Il leur faut relever les merveilles de ce peuple, & la certitude des miracles de Moïse, qui ont esté faits à la veuë de six cens mille hommes, qui n'eussent pas manqué de le démentir s'il eust eu la hardiesse de les inventer & de les écrire dans un livre le plus injurieux qu'il soit possible de s'imaginer à ce peuple qui le conservoit, puis qu'il découvre par tout ses infidelitez & ses crimes.

Il leur faut dire que ce livre prédit la venuë d'un Mediateur & d'un Sauveur ; & que

que toute la Religion de ce peuple consistoit à l'attendre & à le figurer par toutes ses ceremonies. Que la venuë de ce Sauveur a esté annoncée par une suite de Prophetes miraculeux qui sont venus de temps en temps pour avertir le monde de sa venuë, & qui en ont marqué le temps, & les principales circonstances de sa vie & de sa mort. Qu'il est venu ensuite lui-même dans le temps prédit: mais qu'il a esté méconnu par les Juifs; parce que les Prophetes ayant prédit deux avenemens de ce Sauveur, l'un dans l'humilité & dans la bassesse, l'autre dans l'éclat & dans la gloire, l'amour que les Juifs avoient pour les grandeurs de la terre, a fait qu'ils ne se sont attachez qu'à ce qui étoit dit de l'avenement glorieux du Messie, ce qui les a empeschez de le reconnoistre dans son avenement de bassesse & d'humilité. Il leur faut faire comprendre les raisons de cette conduite de J. C., & leur expliquer les merveilles de sa vie, la certitude de sa Resurrection, pour laquelle tous ceux qui en ont esté témoins se sont faits martyrizer; les miracles des Apostres, la ruïne de Jerusalem prédite par J. C., la punition horrible des Juifs, la conversion des peuples, ensorte qu'en moins de cent cinquante ans la foi de J. C. étoit déja répanduë par tout le monde & parmi les nations les plus barbares, comme saint Justin le remarque expressément dans son dialogue contre Triphon;

phon ; & enfin la force admirable de cette Religion qui a ſubſiſté & s'eſt accruë nonobſtant les cruautez inoüies que les hommes ont exercées pour la détruire.

Toutes ces choſes étant imprimées de bonne heure dans l'eſprit des enfans, les rendent incapables d'étre touchez des diſcours des libertins, & leur font connoiſtre qu'ils ne viennent que d'ignorance & d'aveuglement.

XLII.

Il vient de paroiſtre un livre en public, dont ce diſcours n'eſt que l'abregé, qui peut étre l'un des plus utiles que l'on puiſſe mettre entre les mains des Princes qui ont de l'eſprit. C'eſt le recueïl des penſées de M. Paſcal. Outre l'avantage incomparable qu'on en peut tirer pour les affermir dans la veritable Religion par des raiſons qui leur paroiſtront d'autant plus ſolides, qu'ils les approfondiront davantage, & qui laiſſent cette impreſſion tres-utile qu'il n'y a rien de plus ridicule que de faire vanité du libertinage & de l'irreligion, ce qui eſt plus important qu'on ne ſçauroit croire pour les Grands ; il y a de plus un air ſi grand, ſi élevé & en même temps ſi ſimple & ſi éloigné d'affectation dans tout ce qu'il écrit, que rien n'eſt plus capable de leur former l'eſprit, & de leur donner le gouſt & l'idée d'une maniere noble & naturelle d'écrire & de parler.

Le

XLIII.

Le dessein qu'avoit M. Pascal de se renfermer dans les preuves tirées, ou de la connoissance de l'homme, ou des Propheties & de diverses remarques sur l'Ecriture, a fait qu'on n'en a pas trouvé d'autres dans ses papiers: & il est certain qu'il avoit quelque éloignement des raisonnemens abstraits & metaphysiques que plusieurs ont employez pour l'establissement des veritez de la foi. Mais il ne faisoit pas le même jugement de quelques autres preuves plus sensibles, dont on se peut servir pour la même fin. Il étoit persuadé au contraire, que celle que l'on tire de ce que la matiere est incapable de penser, est fort solide, & qu'elle fait voir clairement que l'ame n'est point matiere, mais une substance d'un autre genre qui n'est point attaché au corps. Peut-estre même que s'il avoit eu le temps d'executer ce qu'il s'estoit proposé, il auroit mis cette preuve dans son jour aussi bien que quelques autres de même nature.

Mais comme c'est une chose si importante d'attacher les Princes à la vraye Religion, qu'il ne faut negliger aucun des moyens qui y peuvent contribuer; il semble que dans ce dessein l'on peut se servir avec utilité de toutes les raisons naturelles qui sont solides & claires, en les leur faisant entrer dans l'esprit, sans même qu'ils s'apperçoivent de cette

cette intention secrette. Celle que l'on peut tirer de ce que l'esprit voit clairement qu'il est impossible que la matiere & le mouvement soient des estres éternels & necessaires, que la matiere pense & se connoisse, qu'elle produise un esprit, sont entierement de ce genre, & on en peut tirer quelques autres de l'ordre & de la nouveauté du monde, qui sont assez proportionnées à toutes sortes d'esprits. L'inconvenient même que l'on peut alleguer, qui est que ces sortes de preuves ne conduisent qu'à connoistre un Dieu, & qu'elles ne nous menent pas à JESUS-CHRIST nôtre unique Liberateur, n'a point de lieu à l'égard de la plupart du monde. Car on fait d'ordinaire un corps entier de toute la Religion; on la reçoit toute entiere, ou on la rejette toute entiere, de sorte qu'en attachant les hommes à quelqu'une de ses parties, on les attache ordinairement à tout le corps des dogmes qu'elle renferme.

Voyez le discours des preuves naturelles de l'existence de Dieu & de l'immortalité de l'ame.

XLIV.

Saint Basile conseille de faire apprendre aux enfans des sentences tirées des Proverbes & des autres livres de Salomon, pour sanctifier leur memoire par la parole de Dieu, & pour les instruire des principes des mœurs. Peut-être qu'on pourroit suivre utilement cette pratique; mais il faudroit en même temps les leur expliquer, en sorte

te qu'on leur donnaſt une grande idée de l'Ecriture ſainte, & qu'on leur fiſt concevoir qu'elle enferme des threſors infinis de lumiere. Par ce moyen on remedieroit peut-eſtre à un défaut trés-conſiderable & tres-ordinaire aux Grands, qui eſt de n'avoir que du dégouſt & du mépris pour l'Ecriture, à cauſe de la baſſeſſe apparente & de l'obſcurité des expreſſions dans leſquelles il a plû à Dieu de renfermer les veritez qu'elle contient.

X L V.

A ces ſentences des Proverbes on en pourroit joindre d'autres tirées des Auteurs Payens, en leur en faiſant apprendre ſeulement une par jour. Cette pratique ſuffiroit dans le cours de pluſieurs années pour leur faire retenir les plus belles penſées des Poëtes, des Hiſtoriens & des Philoſophes, & donneroit même lieu d'en choiſir de proportionnées à leurs défauts; ce qui ſerviroit à les leur faire connoiſtre & à les leur mettre devant les jeux d'une maniere plus douce & moins choquante.

X L V I.

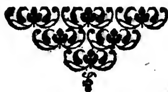
Ce ſeroit une trop grande rigueur que d'interdire abſolument aux enfans les livres des Payens puis qu'ils contiennent un grand nombre de choſes utiles; mais il faut qu'un Maître ſçache les rendre Chrêtiens par la ma-

maniere dont il les expliquera. Il y a dans ces livres des maximes exactement veritables, & celles-là sont Chrêtiennes par elles-mêmes, puisque toute verité vient de Dieu & appartient à Dieu. Il n'y a donc qu'à les approuver simplement ou à faire voir que la Religion Chrétienne les porte encore plus loin, & qu'elle en fait mieux penetrer la verité. Il y en a d'autres qui sont fausses dans la bouche des Payens, qui sont tres-solides & tres-veritables dans celle des Chrestiens. Et c'est ce qu'un Maistre doit distinguer en faisant voir la vanité de la Philosophie Payenne, & en y opposant la solidité des principes du Christianisme.

Enfin il y en a qui sont absolument fausses, & il faut qu'il en fasse voir la fausseté par des raisons claires & solides. Par ce moyen tout sera utile dans ces livres, & ils deviendront des livres de pieté, puisque l'on se servira même des erreurs qu'ils enferment, pour faire connoistre les veritez qui y sont contraires, & pour faire mieux comprendre l'horrible aveuglement où l'esprit de l'homme a été reduit par le péché, & la necessité de la lumiere de Dieu pour dissiper ses tenebres.

Mais pour faire mieux entendre de quelle sorte on peut pratiquer ces trois choses: La 1. de rehausser les sentimens des Payens par les veritez de la Religion Chrestienne; la 2. d'en faire voir la fausseté dans leur bouche,

& la vérité dans celle des Chrêtiens ; & la 3. de montrer la vanité & l'illusion de toute leur Philosophie : j'ay crû en devoir proposer un essay sur un des plus beaux livres de Seneque, qui est celui qu'il a fait de la breveté de la vie humaine, en faisant quelques reflexions sur divers lieux de ce livre.



RE-



REFLEXIONS SUR LE TRAITE' DE SENEQUE, DE LA BREVETE' DE LA VIE.

Où l'on voit l'usage que l'on doit faire des écrits des Philosophes Payens.

SENEQUE.

MAJOR pars Mortalium de naturæ malignitate conqueritur, quod in exiguum ævi gignimur, quodque tam velociter, tam rapidè dati nobis temporis spatia decurrant.... Quid de rerum natura querimur? Illa se benigne gessit: vita si scias uti, longa est.

La plusspart des hommes accusent la nature de malignité, de les avoir fait naître pour vivre si peu, & de ce que le temps qu'elle

leur donne s'écoule avec tant de rapidité & tant de vitesse.... mais ces plaintes sont injustes. La nature nous a traitez favorablement : la vie est assez longue à qui en sçait bien user.

REFLEXIONS.

Les hommes du commun se plaignent de la breveté de la vie ; & les Philosophes s'opposent à leurs plaintes. Ils leur reprochent le temps qu'ils perdent inutilement, & ils soûtiennent que la vie est assez longue pourveu qu'on la sçache ménager. Ils representent la vanité de la pluspart des occupations des hommes ; ils exaggerent leur sottise de donner comme ils font tout leur temps aux affaires d'autrui & de n'en prendre point pour eux-mêmes : & Seneque entr'autres triomphe sur ce sujet dans tout ce Traité. Il semble à entendre le ton & l'assurance avec laquelle parlent tous ces gens, qu'ils ayent la plus grande raison du monde, & il est vrai qu'ils blâment des choses qui sont en effet blâmables. Cependant la verité est que si nous n'avions point d'autre lumiere que celle que la nature nous donne, il faudroit dire au contraire que les hommes du commun ont raison, & que les Philosophes ont tort. La vie des hommes est en effet trop courte, & ne suffit nullement pour les choses mêmes ausquelles les Philosophes la des-

tinent. Ils veulent, dira-t-on, que je cherche par mes raisonnemens la veritable fin à laquelle je dois rapporter mes actions, que je corrige toutes les erreurs que les jugemens de mon enfance, ou l'exemple des personnes vitieuses ont imprimées dans mon esprit; que je regle toutes choses par la verité; que je dompte mes passions, que j'aye toûjours presentes les raisons qui me doivent garantir de l'impression des objets des sens. Mille vies comme la mienne ne suffiroient pas pour un tel ouvrage.

Mais pourquoi donc, disent-ils, perdez-vous tant de temps? Pourquoi êtes-vous toûjours dissipé & hors de vous-même? Que m'importe de le perdre si je n'en suis pas plus heureux en ne le perdant pas? Mais comment pretendez-vous que je remedie si-tost à cette dissipation dont vous m'accusez? C'est un de mes plus grands maux, & ma vie ne suffit pas pour m'en guerir. Je sens un instinct furieux qui me pousse hors de moi; je ne trouve rien en moi qui me satisfasse; il me faut des pensées plus grossieres pour m'occuper & me garentir de l'ennui. Toutes ces veuës subtiles que l'on me fournit m'échappent à toute heure pour faire place à d'autres plus sensibles qui m'attirent davantage; avant que je sois accoûtumé à m'occuper de ces idées spirituelles & philosophiques, la mort me mettra hors d'état de le pouvoir faire.

Il y a donc plus de verité dans les plaintes du commun des hommes que dans ces discours des Philosophes. Aussi quand ils veulent parler plus sincerement, ils sont obligez de se plaindre eux-mêmes de la breveté de la vie. *Nous passons,* dit Seneque, *toute nostre vie dans un égarement continuel, quoi qu'elle fust encore trop courte quand nous employerions les jours & les nuits à perfectionner nôtre ame.*

Il n'y a que la Religion Chrétienne qui nous puisse veritablement consoler des bornes étroites de nôtre vie : elle ne destine point l'homme pendant cette vie à apprendre les sciences, ni même à une perfection exempte de tous défauts ; elle ne pretend pas nous faire acquerir la vertu par nos propres forces, mais par l'infusion de l'esprit de Dieu. Or on ne peut se plaindre que la vie ne soit pas assez longue pour cela.

Nôtre vie ne suffit presque pour aucun exercice, pour aucun art, pour aucune profession. On ne vit pas assez long-temps pour devenir bon Peintre, bon Architecte, bon Medecin, bon Jurisconsulte, bon Philosophe, bon Capitaine, bon Prince : mais elle suffit pour étre bon Chrétien. C'est que nous ne sommes pas au monde pour étre Peintres, Medecins, Philosophes ; mais que nous y sommes pour étre Chrêtiens.

S E-

SENEQUE.

Plerosque nihil certum sequentes, vaga & inconstans & sibi displicens levitas per nova consilia jactavit.

La plupart des hommes n'ont aucun but certain dans leur vie; mais se laissent emporter par une legereté volage & inconstante. Ils sont toûjours mal satisfaits de leur état present, & toûjours agitez par une vicissitude continuelle de nouveaux desseins.

REFLEXION.

Ces gens font toûjours bien d'abandonner ce qu'ils poursuivoient. Leur mal est qu'ils recherchent incontinent d'autres choses qui ne meritent pas mieux d'être cherchées. On a tort de les blâmer de ce qu'ils sont mal satisfaits d'eux-mêmes; ils ne sont blâmables que de ce qu'ils ne le sont pas toûjours. Ils ne sont pas legers parce qu'ils quittent leurs entreprises, mais parce qu'ils en font de nouvelles. Enfin l'homme est si miserable, que l'inconstance par laquelle il abandonne ses desseins est en quelque sorte sa plus grande vertu; parce qu'il témoigne par là qu'il y a encore en lui quelque reste de grandeur qui le porte à se dégoûter des choses qui ne meritent pas son estime & son amour.

SENEQUE.

Omnes denique ab infimis usque ad summos pererra: Hic advocat, hic adest. Ille periclitatur, ille defendit, ille judicat. Nemo se sibi vendicat. Alius in alium consumimur.

Considerez à quoi les hommes passent leur vie depuis les plus basses conditions jusques aux plus relevées. L'un cherche des gens qui sollicitent pour lui; l'autre sollicite pour les autres: celui-ci est accusé, l'autre le défend: celui-ci exerce la fonction de Juge. Personne ne pense à soi, & ne vit pour soi. Nous nous consumons tous entiers les uns pour les autres.

REFLEXION.

S'il n'y avoit point d'autre vie que celle-ci, comme Seneque l'a presque crû, il auroit tort de les blâmer. Ces gens sont aussi contens dans ce tumulte & dans cette agitation, que les Philosophes dans leur plus grand repos. Ils meurent aussi constamment, ou plûtost avec aussi-peu de sentiment & de crainte de la mort. Les veritez sont des faussetez en la bouche des Philosophes, parce qu'ils les gastent & les corrompent par la fausseté de la fin à laquelle ils raportent toute leur vie. Il est juste de se deffaire des embarras du monde, & de songer à soi, pourveu que cela produise quel-

que

que bien solide ; & c'est pourquoi les Chrêtiens ont raison de le quitter ; mais pour n'être pas mieux tout seul qu'avec le monde, il vaut autant être avec le monde que tout seul.

SENEQUE.

Non est quod ista officia cuiquam imputes, quoniam quidem cum illa faceres, non esse cum aliquo volebas, sed tecum esse non poteras.

Vous ne devez pas pretendre qu'on vous ait obligation des services que vous rendez aux autres. Car ce n'est pas par le desir de les servir que vous faites ces choses : c'est parce que vous ne pouvez demeurer avec vous-même.

REFLEXION.

C'est un pretexte par lequel on pourroit presque toûjours justifier l'ingratitude. Il semble que nous ne soyons obligez qu'à ceux qui ont eu un dessein formé de nous obliger, & non pas à ceux qui cherchant leur utilité ou leur plaisir, nous ont rencontrez dans leur chemin comme par hazard. Mais par cette regle, adieu la reconnoissance. Ainsi pour la conserver il faut s'arrester au bienfait, sans remonter à sa source. Car si nous y remontons nous la trouverons d'ordinaire si corrompuë, qu'elle éteindra toute nôtre gratitude.

Il ne faut point subtilizer en matiere de reconnoissance ; elle s'évapore en subtilizant.

SENEQUE.

Omnia tanquam mortales timetis: omnia tanquam immortales concupiscitis.

Vous craignez toutes choses comme étant mortels, & vous desirez toutes choses comme si vous estiez immortels.

REFLEXION.

C'est que l'homme est tout ensemble mortel & immortel. Il est immortel selon l'institution de sa nature ; il est mortel selon sa corruption. Sa crainte prouve sa mortalité & sa misere: & ses desirs infinis prouvent son immortalité.

SENEQUE.

Potentissimis & in altum sublatis hominibus excidere voces videbis quibus otium optent.

Il arrive souvent aux personnes les plus puissantes & les plus élevées dans le monde, de laisser échapper certaines paroles qui témoignent quelque desir du repos.

REFLEXION.

C'est que le bonheur consiste en effet dans le repos, & si le repos de cette vie n'est pas

pas capable de contenter ceux qui en joüissent, c'est que ce n'est pas dans ce repos qu'il consiste.

SENEQUE.

Tanta visa est res otium, ut illam quia usu non poterat, cogitatione præsumeret. *Il parle d'Auguste.*

Le repos est une si grande chose, que ceux même qui ne peuvent esperer de le posseder effectivement, sont bien-aises de le gouster par l'imagination & par la pensée.

REFLEXION.

Cela est bien aisé. Cette pensée n'incommode point. Elle laisse la joüissance libre de la grandeur, & elle joint en quelque sorte les avantages du repos avec ceux de la fortune. Mais quand il en faudra faire le choix, on verra que la grandeur a des attraits plus grands que le repos, pour une ame corrompuë.

Les hommes se plaisent à se former ainsi des idées d'états où ils ne voudroient pas étre effectivement; ou de vertus qu'ils ne pratiqueront jamais, afin de joüir par imagination de la gloire attachée à ces états & à ces vertus, en demeurant cependant reéllement dans l'état où leur concupiscence desire d'étre. *Me demandez vous,* dit Seneque, *pourquoy je desire avoir un amy? C'est afin d'avoir un homme pour qui je puisse don-*

ner ma vie. Ut habeam pro quo mori possim. Ce sentiment est tout à fait grand, & par consequent tres-capable de flater une ame vaine pendant qu'il demeure dans les termes d'un simple sentiment : Il est vray qu'il seroit penible de le reduire en pratique. Mais laissez-le faire, il sçaura bien le moyen de s'exempter de mourir, il n'en trouvera jamais d'occasion. Cependant il se contentoit sans danger dans cette pensée qui lui representoit les loüanges qu'il meriteroit par cette action heroïque qu'il ne devoit jamais faire.

SENEQUE.

Plures, cum aliis fœlicissimi viderentur, ipsi in severum testimonium dixerunt, perosi omnem actum annorum suorum. Sed his querelis nec alios mutaverunt, nec seipsos. Nam cum verba erumperent, affectus ad consuetudinem relabebantur.

Il y en a plusieurs qui paroissant tres-heureux aux autres n'ont pas laissé de porter un témoignage tres-veritable contre eux-mêmes, en detestant l'agitation tumultuaire de leur vie: Mais ces plaintes n'ont produit aucun changement, ni dans eux, ni dans les autres. Car aprés tous ces discours qui leur échappoint, leurs passions ne laissoient pas de les entraisner à leurs occupations ordinaires.

REFLEXION

Ils font ces discours dans les intervalles où leurs passions sont comme endormies: mais lors qu'elles se sont reveillées, ils ne se souviennent plus de ces discours. Rien n'est continuel & toûjours present dans l'homme, ni les passions qui l'emportent, ni les raisons qui les combattent; & c'est en cela que consiste un des plus grands égaremens des Philosophes. Ils se sont imaginez qu'en fournissant aux hommes de beaux raisonnemens pour mépriser la mort, la pauvreté, la douleur, ils les rendroient capables de resister à l'impression de tous ces objets. Mais cette pensée enfermoit une double erreur; l'une de croire que l'homme se conduise par raison, au lieu qu'il ne se conduit que par la passion qui le domine. L'autre de s'imaginer que ces raisons puissent étre toûjours presentes, au lieu que l'ame ne pouvant toûjours y étre appliquée, il arrive par necessité qu'elle les oublie, ou qu'elle n'y pense pas la plufpart du temps; ce qui donne lieu aux passions d'agir & de l'emporter.

SENEQUE.

Tota vita discendum est mori.
Il faut aprendre à mourir toute sa vie.

REFLEXION.

Il trouvoit ce sentiment si beau, qu'il se

repete par tout. *Hoc quotidie meditare*, dit-il en un autre endroit, *ut possis æquo animo vitam relinquere.* Et dans un autre. *Fac tibi jucundam vitam, omnem pro illa sollicitudinem deponendo.* Il n'y a rien de plus solide dans la bouche des Chrêtiens que cette pensée. Ils ont bien raison de se mettre en peine de ce moment qui doit decider de leur éternité; mais dans celle des payens qui n'avoient ni esperance, ni crainte pour l'autre vie, il n'y a rien de plus vain. Qu'ai-je affaire, dira un Payen, de m'entretenir toûjours de ces pensées mélancholiques? Peut-étre mourray-je sans y penser, & ainsi je n'auray pas besoin de constance. En tout cas il n'y a pas grand mal que trois ou quatre personnes soient témoins de mon impatience & de mes cris. En un quart d'heure je ne seray plus à leur égard, comme ils ne seront plus au mien. Cela vaut-il la peine de se fatiguer toute sa vie de la pensée de la mort?

Aprés tout les Philosophes commandoient l'impossible, en voulant d'une part que l'on ne se souciast pas de la vie, & nous la representant de l'autre comme nôtre unique bien.

L'amour est la source du plaisir & de la crainte, & il est impossible qu'il ne produise ces deux passions.

Pour ne craindre point la mort, il faut n'aimer point la vie & ne la point trouver agre-

agreable. Ainsi comme il n'y a que la Religion Chrêtienne qui nous puisse oster l'amour de la vie, il n'y a qu'elle aussi qui nous puisse faire serieusement mépriser la mort.

SENEQUE.

Dispunge & recense vitæ tuæ dies, & videbis paucos quosdam, & rejiculos apud te resedisse.

Tenez un compte exact de tous les jours de vôtre vie, & vous verrez que vous n'en avez employé pour vous que la moindre partie & la moins considerable.

REFLEXION.

Il ne mettoit au nombre des jours qu'il croyoit avoir employez pour soy que ceux qu'il avoit employez à la Philosophie. Mais s'il avoit raisonné plus juste, il auroit veu qu'il ne lui restoit rien davantage de ces jours philosophiques, que des autres. Il lui en demeuroit seulement un leger souvenir comme des autres jours de sa vie. Le passé absorde tout & égale tout, à moins que le passé ne subsiste; & c'est ce que les Philosophes n'ont point connu.

SENEQUE.

Quasi nihil petitur, quasi nihil datur: re unâ omnium pretiosissimâ luditur.

On

On demande le temps des autres, comme si ce n'étoit rien, on donne son temps aux autres comme si ce n'étoit rien; c'est ainsi que l'on se joüe de la chose du monde la plus precieuse.

REFLEXION.

Si le meilleur emploi du temps est de le passer gayement, je ne puis mieux l'employer que de le donner au premier venu, j'y trouverai mon divertissement.

Le temps des Payens étoit de nul prix; ils ne sçavoient qu'en faire, & n'avoient pour but que de le perdre; mais le temps des Chrétiens est d'un prix infini: c'est le prix de l'éternité.

SENEQUE.

Maximum vivendi impedimentum, est expectatio quæ pendet ex crastino. Perdis hodiernum; quod in manu fortunæ positum est disponis, quod in tua, dimittis.

Un des plus grands empeschemens pour bien vivre, est d'avoir toûjours l'esprit suspendu par des desseins qu'on forme pour l'avenir. Nous laissons échapper le temps present, & au lieu de nous appliquer à le regler, nous nous amusons à disposer de celui qui est encore dans les mains de la fortune.

REFLEXION.

Le temps futur n'eſt pas dans les mains de la fortune, il eſt dans celles de Dieu qui ne nous l'a pas encore donné; & ainſi nous ne devons pas encore ſonger à en diſpoſer. Mais il nous donne le temps preſent comme un talent dont il nous demandera compte. Et c'eſt pourquoi il eſt vrai ce que dit Seneque, que bien vivre conſiſte à bien uſer du preſent, & à executer ſur l'heure ce que Dieu nous commande pour cette heure-là, Car il y a toûjours pour chaque moment quelque volonté de Dieu qui nous preſcrit ce que nous y devons faire. Il s'agit ſeulement de la connoiſtre & de l'accomplir; Mais ne faut-il donc jamais penſer à l'avenir? Il y faut penſer quand c'eſt une partie du devoir preſent que d'y penſer; autrement c'eſt prevenir Dieu & non pas le ſuivre.

SENEQUE.

Cum celeritate temporis utendi velocitate certandum eſt: tanquam ex torrente rapido nec ſemper caſuro, cito hauriendum eſt.

Il faut que nôtre empreſſement à bien uſer du temps égale la viteſſe avec laquelle il s'écoule; il faut ſe hâter d'y puiſer ce qui nous eſt neceſſaire comme dans un torrent rapide qui ſe doit bientoſt tarir.

R E-

REFLEXION.

Que m'importeroit de me tant hâter si ce torrent me devoit emporter avec soi, & si lors qu'il sera tari je ne serai plus ? Il y a donc une visible illusion dans tous ces discours lors qu'on les regarde dans la bouche de gens qui ne songeoient point à l'autre vie. Mais qu'ils sont veritables dans celle des Chrétiens. Ce temps, prix de l'éternité, s'écoule devant nos yeux, & nous n'aurons jamais de richesses que celles que nous y aurons puisées. Il faut donc se hâter. La conclusion est juste, & il est étrange qu'il y ait si peu de personnes qui la tirent.

SENEQUE.

Nemo, nisi à quo omnia acta sunt sub censura sua, quæ nunquam fallitur, libenter se in præteritum retorquet.

Il n'y a que ceux qui font à l'égard de toutes leurs actions l'office de censeurs, & qui en jugent par la lumiere infaillible de leur conscience, qui puissent regarder avec plaisir le passé.

REFLEXION.

Il y a de la folie dans cette insolence. Quoi l'homme ne se trompe jamais ! Il a dit cent fois le contraire, mais le faux éclat de cette pen-

pensée l'ayant frappé en cét endroit, il ne s'est plus souvenu ni de sa foiblesse, ni de ses maximes. Cet oubli n'est pas moins étrange que celui qui lui fait dire en un autre endroit, que *la Philosophie nous met en possession d'une felicité éternelle*, quoy que selon ses principes elle ne puisse durer qu'autant que la vie. Les hommes sont sujets à parler selon leurs desirs, & à supposer que les choses sont ce qu'ils voudroient qu'elles fussent. Ils voudroient étre infaillibles, ils voudroient une felicité éternelle; ils se donnent l'un & l'autre par leur imagination & par leurs paroles, ne pouvant se le donner en effet.

SENEQUE.

Hæc est pars nostri temporis sacra & dedicata, & omnes humanos casus supergressa, extra regnum fortunæ subducta, quam non inopia, non metus, non morborum incursus exagitat: hæc nec turbari, nec eripi potest: perpetua ejus & intrepida possessio est.

Le passé est une partie de nôtre vie, qui est comme consacrée. Elle est à couvert de tous les accidens humains. Elle n'est plus sujette à l'empire de la fortune: Elle est hors des atteintes de la pauvreté, de la crainte, des maladies. On ne peut nous y troubler ni nous la ravir. C'est un bien dont la possession est seure, tranquille, perpetuelle.

RE-

REFLEXION.

Qu'il y a du vuide dans ces discours Philosophiques! Comment est ce que des Payens possedoient le passé, eux qui n'esperoient aucune recompense de leurs bonnes actions en une autre vie, comme ils ne craignoient point la punition des mauvaises. La vie passée étant oubliée étoit à leur égard comme si elle n'eust jamais été. Ils ne la pouvoient donc posseder que par la memoire. Or qu'est-ce que cette possession? Elle ne regarde qu'un petit nombre d'actions, & dans ces actions elle n'entretient que le corps, la pluspart des circonstances lui échappent, & ce qu'elle en retient ne lui sert qu'à nous divertir d'une maniere assez languissante. Il ne faut donc point faire tant les braves. S'il n'y avoit point d'autre vie que celle ci, le souvenir de nôtre vie passée nous seroit assez inutile, & tout le fruit qu'on en pourroit tirer seroit semblable à celui qu'on tire d'une histoire basse & commune.

Mais que ce soient des Chrêtiens qui tiennent ces discours, bien loin d'aller au delà de la verité, ils seroient bien éloignez de l'exprimer toute entiere. Car il est vray que le passé subsiste; que nulle de nos actions ne perit. Nous les retrouverons toutes écrites, comme dit le Prophete, avec un burin de fer. On peut dire seulement qu'il n'est

pas

pas encore invariable, parce que les bonnes actions se peuvent aneantir en quelque sorte par les mauvaises, & que les mauvaises se peuvent abolir par les bonnes : de sorte qu'elles ne seront parfaitement immuables qu'aprés la fin de la vie, où le bien ne sera plus en danger d'étre détruit, & le mal sera hors d'état d'étre reparé.

La Philosophie humaine diminuoit infiniment l'horreur des vices & l'estime des vertus en les terminant avec la vie. Car on pouvoit dire & des vertus & des vices ce qu'elle avoit accoûtumé de dire des maux : *Nihil magnum quod extremum habet.* Rien de fini ne peut étre grand. Mais l'éternité qui est l'objet des Chrêtiens, ajoûte un poids infini & aux bonnes & aux mauvaises actions, parce qu'elle rend les unes & les autres éternelles.

SENEQUE.

Decrepiti senes paucorum dierum accessionem votis mendicant; minores natu seipsos esse fingunt; mendacio sibi blandiuntur, & tam libenter fallunt, quam si fata unà decipiant.

Des vieillards prests de mourir, font encore des vœux pleins de basseße pour obtenir que leur vie soit prolongée de quelques années. Ils se font plus jeunes qu'ils ne sont en effet, & ils se flatent par ce mensonge, & ils prennent autant de plaisir à tromper les autres,

tres, que s'ils pouvoient en même temps tromper la mort.

REFLEXION.

Il y a des folies qui changent comme les modes, & qui ne durent qu'un temps; mais il y en a d'autres qui se trouvent dans tous les temps; & ce sont celles qui sont fondées sur les plus essentiels objets de la concupiscence.

L'Amour de la vie qui porte les vieillards à déguiser leur âge est de ce nombre. Les hommes aimeront toûjours la vie. Ils haïront donc toûjours la mort, & toutes les choses qui les en approchent, ou qui la leur mettent devant les yeux comme la vieillesse.

Mais d'où vient que les hommes se plaisent en ces sortes de fictions dont ils connoissent eux-mêmes la fausseté? C'est qu'ils se representent par ces fictions une idée plaisante; & qu'ils s'occupent plus de l'idée que de la fausseté de l'idée. C'est à peu prés ce qui arrive dans la lecture des Romans. L'on sçait qu'ils sont faux, & l'on y prend plaisir, parce que l'esprit ne songe pas qu'ils sont faux: il met à part cette idée de fausseté qui ne pourroit pas lui plaire: & il se divertit de ces évenemens imaginaires ausquels il donne ainsi une espece de verité, en ne songeant pas qu'ils sont faux.

SENEQUE.

Quædam vitia illos quasi fœlicitatis argumenta delectant. Nimis humilis & contempti hominis esse videtur scire quid faciat.

Il y a des vices qui plaisent aux Grands, parce qu'ils sont des marques de la grandeur de leur fortune. Il y en a qui croyent que c'est une chose basse & méprisable que de sçavoir ce qu'ils font.

REFLEXION.

Les Grands se plaisent dans les défauts dont il n'y a que les Grands qui soient capables, parce qu'ils les distinguent des petits. On aime à avoüer de soi les défauts des gens d'esprit; parce qu'on s'imagine que ceux qui les voyent regarderont plûtost la cause que l'effet. Il n'y a rien de si ordinaire que de faire des recits des fautes ingenieuses que l'on a faites; & ce que l'on prétend par là est de faire conclure à ceux à qui on les fait, non qu'on a fait une faute, mais que l'on a de l'esprit.

Un de ces voluptueux de Rome se faisant rapporter du bain dans une chaise, demandoit à ses valets: *Suis-je assis? Jam sedeo?* C'est à peu prés comme celui qui étant à la chasse, demandoit à ses gens: Ay-je bien du plaisir? Ce sont des fatuitez de Grands qu'il est bon de remarquer. Les personnes du

du commun ne tombent point dans ces extravagances.

SENEQUE.

Operose nihil agunt.

Ces gens se remuent toûjours sans rien avancer.

REFLEXION.

C'est la plus generale devise des hommes. Ils s'empressent, & leur empressement ne se termine à rien. Ils font des chasteaux de carte que le vent emporte. Pour travailler, il faut connoistre le but de son travail: celui qui cherche le bien a raison de se lever avant le jour, dit l'Ecriture. Mais si on ne sçait pas où est le bien, en vain se leve-t-on du matin pour l'aller chercher. Les gens actifs n'avancent pas plus que les paresseux, quand ni les uns ni les autres ne sçavent ce qu'il faut faire.

SENEQUE.

O quantum caligines mentibus humanis objicit magna fœlicitas?

O que les grandes fortunes répandent d'aveuglement dans l'esprit des hommes?

REFLEXION.

Les hommes voyent les nuages des autres,

tres, & ne voyent pas les leurs. Ils disent vrai en ce qu'ils disent des autres; mais ils ne se disent jamais la verité à eux-mêmes. Seneque connoissoit l'aveuglement des Grands; mais il ne connoissoit pas l'aveuglement des Philosophes ni le sien. C'est qu'il ne connoissoit pas parfaitement l'aveuglement même des Grands. Pour le bien connoistre il faut penetrer, non seulement l'aveuglement attaché à certains états, mais aussi l'aveuglement general de l'homme. Les nuages qui viennent des conditions particulieres, sont nuages moins importans. Il y a un nuage general qui environne tous les hommes, & c'est celui-là qu'il est important de bien connoistre.

SENEQUE.

Ad res pulcherrimas ex tenebris ad lucem erutas alieno labore deducimur. Nullo nobis sæculo interdictum est. In omnia admittimur; & si magnitudine animi egredi humanæ imbecillitatis angustias libet, multum per quod spatiemur temporis est. Disputare cum Socrate licet: dubitare cum Carneade; cum Epicuro quiescere.

Nous parvenons sans peine par le secours d'autrui à la connoissance d'une infinité de belles choses que l'esprit de l'homme a tirées

des tenebres par sa lumiere. Nul siecle ne nous est interdit ; ils nous sont tous ouverts, & si nous voulons porter nôtre esprit au delà des bornes étroites de nôtre temps, nous en avons un infini à parcourir : nous pouvons nous entretenir avec Socrate, douter avec Carneade, & nous reposer avec Epicure.

REFLEXION.

C'est l'image de la beatitude philosophique : c'est l'occupation la plus noble de ce Sage qu'on nous vante tant ; c'est tout ce que ces gens ont pû inventer pour nous rendre heureux. Vous entretiendrez, disent-ils, les plus grands hommes de l'Antiquité, vous contemplerez plusieurs belles choses. Oüy, mais par malheur je n'ai point d'yeux pour m'entretenir avec ces morts, & on ne les entretient guéres qu'avec les yeux. Que feray-je donc dans cette retraitte philosophique ? Qu'ils disent ce qu'ils voudront, un aveugle a bien de la peine à devenir philosophiquement heureux. Vous vous occuperez, disent-ils, à mediter sur les veritez que vous connoissez déja. Mais un quart d'heure de meditation me rompt la teste. C'est encore un inconvenient auquel les Philosophes n'ont pas pourveu. Il semble qu'ils ayent supposé que nous ayons des testes de fer. Mais je veux qu'on puisse s'entre-

tre-

tretenir l'esprit de ces pensées, y a-t-il grand plaisir à tout cela ? Si ces meditations n'ont pour objet que des faussetez, quel bon-heur y a-t-il d'avoir toûjours l'esprit occupé de songes & de chimeres ? En suis-je bien plus heureux pour sçavoir ce que les Philosophes m'apprennent de la nature de l'ame, de son siege, de sa durée ? C'est un air, disent-ils, c'est un feu, c'est une lumiere, c'est une harmonie, c'est une quintessence, c'est un esprit, c'est une partie de l'ame du monde. Elle est dans le cœur, dans le ventre, dans le cerveau, dans une glandule du cerveau. Elle passe d'un corps à un autre, elle s'envole en haut, elle décend en bas, elles perit, elle demeure long-temps, elle subsiste toûjours, elle devient Dieu, elle devient demon. Me voilà bien avancé. Mais je veux que ce soient des veritez. Sont-ce des veritez qui me soient utiles & ausquelles j'aye raison de prendre interest ? Il faut qu'ils avoüent de plus que cette contemplation des veritez humaines n'est pas capable de me divertir long-temps. Je me sens pressé de mille besoins ausquels elles ne satisfont point. Il faut songer à un procez qu'on me fait, à pourvoir des enfans, à soûtenir une famille ; je n'ai pas le temps d'entretenir Carneade.

C'est une chose étrange combien il y avoit de personnes excluses par leur état

même de la beatitude philosophique. Elle n'étoit point pour ceux qui sont obligez de travailler depuis le matin jusques au soir, pour les esclaves, pour les femmes de ménage; car le moyen de contempler les astres dans toutes ces conditions?

Que les Philosophes déclament tant qu'ils voudront contre les richesses, il falloit étre un peu accommodé pour étre heureux à leur mode; afin de n'étre pas continuellement distrait par les necessitez de la vie.

Il falloit de plus sçavoir lire, entendre les langues, avoir de l'esprit. Qu'on joigne toutes ces conditions ensemble, & l'on verra que la beatitude philosophique n'étoit presque pour personne; & c'est ce qui en prouve la fausseté, & qui fait voir au contraire la verité de la Religion Chrêtienne. Personne ne doit étre exclus de la vraye felicité par son état & par les qualitez qui ne dependent pas de nous: il faut que chacun soit capable de l'acquerir; & c'est ce qui se rencontre parfaitement dans nôtre Religion. Car pour étre Chrêtien, il ne faut qu'avoir un cœur & de la docilité.

Les Philosophes avoient ainsi plusieurs faux principes sur lesquels tous leurs raisonnemens rouloient sans qu'ils en ayent jamais découvert la fausseté. En voici un qui est la source de la plupart de ces beaux discours

par

par lesquels ils nous exhortent à la constance, & au mépris des accidens humains, & de la mort même. Ils supposoient que l'ame pouvoit faire en tout état, ce qu'elle pouvoit faire en certains états. C'est le fondement de ce discours de Seneque. *Il est difficile, direz vous, d'obtenir de son esprit qu'il méprise la vie. Ne voyez-vous pas pour combien peu de chose on la méprise tous les jours? L'un se pend devant la porte de sa maistresse; l'autre se precipite du haut de la maison en bas afin de n'entendre pas plus long-temps les crieries d'un maistre de mauvaise humeur; & cet autre qui s'en étoit enfuy, s'enfonce le poignard dans le sein, de peur qu'on ne le ramene au maistre qu'il avoit quitté. Pouvez-vous douter que la vertu ne puisse faire ce que la crainte fait bien?* Oüi j'en doute, & j'ay raison d'en douter. Cette crainte excessive n'a produit ces effets dont parle Seneque, qu'en cachant le mal de la mort à ces personnes, & en les appliquant uniquement au mal qu'ils desiroient éviter. Dire que la raison le peut faire, parce que la passion le fait, c'est dire que si les tenebres cachent les choses, il s'ensuit que la lumiere le peut faire aussi.

Les effets extraordinaires des passions ne peuvent pas estre imitez par la raison, parce qu'ils dependent des mouvemens qui ne sont pas entierement volontaires. Nous ne

pouvons pas exciter en nous quand nous voulons ces émotions violentes, elles dépendent des objets, & même de certaines dispositions du corps qui ne sont pas en nôtre pouvoir.

Sans cette rage d'illusion & de folie qui a fait regarder à ces personnes les maux qu'ils vouloient éviter comme intolerables, & qui leur a caché celui de la mort, jamais ils n'auroient ces resolutions desesperées. Ces gens ne méprisoient point la mort, ils n'y pensoient pas, ils s'y precipitoient comme en un lieu de repos.

Que ne prevenez vous par la raison, disent encore ces Philosophes, ce que le temps fera necessairement en vous. Mais ce temps me détournera de la veuë des choses qui m'occupent presentement, il diminuëra l'impression sensible qu'elles font sur mon corps, il attachera mon esprit à d'autres objets. La raison ne peut rien faire de tout cela.

Il y a donc un extréme défaut dans tous ces raisonnemens, en ce qu'ils concluent que l'ame peut toûjours ce qu'elle peut dans certains estats involontaires & accompagnez de mille circonstances exterieures qui ne dépendent point d'elle.

SENEQUE.

Ipsæ voluptates eorum trepidæ & variis terroribus inquietæ sunt, subitque cum maxime exultantes sollicita cogitatio : Hæc quam diu ?

Leurs plaisirs mêmes sont pleins de trouble & d'inquietude, & lors qu'ils sont dans les plus grands divertissemens, il leur vient cette facheuse pensée : Combien tout cela durera-il ?

REFLEXION.

Qu'il y a de gens qui ne font point toutes ces reflexions, & dont le malheur consiste en ce qu'ils ne les font pas ? Seneque ne connoissoit pas la stupidité des hommes. Leur mal n'est pas d'estre trop inquiettez par la crainte des accidens & des maux qui les menacent ? C'est de pouvoir vivre en repos sans estre troublez par des craintes si legitimes.

SENEQUE.

Ad hæc sacra & sublimia accede, sciturus quæ natura sit Diis, quæ voluntas, quæ conditio, quæ forma; quis animum tuum casus expectet, ubi nos à corporibus dimissos natura componat; quid sit quod hujus mundi gravissima

vissima quæque in medio sustineat, supra levia suspendat, in summum ignem ferat, sidera cursibus suis excitet; Cætera deinceps ingentibus plena miraculis. Vis tu, relicto solo, mente ad ista respicere?

Quittez ces occupations basses du soin des provisions de Rome, & appliquez vous à contempler ces veritez hautes & sacrées; quelle est la nature des Dieux, quelles sont leurs inclinations; quel est leur état & leur forme; qu'est-ce qui doit arriver à nos esprits; en quel lieu la nature nous placera aprés qu'elle nous aura separez des corps; quelle force retient au milieu du monde les corps les plus pesans: & éleve au dessus les plus legers, & porte le feu au dessus de tous les autres; quelle cause fait mouvoir les Astres. Ne voulez vous pas quitter la terre pour jetter les yeux de vôtre esprit sur ces grands objets.

REFLEXION.

Il paroist par tout ce discours que les Philosophes ne se proposoient que d'avoir l'esprit occupé de quelque objet assez grand qui les exemtast d'ennuis & de passions. La recherche de l'immortalité de l'ame & de la nature de Dieu, ne tenoit dans leur esprit que le même rang que celle de la pesanteur de la terre & de l'ordre des elemens.

mens. Ils ne pensoient nullement que cette connoissance leur fust necessaire pour regler leur vie. Ils croyoient pouvoir être heureux sans sçavoir ni leur origine ni leur fin. Et generalement toutes leurs speculations philosophiques ne leur tenoient lieu que d'un jeu de cartes qui ne produit pas moins certainement l'effet de divertir que les meditations les plus relevées.

Si c'est un bien que de connoistre ces choses, c'est donc un mal que de les ignorer, & par consequent toutes ces speculations ne se terminant qu'à nous convaincre de nôtre ignorance, ne sont capables que de nous faire davantage sentir nôtre mal. Si ce n'est pas un bien, les Philosophes nous trompent en nous proposant toutes ces recherches comme quelque chose de grand? Il est donc clair qu'ils n'ont pas mis leur bonheur dans la connoissance de la verité; mais dans cette agitation d'un esprit rempli de grandes idées. Ils ont crû qu'il importoit peu que les objets fussent faux ou vrays, pourveu qu'ils les occupassent également. L'erreur, le doute, la verité ont été pour eux des choses indifferentes, & ils n'ont jamais crû ceux d'entr'eux qui faisoient profession de ne rien sçavoir, moins heureux que ceux qui faisoient profession de sçavoir tout. En un mot en trompant le

monde par toutes ces promesses magnifiques ils n'ont effectivement pensé qu'à se divertir. Et lors même qu'ils combattoient ceux d'entr'eux qui enseignoient que le plaisir étoit le souverain bien de l'homme, ils ne se proposoient point eux-mêmes d'autre fin qu'un pur amusement d'esprit.

F I N.






by Go